

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 21
Montreal, 21 Octobre 1899

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



SYMPATHIE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agato.

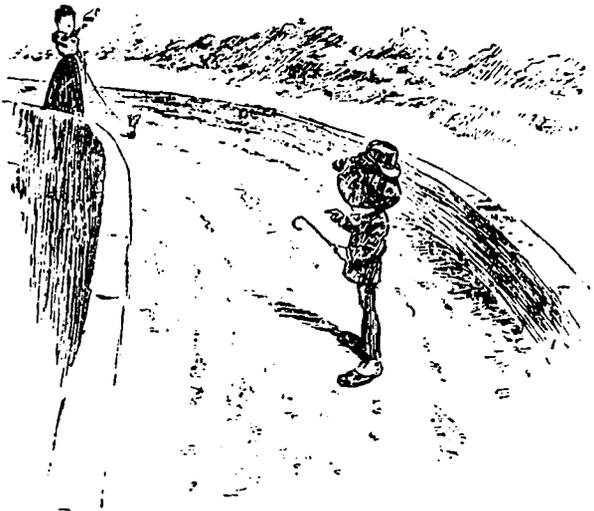
POIRIER, BESSETTE & C^{ie},

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 21 OCTOBRE 1899

L'ERREUR D'UN AMOUREUX MYOPE



Oui, Etienne, je te rencontrerai à neuf heures au même endroit.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Royan d'Allard — mes compliments sur le pseudonyme qui est de belle allure — mérité ceci :

« Je vous inclus une feuille arrachée à une publication bien connue, vous y remarquerez une phrase soulignée à l'encre rouge. Est-elle correcte ? Vous m'obligeriez en me donnant votre opinion dans le prochain numéro du SAMEDI. »

Savez-vous pourquoi je cite le billet quand, moi qui n'ai que long comme ça d'espace disponible, j'aurais pu aller de suite à la phrase en question ?

J'ai une raison : une raison qui paraîtra puérile, enfantine même aux yeux des blasés. Seulement, à mes yeux, elle a bien son pesant d'or.

C'est que, voyez-vous, Royan d'Allard est le premier à me poser une question : c'est, comme on dit : le « casseur de la première glace, » — une façon pittoresque chez nous de dire qu'il a attaché le grelot initial. Et je profite de l'occasion qu'il me fournit si opportunément pour demander à tous mes lecteurs de ne pas se gêner pour en faire autant. Encore une fois, que cela soit bien entendu, je ne veux pas poser en censeur, en arbitre, en pontifiant. Mon seul désir est de faire de cette petite causerie le pied à terre — je tiens à l'expression — de tous ceux qui réfléchissent en lisant et ne rougissent pas du même procédé en écrivant. J'y gagnerai moi-même à répondre à ces interrogations, car, ainsi que le disait Jules Simon, dans un cours c'est encore le professeur qui apprend le plus.

À la question, maintenant.

Je ne citerai pas seulement l'expression, mais ce qui la précède. C'est essentiel. Voici :

« Valsez-vous, capitaine ? demanda Nina.

J'ai eu bien peu le temps d'apprendre, dit en souriant Ventre-Rouge. Pourtant, si vous ne craignez pas que je vous fasse honte. . .

Pour toute réponse, elle lui tendit sa souple, autour de laquelle il passa son bras. Deux secondes après, ils tourbillonnaient bercés par les accords enivrants d'une des valse de Métra. »

Elle lui tendit sa taille souple, c'est l'expression qui me vaut le plaisir de répondre à Royan d'Allard.

Eh bien, oui, elle est correcte à cause du cadre surtout.

Dans d'autres situations elle l'eût été non moins, mais le SAMEDI, journal de bonnes mœurs, n'aurait pas daigné s'en occuper.

Cadre, ai-je dit, et je m'explique. Vous savez, Royan, qu'ici bas, presque tout est relatif. Or, c'est précisément en littérature que cette loi devient immuable.

Dans votre roman-feuilleton, il s'agit d'un tour de valse. À la valse,

on préfère une taille qui interprète les sinuosités musicales à celle de la plus jolie femme qui serait de bois, comme on dit.

Chaque chose à sa place. Tenez, un exemple de premier ordre d'après moi. L'officier d'armée anglaise ou corsé, si blindé, si peu gracieux sur le champ de manœuvre, est un poème de valseur.

Pour finir : n'allez pas croire qu'une taille souple comporte un caractère... à la main...

Rappelez-vous le mot de quelqu'un — peut-être Coppée, dont je vous conseille la lecture :

« C'était un cœur d'or ayant à son service... un corset d'acier. »

Or, le contraire existe.

MISTIGUIS.

BIEN NATUREL

Tom.—Est-ce que vos poissons rouges sont morts de mort naturelle ?

Willie.—Oui, tout ce qu'il y a de plus naturel. Le chat les a mangés.

ÇA LA DÉPRÉCIERAIT

Dorothee.—Maman, si je mourais, est-ce que j'irais au ciel ?

Maman.—Mais oui, chérie, sans doute.

Dorothee.—Et si tu mourais, toi, maman, irais-tu au ciel aussi ?

Maman.—Je l'espère bien.

Dorothee.—Je l'espère aussi moi, car ce serait ennuyeux pour moi d'être comme au ciel comme une petite fille dont la mère est en enfer.

PRÉFÉRABLE

Papa.—Pourquoi Blanche n'épouse-t-elle pas ce jeune idiot ? je suis horriblement fatigué de ses visites ici.

Maman.—Je crois que je préfère que les choses restent ainsi. Si elle l'épouse, il demeurera ici.

EST-CE UNE RECOMMANDATION ?

Le patron.—Pensez-vous en savoir assez long pour m'aider au bureau ?

Le postulant.—En savoir assez long ? Mais j'ai quitté mon ancien patron parce qu'il disait que j'en connaissais plus long que lui.



II

—Tiens ! chérie, la première rendue...

NOËL! — NUMÉRO DU "SAMEDI"

Le numéro spécial de Noël publié l'an dernier par le SAMEDI a été, de l'aveu de tous, un succès accompli. On n'en saurait, d'ailleurs, trouver de meilleure preuve que dans le fait que la demande a considérablement dépassé les divers tirages qui ont été faits. . . N'étant pas de ceux qu'un succès contente, les éditeurs-propriétaires du SAMEDI vont, cette année, offrir un Numéro de Noël tout à fait sans précédent, non seulement ici, mais dans n'importe quel pays où la presse existe. Qu'on en juge.

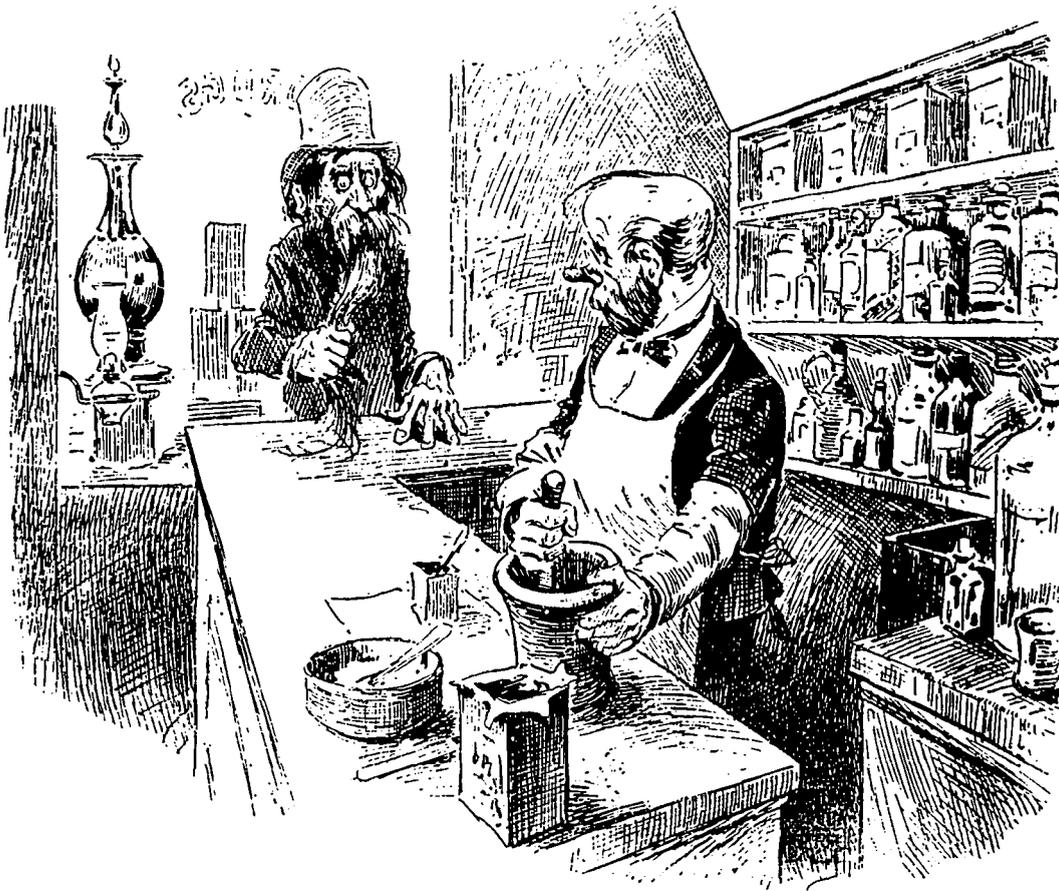
Ce Numéro comptera 60 pages,

les illustrations en couleurs seront dignes des artistes les plus en renom, les autres illustrations se compteront par douzaines ; la matière à lire sera très abondante et de circonstance ; bref, toujours au prix ordinaire de . . .

5 cents le numéro,

on aura dans le SAMEDI NOËL ce qu'aucune autre maison de publication du monde n'offre même pour 25 et 50 cents. Les agents devront se préparer à envoyer aussitôt que possible leurs commandes.

UN PEU TROP



Trampus. — Quel est le plus sûr moyen de se suicider ?
Pharmacien (sèchement). — La cyanure de potasse.
Trampus. — Hum ! oui. Mais ne pensez-vous pas que c'est un peu trop sûr ?

MOSAÏQUE

(Pour le SAMEDI)

L'audace des chirurgiens ne connaît plus de bornes, dit un confrère. On est arrivé à remplacer les nerfs détériorés d'un individu, comme on remplacerait les cordes d'un violoncelle ou d'une contrebasse. Un ouvrier ayant eu la main fortement entamée par une scie mécanique, les nerfs se trouvaient lésés et le membre était, par conséquent, réduit à l'immobilité. Le chirurgien prit bravement quatre centimètres du nerf sciatique d'un chien vivant et fit une suture réunissant ce fragment à ce qui restait des nerfs sectionnés. La greffe prit à merveille, le membre recouvra tous ses mouvements et le brave ouvrier peut, désormais, lever le coude, comme si aucune scie n'était passée par là... Jadis les métaphores tirées du règne animal étaient réservées aux poètes audacieux de l'Orient... Les almées ont des dents de perles, des yeux de gazelles, des jambes d'antilopes... Les guerriers ont les nerfs du lion, les muscles du taureau... Samson avait une mâchoire d'âne... Il est vrai qu'il ne la portait pas dans la bouche. Homère parle de "Junon aux yeux de vache"... La Sulamite du Cantique des cantiques a un tas d'agréments zoologiques analogues. Pour peu que les progrès de la chirurgie continuent — et pourquoi ne continueraient-ils pas ! — ces façons de parler cesseront d'être purement symboliques. On dira d'un monsieur qu'il a des nerfs de chien sans qu'il y ait rien, dans cette insinuation, qui puisse l'offenser. Ça voudra dire simplement qu'il a été opéré, par suite d'un accident. Maintenant cette introduction en nous d'une partie d'un autre animal donnera-t-elle à ceux chez qui on la fera certaines qualités qui manquent à notre pauvre humanité?... C'est bien possible après tout... Alors on verra le monsieur qui a en lui du chien, devenir fin limier et et donner la chasse à l'infidèle caissier auquel un chirurgien trop habile a peut-être infligé des jambes de cerf... Et le libre arbitre ne sera, une fois de plus, qu'un vain mot !...

A l'exposition de l'Armée du Salut, au hall de l'Agriculture de Londres, il y a dans la section étrangère, un groupe de jeunes salutistes laponnes. Un rédacteur du *Daily News* a eu la curiosité d'interroger une de ces jeunes personnes sur ses impressions londonniennes. Alors, un air de gravité répandu sur sa face jaune, secouant sa tête coiffée du traditionnel "chapeau alléluia", la Laponne salutiste prononça ce discours désabusé : "Londres ! Londres ! Que vous dirai-je ! Tout ce que je vois ici est si nouveau pour moi ! Il y a tant de monde dans les rues ! Je ne comprends pas que les passants ne se renversent pas, ne s'écrasent pas. Il me semble toujours qu'une grande catastrophe est imminente. Et puis quelle ville de péché

que votre Londres ? Ces débits de vin à tous les coins de rue ! Et ces ivrognes qui tombent comme des femmes mouches ! Pourquoi permettez-vous que les femmes s'installent dans les cabarets et boivent !... J'avais entendu parler de l'Angleterre comme d'un bon pays. Je savais que l'Armée du Salut vient de là. Et maintenant, quand je vois ces femmes dans les cabarets, je m'écrie : "Dieu peut-il bénir l'Angleterre !"

La pauvre petite Laponne a déclaré, en terminant, qu'elle se réjouissait fort de retourner dans sa patrie, près des glaces et loin des bars.

A Paris elle serait entrée dans un café concert, fait remarquer un confrère de là-bas. OMNIBUS.

UNE RAISON VALABLE

Le docteur. — Avez-vous suivi ma prescription ?
Le patient. — Non, je n'ai pas eu ce courage...
Le docteur. — Comment cela ?
Le patient. — L'ayant jetée du troisième étage, je...
 (Mais le docteur s'était mis à en descendre autant.)

UN MODÈLE

(En tramway, un monsieur vénérable qui veut absolument engager conversation) :
 — Avez-vous des enfants, madame ?
 — Oui, un fils.
 — J'espère qu'il ne fume pas !
 — Non, il n'a jamais tiré une touche de sa vie.
 — Tant mieux : le tabac est un poison... Il ne fréquente pas les clubs ?
 — Oh ! non, il se couche de suite après souper.
 — Mais ! c'est un modèle... Quel âge a-t-il ?
 — Tout juste deux mois.

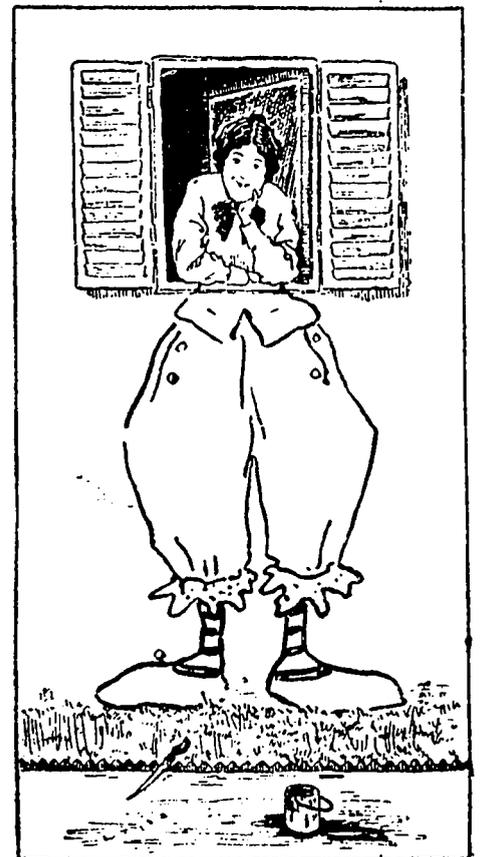
LE PLUS SYNONYME

Un fermier retiré, de retour d'un voyage sur le vieux continent, racontait ses impressions à son ami le docteur. Il lui disait qu'il avait visité le beau lac de Genève et foulé les rives du bleu Lemman.
 — Mais, interrompit le docteur, le lac de Genève et le lac Lemman sont synonymes.
 — Je sais cela, mon cher monsieur ; mais vous ignorez sans doute que le lac Lemman est le plus synonyme des deux.

DANS LA... LUNE

L'astronome amateur (retour d'un banquet scientifique où la découverte d'un nouveau satellite de Jupiter a été chaudement discutée). — Où suis-je ? Voyons — (regardant autour de lui). La terre n'a qu'une lune, Mars a cinq lunes. — Jupiter en a neuf. Je vois deux lunes. Alors — Où suis-je ?

CES AFFREUX BLOOMERS



Mlle Sophie. — Je me demande en vain qu'est ce qu'ils ont tous à se tordre de rire...
 (Elle ignorait le bon tour que venait de lui jouer Toto qui s'efforçait à attirer le passant.)

CERTITUDE ABSOLUE

Lui. — Êtes-vous bien certaine que je suis le seul homme que vous ayez aimé ?
Elle. — Parfaitement. Encore hier j'ai parcouru la liste.

PAS EXCESSIF

Madame Taupin (indignée). — Voici un article qui dit qu'à Formose une femme coûte cinq piastres.
Taupin. — Bien, une bonne femme vaut ce prix.

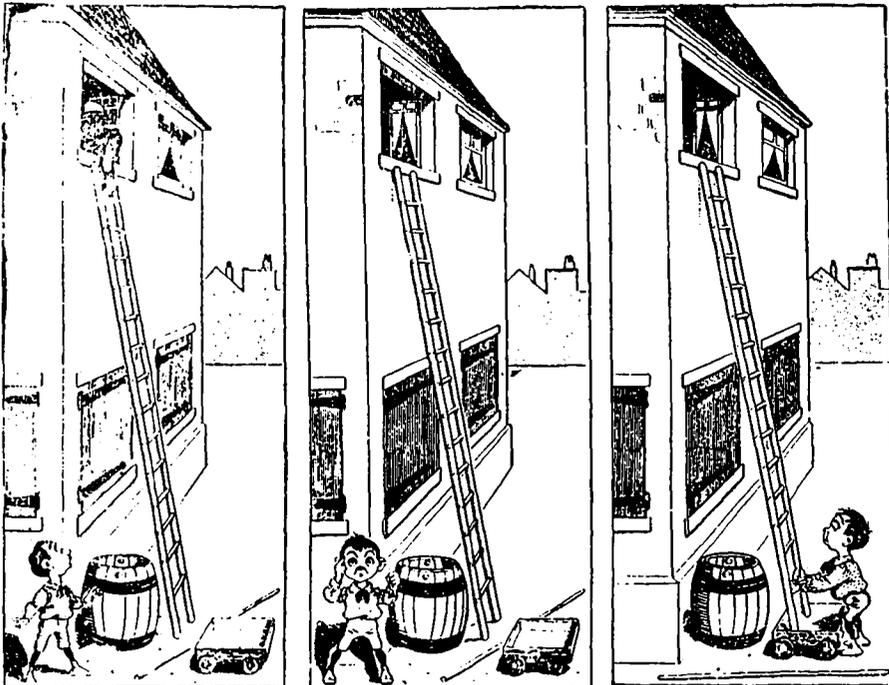
UNE RÉCETTE

Si vous désirez apprendre la vérité sur une femme, ne la demandez pas à une autre femme, car vous saurez sûrement plus que la vérité.

CE QU'ILS PRÉFÈRENT

Baby. — On dit que les ministres de l'Évangile ne gagnent pas leur sel au Klondike.
Toby. — Comment cela ?
Baby. — Les mineurs déclarent qu'ils préfèrent aller dans un endroit qui soit... chaud.

HISTOIRE DRAMATIQUE DE CHARLIE DOIGTSCROCHUS



I
Un soir, Doigtscrochus, avisant une maison solitaire, pénétra avec infraction à l'étage supérieur. Le jeune fils du propriétaire, l'intelligent Bidou Lapradine, qui arrivait heureusement sur les lieux, résolut de mettre à néant les ténébreux projets du voleur.

II
Un moment de réflexion ! Mais l'esprit éveillé de Bidou Lapradine n'a pas besoin de chercher bien longtemps... Son projet est bien vite arrêté.

III
Il en commença de suite l'exécution. Le tonneau est bien en place : l'échelle sur la petite voiture...

L'HÔTE

A quoi bon insulter l'amour quand il s'en va ?
Quand il quitte le seuil, insulte-t-on son hôte ?
S'il ne fut pas aussi constant qu'on le reva,
N'est-ce pas notre tante ?

L'avons nous bien gardé des besoins, de l'ennui ?
A-t-il trouvé chez nous les choses qu'il préfère ?
N'est il pas à se plaindre ? Avons-nous fait, pour lui
Tout ce qu'il fallait faire ?

Je crois avoir donné pourtant tout ce que j'ai
Il eut toutes les clefs sans aucune défense,
Je ne menageais rien pour qu'il fut hébergé
Comme un ami d'enfance.

Il mangeait à son gré, buvait comme un somneur,
Autant qu'il en voulait, de mon vin délectable,
Je le faisais asséoir à la place d'honneur
Au bon bout de la table.

Je crus qu'il reviendrait Sans doute il aurait dû
Me pardonner ma faute et n'avoir pas rancune.
Mais non ! Et me voilà seul comme un chien perdu
Aboyant à la lune.

Je lui faisais cueillir mes roses à foison,
Je le me faisais chasser au bois et sur la lande,
Il couchait dans le plus beau lit de la maison,
Dans mes draps de Hollande.

Mais il faut bien le dire aussi, comme un marmot,
Je me levais parfois grincheux, l'humeur mauvaise
Et je restais des jours entiers enna souffler mot.
A bouder sur ma chaise.

Comme il me répondait par un rire moqueur,
J'écrivais contre lui mes colères malsaines,
Je l'appelais ingrat, oublieux, mauvais cœur,
Je lui faisais des scènes.

Si bien qu'un triste soir où je l'avais blessé,
Ses yeux ayant pleuré, la porte étant ouverte,
Il est parti sans rien me dire et m'a laissé
Dans ma maison déserte.

JEAN RICHEDI.

L'ESPRIT D'AUTREFOIS

On sait que Napoléon I^{er} songea à plusieurs reprises à constituer en France une Eglise nationale séparée de Rome. Parfois, il entretenait de ce rêve des membres du haut clergé, qui accueillirent d'ailleurs fraîchement ses ouvertures.

C'est ainsi qu'il interpella un jour, de la manière suivante, Mgr de Barral, archevêque de Tours, parent des Bonaparte :

N'est ce pas, mon cousin, que la France peut se passer du Pape ?

Oui, Sire, répliqua le prélat, comme l'armée peut se passer de Napoléon.

L'Empereur n'insista pas, mais il ne tint pas rigueur à l'archevêque de sa réponse, et Mgr de Barral, de retour dans son diocèse, reçut une magnifique crose en vermeil, impérial cadeau qu'il a légué aux archevêques de Tours.

LA RAISON POUR LAQUELLE

La maîtresse. Brigitte, je ne pense pas qu'il soit convenable pour vous de recevoir votre amoureux dans la cuisine, comme vous le faites.

La cuisinière. Merci, madame ; mais je n'aurais pas voulu le recevoir au salon, parce qu'il chique du tabac.

DEUX SOLUTIONS

Le petit Victor. Maman, j'ai les mains sales, est-ce que je vais les laver ou bien mettre mes gants.

L'ÉDUCATION BOUT-DE-SIÈCLE

Henri. Donne-moi un son, papa, que j'achète une orange de cet homme de l'autre côté de la rue.

Le père. Fais lui une grimace, et il va t'en tirer une par la tête.

INDISCRÉTION INVOLONTAIRE

Quand Thomas s'en vint, comme d'habitude, porter la pinte de mixture blanche, le maître de la maison s'enquit avec bienveillance :

— Thomas, combien de pintes de lait livrez-vous, chaque jour, à vos clients ?

— Quatre-vingt-onze, monsieur.

— Et combien de vaches avez-vous ?

— Neuf, monsieur.

Le monsieur fit quelques remarques sur l'hiver hâtif et sur l'état des chemins, puis demanda :

— Thomas, combien chacune de vos vaches donne-t-elle de lait par jour, en moyenne ?

— Sept pintes, monsieur.

— Ah ! fit le monsieur en se levant.

Thomas sortit en se grattant la tête. Tout à coup, il pâlit, et prenant un crayon il se mit à aligner des chiffres sur la couverture de sa charrette :

— Neuf vaches sont neuf vaches, et j'ai dit qu'elles donnaient, chacune, sept pintes de lait ; or neuf multiplié par sept, cela fait soixante-trois pintes. Et je lui ai dit que j'en vendais quatre-vingt-onze pintes par jour. Soixante-trois de quatre-vingt-onze, il reste vingt-huit pintes que je ne devrais pas servir. Maintenant, où dois-je prendre le reste du lait ? Je veux être pendu si je n'ai pas, par ma faute, perdu mon meilleur client en lui laissant entendre que le grand vide dans ces chiffres devait être rempli avec de l'eau !

LES ENFANTS TERRIBLES

La mère. — Tu n'as jamais vu mes mains aussi sales que les tiennes...

La fillette. — Non, mais grand'maman les a vues.

LES EXPÉRIENCES QU'IL FAIT

En septembre dernier, un monsieur est devenu muet pendant quinze jours, à la suite d'un accès de colère.

Depuis ce temps là, Tophile s'exerce à causer de violentes irritations à sa femme.

— Quelle chance ! dit-il, quel beau jour ! si j'arrivais à lui supprimer la parole !

DÉJÀ COMMERÇANT

La mère. — Je t'ai donné vingt sous hier pour être sage et, aujourd'hui, tu fais le méchant garçon.

Henri. — Oui, mais c'est que je suis justement à te montrer que tu as eu la valeur de ton argent, hier.

VENDUES !

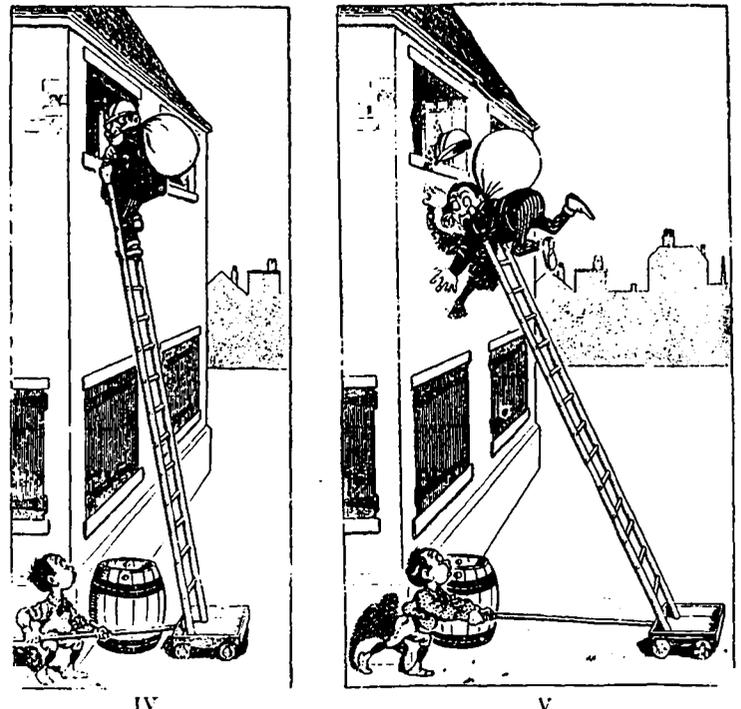
Une petite fille regardait si fixement le chapeau neuf de l'une des visiteuses de sa maman, qu'à la fin la dame lui demanda en souriant :

— L'aimes-tu, ma chérie ?

L'enfant répondit innocemment :

— Oui, je l'aime. Maman et tante Amélie disaient qu'il était parfaitement effrayant, mais il ne m'effraie pas du tout, moi.

HISTOIRE DRAMATIQUE, ETC. — (Suite)

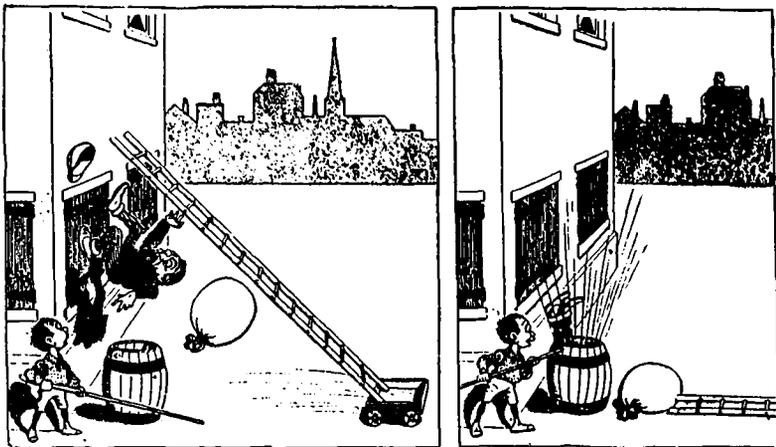


IV
La voiture retenue momentanément par Bidou... Il était temps car, à ce moment précis, Doigtscrochus, la figure joyeuse d'un homme qui a bien réussi, mettait le pied sur l'échelle.

V
Il y a longtemps déjà que l'on prétend que la distance est mince du Capitole à la roche Tarpéienne !... Ce pauvre Doigtscrochus est en train de l'expérimenter...

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL

HISTOIRE DRAMATIQUE, ETC. — (Suite)



VI ... Le voyez-vous descendre — un peu brutalement — à l'endroit précis que l'ingénieur Bidou Lapralaine a fixé pour sa chute...
VII ... Là... il y est. Le premier acte de la tragédie est joué.

VOISIN DE WAGON

C'était hier (d'ailleurs ça remonterait à douze jours que vous vous en soucieriez comme une punaise d'un automobile), la fatalité terrible m'a contraint à voyager dans un train plus omnibus que tous les omnibus réunis... un de ces trains qui s'arrêtent entre les stations... un de ces trains qui vous permettent pendant le trajet de faire la conversation avec un piéton pas pressé. Oh ! les lignes de traverse !

Or, comme je suis un homme infiniment précis, que je n'ai rien de caché pour personne (je puis marcher la tête haute, moi), je ne fais aucune difficulté à vous avouer que ceci se passait, non à Séville, comme on chante quelque part, mais entre Lison et Valognes — ligne Paris-Cherbourg.

Je venais d'ailleurs et allais plus loin... Affaires de femmes... Ça ne vous regarde pas ! Bref, je me disposais à me plonger dans mon vieux Shopenhauer... je ne voyage jamais sans cet excellent ami, c'est mon auteur de chevet (je ne sais pas ce que j'ai depuis quelque temps, je ne dors plus... la chaleur, sans doute !). Rebref, je prenais mon remède, mon livre, veux-je dire, lorsque tout à coup (ou soudain, à votre choix) la portière de mon compartiment s'ouvrit avec fracas et, presto, vif, lesté, irrua un petit vieillard maigre, jaune et sec.

Deux minutes après, le train s'arrête :

—Neuilly ! Neuilly ! crie une voix appointée spécialement.

—Il a donc changé de quartier ! me dis-je pour me faire rire. Mais non, ce n'est pas mon Neuilly... c'en est un autre... un Neuilly de Province ! Plaignons-le.

J'en étais là de ces réflexions spirituelles et m'apprêtais encore être fin, lorsque le petit vieillard qui était descendu sans que m'en aperçusse, remonta avec légèreté dans le wagon.

—Il s'est trompé, pensai-je, et se croyait arrivé... Un peu plus et le train repartait sans lui. Effectivement, un gros pchou... pchou... d'incisifs teuf ! teuf ! et nous nous ébranlons ; mais seize minutes après, le train stoppait.

—Carentan ! Carentan !

—C'est le bel âge pour aimer, murmurai-je à part moi, et j'allais me féliciter de cette drôlerie, lorsque le petit vieillard, passant son bras dans le vide, ouvrit la portière et sauta brusquement sur la voie, sans tenir compte, le sénile espigle, de l'avis paternel que l'Administration met sous les yeux des voyageurs de toutes classes : *Prière, avant de descendre, d'attendre l'arrêt complet du train.*

—Quel petit imprudent, pensai-je ! Ah ! vieillesse ! vieillesse ! tu n'en fais jamais d'autres... Je vous demande un peu... certainement il n'aurait pas fait ça si son grand-père avait été avec lui. Tiens ! il a oublié son parapluie.

—Et j'allais prendre le riflard pour le lui lancer, lorsque le sémillant voyageur s'engouffra de nouveau dans le wagon... pendant que le train reprenait sa marche lente et sûre.

—Il s'est aperçu de son oubli ! Mais... comment... le train roule et il reste ! Ah ça, est-ce qu'il s'est encore trompé de station ? Oh ! mais il est distrait, ce petit ! Ça fait deux fois, c'est impardonnable ! Gare à la troisième (ou à la troisième gare), il y restera. Quelques arbres, un passage à niveau, une vallée. Arrêt après un quart d'heure de route.

—Chef-du-Pont !

Je me penche et aperçois le chef de gare de Chef-du-Pont, très élégant, bien cravaté et des souliers jaunes sur mesure épatants ! Ah ! on peut dire que le chef de gare de Chef-du-Pont est chaussé !! (Convencez avec

moi qu'il n'est pas trop tiré en longueur, celui-là !) J'étais en train de me congratuler au sujet de cette queue de mot bien parisienne, lorsque le petit vieillard qui était descendu comme un éclair remonta comme la foudre.

—Ah ça ! monologuai-je, c'est un tic ! Qu'est-ce que cet animal là a donc à descendre comme ça à toutes les stations ! Est-ce un homme qui a beaucoup de relations et tient à serrer la main de tous les chefs de gare ! Est-ce un record et va-t-il signer sur un registre ? Est-ce que... mais non... pas à toutes les stations... Ce serait une maladie... En ce cas, il serait dangereux à lui de voyager dans un tel état de santé... Je ne comprends pas.

Nous roulons.

Quelques arbres... un lavoir... des mesures... des pancartes réclames... le *Petit Journal*... *Chocolat Mérier*... une rivière... un pont. Arrêt.

—Fresville ! Fresville !

Ah ! Fresville ! quels souvenirs ce nom évoque en moi ! Fresville... je n'y suis jamais venu... mais j'ai beaucoup connu l'autre... le vieux Fréville, de l'Odéon... pas parents, d'ailleurs...

J'allais remuer encore les cendres des souvenirs odéontaux, lorsque, cria-t-il, le vieux que je n'avais pas vu descendre, gravissait de nouveau les marches de mon wagon et s'affalait dans son coin. Quelques arbres... un village... un clocher... une colline... un château. Arrêt.

Montebourg ! Montebourg !

Tiens ! on peut faire une charade avec ce nom-là. Mon premier est l'invité d'une dame est l'invité d'une dame aimable à sa fenêtre ; mon second est la désignation d'un petit village, et mon tout... paf, la portière se referme et le remuant petit vieillard vient s'affaler encore en face de moi.

—Pardou, monsieur, lui dis-je, vos allures m'intriguent énormément. Je vous en supplie, faites cesser mon supplice : dites moi le motif qui vous fait descendre ainsi à toutes les stations, l'arrêt ne fût-il que d'une minute ? Je vous en conjure, dites-le moi.

Le malicieux ancien jeune homme me regarda de son petit œil vrilleur et me répondit :

—Pour rien, pour me dégourdir les jambes.

—Ah ! ah ! hochai-je.

Et dans mon for (en voilà un qui est fortifié, je prends du fer chaque matin et bois du quinquina à tous mes repas), je me promis d'avoir bien tôt le mot de l'irritante énigme. Je n'attendis pas longtemps d'ailleurs : quelques arbres — un village — une école — un cimetière — un étang — un tunnel.

—Valognes ! Valognes !

Mon voisin ouvre la portière, saute sur la voie... Je me précipite sur ses pas, et comme j'entre dans la grande salle de la gare... je le vois qui remontait la pendule... C'était l'horloger de la Compagnie !

FÉLIX GALIPAUX.

D'AUTRES TRACES

Le visiteur. — Eh bien, mon petit homme, suivrez-vous les traces de votre père quand vous serez grand ?

Le petit homme. — Non. Je suivrai les traces des autres gens : Je veux être détective.

PAS DU MÊME AVIS

Le juge. — Je vous choisis Mre Untel pour votre avocat. Ce qui ne vous coûtera rien.

Le prisonnier. — Et moi, j'ai bien peur que ça me coûte dix ans de réclusion.

SA RÉPONSE

Le barbier. — Un petit shampoo ?

Le client. — Non, merci.

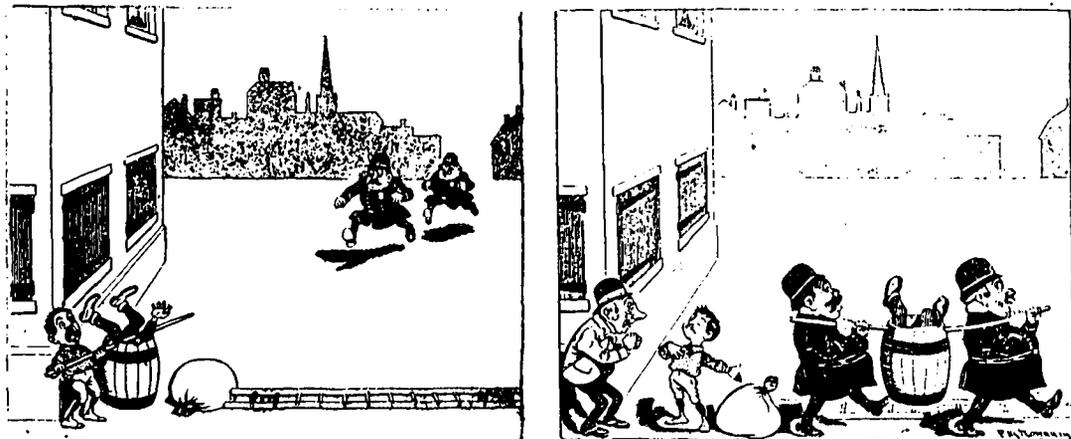
Le barbier. — Un petit "trimmage", n'est-ce pas ?

Le client. — Jamais de la vie...

Le barbier. — Mais il me semble que vous portez les cheveux un peu plus long que d'habitude ?

Sur quoi, le client enleva sa perruque, exhibant la plus belle citrouille non agricole révable. Et ce fut tout le dialogue ce jour-là.

HISTOIRE DRAMATIQUE, ETC. — (Suite et fin)



VIII Le second... Police !... Police !... Police !...
IX Quel beau troisième acte !... La police triomphe... Doigtserochus est aux trois-quarts noyé... et Bidou recuit, dignement, les félicitations de son auteur.

LE BICYCLISTE INGÉNIEUR



I
Saperlotte ! une rivière et on m'attend là-bas...



II
... mais un bicycliste a plus d'un truc dans son sac et...

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

Le projet de fonder à Montréal une école de journalisme n'est pas le seul petit qu'ait engendré la munificence du généreux Yankee dont je parlais dans ma dernière.

Jusqu'à Paris — oui, à Paris la cité au millier de journaux — la contagion s'est fait sentir. Mais dans la Ville-Lumière ce projet, comme tous les autres qui s'y font jour, a rencontré sinon des adversaires implacables, des frondeurs peut-être plus à craindre encore.

Le grave *Journal des Débats* a applaudi. L'un de ses plus solennels rédacteurs a daigné laisser entendre qu'il était temps "de détruire ce préjugé qui montre aux bourgeois les journalistes se recrutant exclusivement parmi les ratés des autres professions et écrivant, pleins de bière et d'ignorance, leurs articles entre une absinthe et un Larousse : car nul n'ignore que nous trimballons dans tous les cafés les vingt-deux volumes grands in-folio de la célèbre encyclopédie".

D'un autre côté, paraissant se faire le porte-voix des goguenards, mon confrère du *Petit Journal Illustré* s'amuse ferme — il a même l'air de se ficher à certains moments.

"A cette école, dit-il, où l'on nous apprendra tout le savoir humain, nous retournerons passer bien volontiers une trentaine d'années, mais à une condition : c'est qu'elle ait pour directeurs et pour maîtres des hommes vraiment pratiques.

"Il conviendrait d'abord d'adjoindre aux langues étrangères et aux mortes l'étude de l'argot, du rupin-style et de la voyouperiphrase.

"Les cours principaux seraient confiés à ces maîtres qui, avec la même facilité d'esprit, avec la même abondance d'imagination, avec une égale puissance d'images, ont tour à tour servi et trahi toutes les causes, flatté les gens en place, insulté les hommes tombés du pouvoir, ridiculisé les souffrants des misérables et léché les bottes des riches, à ceux enfin qui, pour gagner ce qu'ils appellent le pain de leurs familles, c'est-à-dire la pâture nécessaire à leurs vices, soufflent "le froid" du côté de la faiblesse et de l'infortune, et "le chaud" du côté de la braise."

Comme on le voit, il ne ménage ni le manche ni la meche, le confrère. Mais voici encore mieux :

"Qui, parmi les jeunes gens désireux d'entrer dans la carrière et ne voulant point borner leur ambition aux limites de l'information et du courriérisme, qui donc oserait désormais affronter la profession s'il n'était armé pour la défense de toutes les causes et plus puissamment pour celle des mauvaises ?

"Selon la cause où l'on passe il faut savoir écrire. C'était l'indignation qui enfantait les beaux vers ; c'est la gallette qui engendre aujourd'hui les complets, et l'on ne donnerait pas trois centimes la ligne à un gazetier du siècle prochain s'il ne pouvait, en dix minutes, tracer, pour deux feuilles d'opinions utilement contraires, les portraits, par exemple, d'un même avocat plaidant une cause fumuse :

MAITRE BALANDARD

"Ah ! le joli médaillon à ajouter à la collection de nos grands orateurs. Depuis Berryer, depuis Chaix d'Est-ANGE le prétoire n'avait point retenti de si nobles accents !

"Avec quels gestes admirables, agitant et les longs plis de sa toge et les consciences des juges, avec quelles intonations tenant pas suspendus mais vraiment attachés à ses lèvres les frémissements muets de l'auditoire fasciné, avec quelle fougue, avec quelle passion, avec quelle puissance maître Balandard a évoqué l'image tragique de la patrie en danger ! De véritables larmes ont coulé de ses yeux, de véritables sanglots ont secoué sa poitrine, et tous ont pleuré : et sa foi profonde et sa parole claire, et sa démonstration saisissante ont fait pénétrer dans tous les cœurs la

vérité. Jamais, ni à Athènes ni à Rome, aux temps héroïques, semblable harangue n'avait été prononcée. Gloire à Balandard !

MAITRE BALANDARD

"S'il s'était agi de défendre un garnement accusé du vol d'une oie, le moindre avocassier de sous-préfecture eût défendu la cause avec plus de talent que n'en a montré Balandard en cette retentissante affaire. Les assistants se tordaient, le greffier se gondolait, et le président lui-même, à diverses reprises, a feint d'éternuer dans son mouchoir pour cacher sa folâtrerie. Du haut des cieux Berryer hoquetait.

"Jamais pître de foire ne remua plus cocassement que ce *Togatus*, une manche d'avocat en délire.

"La voix de crécelle de Balandard, ses arguments dignes d'une véritable crapule, son ignorance du code l'ont coulé pour toujours et dans l'esprit de la magistrature et dans l'opinion publique.

"A un moment, ce pleutre bavard s'est permis d'évoquer l'éloquence antique. Nous avons vu en effet le caillou de Démosthène : c'était son crâne chauve. Fini, Balandard !"

* * *

Tout cela est certainement très édifiant et non moins propre à égayer la galerie. Mais il nous semble que ce n'est pas dans la note de la question. Nous irons plus loin : qui autorise ce Juvénal à décréter qu'une école de journalisme aura infailliblement pour professeurs ceux dont il fait un si agréable portrait ?

Le but de pareille institution ne serait-il pas plutôt de façonner des écrivains qui supplanteraient les aînés dont la plume s'est à tel point encanaillée ?

Que cette école soit une utopie, je l'admettrai volontiers, mais il ne faut pas parler trop en mal des utopies. Parmi elles il y en a de sublimes, comme certaines folies, ou de candidement bien intentionnée, comme celle de la paix universelle.

Rions du projet, mais ne le revêtons pas d'un aspect qu'il n'a pas et ne peut pas avoir. Car qui dit école entend réforme.

Je crois tout simplement que mon lointain confrère s'est, comme beaucoup d'autres de par chez lui, laissé tenter par cette belle occasion de faire, sans trop de frais, de l'ironisme.

Ah ! l'ironisme à outrance, c'est un des virus du métier. Ses formes sont multiples. Il est même trouvé de bon goût dans les milieux faciles. Ce n'est plus le franc-rire d'autrefois, le coup de plume qui piquait, mais n'enlevait pas le morceau : il est devenu dissolvant, dangereux pour l'intelligence du public qui lit et de double trahison pour les questions les plus honorables ou pratiques, qu'il immole ou, tout au moins, met en péril. Et savez-vous l'excuse du journaliste qui s'en rend coupable ? "Ah ! je ne faisais que plaider le pour afin de démontrer le contre."

Peut-être, puisqu'on semble s'intéresser à ces petites dissertations sur le journalisme, peut-être donnerai-je, dans ma prochaine, tout l'espace à ce travers dont se plaint le public qui en souffre sans, très souvent, en connaître le nom.

MŒURS DE LÀ-BAS

KODAK.

Un homme qui a beaucoup voyagé assure qu'une fille de l'Idaho à qui quelqu'un se permet de prendre un baiser, s'écrie avec indignation : "Remettez cela juste où vous l'avez pris, et de suite !"



III
... comme l'idée est bonne et l'œil aussi,...

COURRIER FEMININ

En attendant une grosse et ultra-excellente nouvelle que le SAMEDI annoncera bientôt à ses milliers de lectrices, nous n'allons, pour aujourd'hui encore, que leur servir le dessus du panier que nous avons rempli à leur intention.

Nos lectrices connaissent déjà bien des genres de mariages, mais à coup sûr pas le mariage végétal.

Qu'est-ce que cela ! Un savant anglais, M. Part, va nous l'apprendre.

Dans certaines régions hindoues, une jeune fille ne peut se marier qu'après s'être

LE BICYCLISTE INGÉNIEUX — (Suite et fin)



IV

... tendons maintenant très ferme, puis...

œur, ou bien un prunier, ce qui permet à la sœur aînée de secouer son époux suivant la méthode usitée dans les mariages non symboliques.

Les dames indiennes qui ont des propensions au veuvage épousent tout naturellement un saule pleureur, et celles qui ont le caractère cassant, un acacia.

Maintenant, un peu de cuisine controversée.

Faut-il, oui ou non, mettre des os dans le bouillon ? Quelle est leur valeur alimentaire ? Mettez-en, disent, bien entendu, les bouchers ! N'en mettez pas, disent certains spécialistes ! A qui entendre ?

Lorsqu'on met un os dans le pot-au-feu, une partie de la gélatine contenue dans les pores de cet os finit par se dissoudre et les vides qu'elle y laisse se garnissent des sucs de la viande tenus en suspension dans le bouillon. Aussi, après une ébullition de cinq à six heures, l'os devient excellent à sucer, car il a absorbé les meilleurs éléments du potage.

Le jarret de bœuf, en si grande faveur chez les restaurateurs pour la confection du bouillon, doit également être exclus, le bouillon qu'on en obtient est tout simplement de la colle.

Le bon bouillon est clair et limpide. Qu'on se le dise !

En réponse à une lectrice qui signe "En peine", nous ne saurions mieux faire que reproduire ces quelques lignes de Charles Joliet :

"L'art de tenir un salon où l'on cause est un don qui se cultive, mais qui ne s'apprend pas. On dirige la conversation comme on mène la danse. Les familiers de Mme de Staël ont dit qu'elle préparait ses conversations, et que ce travail est une des causes qui ont hâté sa fin."

XXX.

PLUS QUE NATURE

Madame Lagomme. — Votre fille a étudié la peinture, n'est-ce pas ?

Madame Lamode. — Oui. Si vous voyiez les couchers de soleil qu'elle peint ! Il n'y en a pas semblables.



V

...le pneu parti, j'ai la rainure qui...

IL A L'ŒIL À SES AFFAIRES

Un jeune homme aux yeux extatiques et aux cheveux un peu trop longs se présente au Moyen-Windsor pour solliciter un emploi de waiter.

— Vous, vous faites de la littérature, des vers ? lui dit le patron en le dévisageant.

Oui, monsieur, répond timidement le solliciteur.

— Eh bien ! mon garçon, nous ne pourrions pas nous entendre... Je ne souffrirais jamais qu'un commis passât mon temps à toutes ces bêtises là.

PAS PROPORTIONNÉ

Pitouche. — Grand-papa, quel âge avez-vous ?

Grand-papa (dont la taille est au dessous de la moyenne). — Mon cher enfant, j'ai quatre-vingt-cinq ans ; mais pourquoi demandes-tu cela ?

Pitouche. — Il me semble que vous êtes bien petit pour votre âge !

GARANTI

Le client. — Votre pain est-il blanc et léger ?

Le garçon boulanger (confidamment). — Oh ! oui, ma lame. Il pèse seulement dix onces à la livre.

POUR LE N° 2

Le mendiant. — S'il vous plaît, monsieur, 25 cents pour acheter des remèdes à ma femme malade.

Le monsieur. — Allons donc ! Vous m'avez dit, il y a un jour ou deux, que votre femme était morte et que vous aviez besoin d'argent pour l'enterrer.

Le mendiant. — Oui, mais c'en est une autre.

QUESTION PERTINENTE

— Mon frère depuis si longtemps perdu ! s'écria-t-elle.

— Oh ! ma sœur depuis si longtemps perdue ! s'écria-t-il.

— Dites donc, s'exclama à son tour un témoin de la scène, qui de vous deux était perdu ?

COUP DOUBLE

Tommy (à son patron). — Puis-je m'absenter cet après-midi pour aller aux funérailles de mon frère ?

Le patron. — N'est-ce pas plutôt pour aller à une partie de base ball ?

Tommy. — C'est un peu pour cela en même temps, car c'est mon frère qui est l'empire.

DEUX CHANGEMENTS D'OPINION

I

Toby. — J'ai changé d'opinion : je ne l'épouserai pas.

Zoé. — C'est ton affaire. Seulement, sois loyal pour une pauvre fille. Si on apprend que c'est toi qui me lâches, je ne pourrai pas trouver d'autre époux. Fais donc ceci : va jusqu'à la cérémonie. Quand le célébrant te posera la grande question, tu répondras oui. Moi, je dirai non. Comme cela, tu resteras libre et il ne sera pas dit que j'ai été refusée.

II

A l'église :

Le célébrant. — M. Toby, prenez vous, etc. !...

Toby. — Oui.

Le célébrant. — Mademoiselle Zoé, prenez vous M. Toby pour, etc. !...

Zoé. — Oui.

Toby. — Ah bien ! ça c'est d'un déloyal !

Zoé. — Moi aussi j'ai changé d'opinion.



VI

...va mon pont comme un gant.

LA DIFFÉRENCE



Étrange. C'est tout de même surprenant. Il condamne à \$15. d'amende celui qui bat sa maie et à \$1. celui qui bat sa femme.

Paroissien. Pas si renversant que ça... Voyez-vous, une mule coûte \$60. par ici, et une femme qui persiste à demeurer avec un homme qui la bat ne vaut pas un sou.

LES HUITRES

C'est surtout en automne que les huîtres sont délicieuses.

Les huîtres sont répandues dans toutes les mers. Celles de la Manche sont les meilleures de l'Europe. Les plus estimées sont les huîtres de Bretagne et de Normandie, surtout de Grandville et du rocher de Cancale. Sont encore très estimées les petites huîtres d'Ostende, les huîtres de Marennes, des Cousseules, des Sables-d'Olonne, de Lorient, d'Arcachon, et la grande espèce dite *piet de cheval*.

La côte occidentale d'Ecosse et les Hébrides fournissent les meilleures huîtres des côtes anglaises.

Le lac de Fusara est le grand pare aux huîtres de l'Italie.

L'huître portugaise a une facilité de pullulation énorme. Elle prospère surtout dans la vase dont elle conserve presque toujours un peu le goût. On l'élève artificiellement sur plusieurs points du bassin d'Arcachon. La saveur en est inférieure à celle des autres espèces, mais cette huître est précieuse au point de vue hygiénique à cause de sa richesse en iode et en brome.

Les huîtres se reproduisent seules et sont d'une fécondité exceptionnelle; chacune d'elles pond au minimum cinquante mille œufs et on a trouvé, dans une huître *piet de cheval*, jusqu'à un million d'œufs.

Les œufs nagent dans l'eau et vont s'attacher, soit à des amas d'huîtres déjà développées, soit à des corps solides où elles se développent et forment des *banes* prodigieux. Il leur faut trois à quatre ans pour acquérir la taille de celles que l'on vend sur les marchés. On les pêche à l'aide de *dragues*, formées d'un râteau de fer garni d'une poche, que l'on traîne dans tous les sens sur les banes d'huîtres.

Les huîtres sont meilleures après quelques heures d'attente, que lorsqu'elles sont mangées au sortir de la mer.

Elles acquièrent une saveur délicate et elles engraisseront quand elles sont *parquées*, c'est-à-dire quand elles séjournent dans des bassins d'eau salée, d'une profondeur de 1 m. à 1 m. 30, qui communiquent avec la mer par un conduit, de façon que l'eau s'en renouvelle à chaque marée.

Quand les eaux sont imprégnées de sels de cuivre, les huîtres verdissent alors et acquièrent une agréable saveur un peu poivrée.

L'huître verte, recherchée par de nombreux gastronomes, est en défaveur en Angleterre d'où on l'expédie à Ostende et en Belgique.

On mange les huîtres, comme tous les mollusques crus, au commencement du repas, mais de préférence au déjeuner.

L'huître est un aliment léger, facilement assimilable sans nécessiter l'intervention des organes de la digestion. Elle convient aux convalescents,

aux estomacs fatigués et aux vieillards aussi bien qu'aux personnes bien portantes. On en recommande notamment l'usage dans les affections chroniques de l'estomac et des voies digestives.

L'eau qui entoure l'huître dans sa coquille a subi, au contact de l'animal, de véritables modifications qui la rendent plus digestive. Ce liquide, véritable eau minérale chlorurée, excitante et laxative pour le tube gastro-intestinal, est l'assaisonnement naturel de l'huître.

Les acides faibles en accélèrent la digestion. C'est pour ce motif qu'on doit les accompagner, de préférence, de vin blanc plus acide que spiritueux. S'il est besoin d'un autre condiment, le jus de citron est le meilleur, puis les acides végétaux. Il faut repousser l'eau-de-vie et le lait qui en rendent la digestion plus pénible.

Les qualités digestives de l'huître sont considérablement augmentées si l'on a soin de les mâcher et non de se contenter de les avaler.

La cuisson fait perdre aux huîtres leurs bonnes qualités nutritives. Elles deviennent coriaces et difficiles à digérer. Les huîtres marinées ne sont pas meilleures, car la saumure, qui semble destinée à en faciliter la digestion, ne fait que les durcir.

Brillat-Savarin raconte, qu'en 1798, un de ses amis de Versailles, grand amateur d'huîtres, se plaignait de n'en avoir jamais mangé à satiété ou, comme il le disait, *tout son saoul*.

Afin de lui procurer cette satisfaction, Brillat-Savarin l'invita à dîner. Il lui tint compagnie jusqu'à la troisième douzaine, puis le laissa aller seul.

Au bout d'une heure, il en avait absorbé trente-deux douzaines et était à ce moment le plus en train. Brillat-Savarin qui trouvait son inaction pénible lui dit : " Mon cher, votre destinée n'est pas de manger aujourd'hui *votre saoul* d'huîtres : dinons." Il se comporta avec la vigueur et la tenue d'un homme qui eût été à jeun. Or, la partie absorbable d'une douzaine d'huîtres varie de 100 à 120 grammes, soit 3 k. 200 pour 32 douzaines.

BARON CROZ.

RIEN À DEMI

Le propriétaire (aux pompiers).—Mais pourquoi continuez-vous? Vous voyez bien qu'il n'y a plus de feu?...

Le capitaine des pompiers volontaires.—C'est vrai, mais il y a encore trois fenêtres à démolir.

MORALE...

Un jeune homme posait une couronne sur la petite colonne du tombeau de sa belle-mère, pensant qu'avec cette vie elle avait aussi perdu son humeur acariâtre. Mais cette colonne s'étant renversée sur le tombeau tua le jeune homme dans sa chute.

Enfants de premier lit, fuyez même le tombeau d'une belle-mère.

PAS DE CHANCE



Toby.—Pour un homme qui n'a pas de chances, parle de moi... La grand-mère est malade, maman est au lit, le père est estropié et le petit a la rougeole...

Toto.—C'est de la chance, au contraire. Tu n'iras pas à l'école, aujourd'hui...

Toby.—C'est vrai; mais si tout cela au lieu d'arriver ensemble avait été éparpillé, au lieu d'un congé, tu vois, hein?

PAS LE MÊME CAS



La fiancée (plaisamment). — Je pense que c'est ainsi que vous agirez quand nous serons mariés. Vous promenez le chien et vous me laisserez à la maison.

Le fiancé. — Ce n'est certes pas un cas pareil.

La fiancée. — Comment le savez-vous ?

Le fiancé. — Mais, un homme marié qui abandonne sa femme de cette façon, doit certainement paraître joyeux.

ATTRAPE, GROS BOUFFI !

Il est huit heures, heure du premier déjeuner.

Maitre Edouard, un gros bouffi de dix ans doué d'un excellent appétit, attend avec impatience que sa maman lui donne le bol de lait frais bien sucré et la tartine de pain beurré qui composent son repas de chaque matin.

Gravement assis à côté de lui sur son derrière, Minet ronronne doucement, dans l'espoir que son petit maître lui laissera quelques gouttes au fond de sa tasse.

La maman a ouvert le buffet pour prendre le sucrier.

— Edouard, qui est-ce qui a touché aux biscuits ! Il y en avait vingt-quatre sur une assiette et je n'en trouve plus que vingt-trois.

La maman d'Edouard, lorsqu'elle allait en classe, a, paraît-il, toujours eu le premier prix d'arithmétique. L'arithmétique n'est pas le fort de notre gros bouffi, mais, en revanche, il ne manque pas d'imagination et c'est avec une voix toute doucette qu'il répond à sa maman :

— O ! c'est vrai, maman, j'avais oublié de te le dire. Figure toi qu'hier, pendant que tu n'étais pas là, juste au moment où j'ouvrais le buffet pour prendre mon goûter, comme tu me l'avais dit, est arrivé Georget, le petit garçon de ces pauvres gens qui demeurent au bout de la rue et à qui tu achètes quelquefois des légumes. Si tu avais vu, maman, les yeux qu'il faisait en regardant les biscuits, et si tu l'avais entendu quand il a dit qu'il n'avait jamais, jamais de sa vie mangé une bouchée de gâteau ! Alors, je lui ai donné un biscuit. Je sais bien que j'ai eu tort, puisque je n'en avais pas la permission. Je t'en demande pardon, maman.

La maman regarde fixement maitre Edouard et répond d'un ton sec :

— Ne recommence pas. On n'a jamais le droit de donner ce qui ne vous appartient pas.

Elle prend le pot au lait et s'apprête à remplir le bol qu'Edouard a devant lui.

— Edouard, qu'est-ce que cela signifie ! Quelqu'un a bu du lait dans le pot.

Ça se gâte, ça se gâte ! Maman connaît son système métrique sur le bout du doigt et sait, à un centilitre près, ce que contient son pot au lait.

— Mais, maman, je ne sais pas, je...

En ce moment, les yeux du gros bouffi tombent sur Minet qui, les yeux mi-clos, continue à filer son ronron en sourdine.

Ah ! maman. Je me souviens maintenant, c'est à cause de Minet. Il miaulait, miaulait si lamentablement, le pauvre Minet, parce qu'on avait renversé la petite terrine où est son lait. Alors, je lui ai donné un peu de lait, pas beaucoup, maman, je t'assure.

La maman se contente de faire un « Ah ! » de mauvais augure et verse, cependant, le lait dans la tasse.

Sauvé ! pense joyeusement le gros bouffi, sans seulement avoir honte de ses horribles mensonges.

Aie ! qui est-ce qui arrive là, apportant à la maman d'Edouard une

superbe botte de carottes ? Georget en personne.

Eh bien, Georget, dit la maman en lui achetant ses carottes, était-il bon le biscuit d'hier ?

Georget ouvre des yeux comme des portes cochères.

Peut-être préfères-tu le pain beurré. Tiens ! voilà une tartine qu'Edouard te donne.

Et Georget s'en va enchanté, mordant à pleines dents dans la tartine.

Tu comprends, mon garçon, continue la maman en s'adressant à maitre Edouard tout penaud, il n'y a aucune espèce de mérite à faire le généreux avec le bien des autres. Minet paraît avoir grand soif. Tu ne lui refuseras certainement pas un peu de lait. (La maman pose la tasse à terre devant le chat qui remercie poliment par un gentil miaou.) Maintenant, je vois que tu as vraiment bon cœur, et comme il ne serait pas juste, pour te récompenser, de te priver de déjeuner, voilà pour toi.

Elle lui tend un gros crouton de pain tout frais... et tout sec.

Attrape ! gros bouffi, et mets bien ceci dans ta grosse caboche !

Mentir pour cacher une faute, c'est se jeter dans le feu pour éviter d'être pendu.

B. JYRIOT.

UN DILEMME

Afred. Rien qu'un baiser, un tout petit baiser.

Alice. Oh non ! Je ne désire pas être ajoutée à la liste des jeunes filles que vous avez embrassées.

Afred. Je n'ai jamais embrassé une jeune fille de ma vie.

Alice. Alors, je ne suis pas pour servir à votre apprentissage.

IL Y A TOUJOURS MOYEN

Dineur. Garçon, j'ai juste assez d'argent pour payer mon dîner, et il ne me reste rien pour votre pourboire.

Garçon. — Alors, monsieur, laissez moi refaire l'addition.

HABITUDE ANTIMATRIMONIALE

Afred. Comment a tourné votre mariage avec cette jolie demoiselle de magasin ?

Arthur. Oh ! Ce sera magnifique quand j'aurai pu l'habituer à ne pas pas crier « cash » chaque fois qu'elle veut m'appeler.

AUTHENTIQUE

Un pauvre homme, sans attendre le coin de rue, descend du tramway électrique où il était monté pour la première fois.

Il s'installe par terre et se relève en maugréant :

— Ça en a l'air de la commotion d'électricité ! J'suis pas près de remonter là dedans.

NOTES ET PROVERBES

Soyez satisfait si vous ne prêtez pas d'argent ; soyez satisfait si vous n'en empruntez pas.

L'IMPRUDENTE

Elle. — Maman dit qu'elle espère que quand nous serons mariés, nous ne vivrons pas comme chien et chat, comme papa et elle ont fait.

Lui. — Non, vraiment ; votre mère a raison.

Elle. — Oui, elle dit qu'elle est certaine que vous serez plus facile à conduire que papa.

QUELQUES DÉFINITIONS

L'amour est laconique, il n'aime pas les phrases ; trois lignes, trois mots, trois lettres lui suffisent.

×

L'amour est aux femmes ce qu'est aux fleurs le soleil : c'est lui qui fait épanouir à plaisir leur beauté et leurs suaves parfums.

×

L'amour est une maladie ; le mariage ne fait souvent que l'empirer. Pourquoi ? Parce qu'il y a beaucoup de charlatans et peu de médecins.

×

L'amour est un sentiment divin qui donne à la fois la patience, la force et le courage ; il n'est pas de secret pour celui qui aime ; il franchit tout pour rejoindre l'objet de ses vœux.

×

Quand un homme prend la vie aisément, il est quelquefois impossible de dire si c'est un philosophe ou un *boffier*.

CHANGEMENT DE MAIN



1 Pour obtenir la main d'Angéline, Anatole repassait son habit avec une telle vigueur qu'à la fin il l'obtint.

HISTOIRE DE PERROQUETS

Le vrai n'est pas toujours vraisemblable ; nous ne l'avons pas dit le premier.

M. Loys Brueyre racontait dernièrement une histoire de perroquet que nous voudrions bien croire authentique et qui doit l'être, en effet, puisqu'elle lui a été dite par une jolie créole de l'Amérique du Sud.

Un soir, cette créole avait été prendre le frais avec ses amies dans un bois voisin de sa demeure. Tout à coup, de tous côtés, on entendit dans les arbres, au milieu des taillis, de près, de loin : *Ora pro nobis, Domine !*

Un silence, et aussitôt d'autres voix répondirent : *Amen Amen !*

On chercha dans toutes les directions. Il n'y avait certainement personne au près des promeneurs. La créole aperçut sur une branche un perroquet qui semblait la contempler ironiquement.

Plus loin, un autre perroquet, un troisième perroquet, plusieurs perroquets. Il y avait là évidemment, le père, la mère et les enfants. Toute une famille ; peut-être toute une population de cousins et de parents.

Et, de temps en temps, le silence du bois était troublé par les mêmes paroles : *Ora pro nobis, Domine !* Puis comme un écho, d'autres voix répétaient : *Amen, Amen, Amen !* Et il y avait beaucoup de voix.

L'aventure était singulière et sans doute n'eût-on pas aisément trouvé la clef de l'énigme, quand un perroquet quitta la branche d'un arbre et vint tranquillement se poser sur l'épaule de la jolie créole. Et dans son oreille rosée, il cria : *Ora pro nobis, Domine !*

C'était une vieille connaissance : un perroquet privé qui avait vécu des années dans la maison de la créole.

Un beau matin de printemps, quand le bois se couvrit de feuilles nouvelles et se parfuma, le perroquet sentit le besoin de reconquérir sa liberté et d'aller conter fleurettes à ses pareilles. Il quitta son perchoir et gagna la forêt natale.

Mais pendant des années, quand il vivait prisonnier, il avait assisté, chaque soir, à la prière dite en commun et à haute voix. En dormant à moitié, il avait beaucoup retenu.

Quand il fut de retour chez lui, dans les bois, à la nuit tombante, il pensa à ses hôtes et se mit comme eux à répéter la prière du soir. Il la répéta si bien que femme et enfants imitèrent le père de famille. Après eux, les voisins, puis les voisins des voisins.

Et le soir, comme dans une forêt enchantée, on n'entend plus maintenant que des prières, la prière des oiseaux :

Ora pro nobis, Domine ! Amen, amen, amen.

L'ŒIL AUX AFFAIRES

Monsieur charitable. — Je croyais que vous étiez aveugle ?

Le mendiant. — Ah ! monsieur, les temps sont si durs et la compétition est si grande, que même les aveugles sont obligés d'ouvrir les yeux pour faire face aux affaires.

L'EXEMPLE PATERNEL

Le barbier (à Freddy). — Et comment voulez-vous avoir vos cheveux coupés, mon petit ami ?

Freddy. — Comme papa, avec un trou sur la tête.

PERPLEXITÉ

Le tramp (dans la rue). — Pourquoi n'entres-tu pas ? Le chien ne te fera pas de mal. Ne vois-tu pas qu'il agite sa queue ?

Le tramp. — Oui, et il grogne en même temps. Je ne sais à quel bout me fier.

AVANT ET APRÈS

Il y a une très grande différence entre passer la soirée assis auprès d'une jolie fille et promener jusqu'à minuit un bébé qui ne fait que pleurer.

INUTILE D'EN DIRE PLUS

Arthur. — Peux-tu me prêter cinq piastres ?

Alfred. — Hier soir, j'ai été au concert avec Mlle... et tu comprends...

PLUS D'ENFANT !

Un vieux monsieur. — Oh ! la jolie petite fille ! Quel est ton nom, ma gentille enfant ?

L'enfant fin-de-siècle (âgée de cinq ans). — Nourrice, donnez donc à ce monsieur une des cartes de mamau.

PRÉCAUTION ORATOIRE

Jocrisse. — Je ne pense pas que votre perroquet fasse de vieux os !

Monsieur. — Pourquoi ?

Jocrisse. — Sous vot' respect, il est mort ce matin.

IL A TENU PAROLE

— Le médecin m'avait promis de me remettre sur mes pieds en deux semaines.

— Et puis ?

— Il a tenu parole. Pour le payer, j'ai dû vendre mon cheval et ma voiture.

CE QUI IRRITAIT

Lui. — Vous n'êtes pas en colère parce que je vous ai envoyé des baisers, n'est-ce pas ?

Elle. — Oui, je le suis.

Lui. — Oh ! Pourquoi cela ?

Elle. — Parce qu'il n'y avait pas entre nous de barrière tellement infranchissable, qu'elle rendit cela nécessaire.

A L'ÉCOLE DE MÉDECINE

Le professeur. — Auprès d'un patient, quelle est la première chose à faire ?

L'étudiant. — S'assurer s'il est capable de payer.

UN PARALLÈLE

Acteur amateur. — Comment trouves-tu ma façon de jouer le rôle d'Hamlet ?

L'ami. — Numéro un... A certaine scène tu m'as rappelé Irving lui-même.

Acteur amateur. — Quelle scène ?

L'ami. — Quand Polonius fait ses adieux à Laerte.

Acteur amateur. — Mais je n'étais pas sur la scène à ce moment...

L'ami. — Irving non plus.

COMME DISAIT...

Vous me faites rougir, comme disait l'eau dans laquelle Gothon versait du vin.

Belle tête, mais de cervelle point, comme disait la ménagère en contemplant un crâne de mouton dégarni.

J'ai un pied dans la tombe, comme disait le vieux grognard que l'on venait d'amputer.

Cela marchera tout seul, comme disait l'acheteur en désignant un roquefort.

Le voilà encore parti, comme disait Mme Pipelet en voyant "son homme" rentrer "bu" dans sa loge.

Elle ne manquera pas de chien, comme disait le vieux pingre en parlant de la pauvre aveugle.

C'est parler pour rien dire, comme disait le mari à sa femme qui prétendait avoir la migraine.

Je reste sur le carreau, comme disait le roi de trèfle qu'on avait placé sur une carte de la suscité couleur.

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud, comme disait M. de la Palisse dans un de ses bons moments.

La divinité est un cercle dont la circonférence est partout et le centre nulle part.

CHANGEMENT DE MAIN — (Suite et fin)



II Et maintenant c'est la main d'Angéline qui repasse l'habit d'Anatole.

AU HER MAJESTY'S, LE 16 COURANT

M. MAURICE GRAU, *Impresario*

AU DRAPEAU

Au coin d'un bois de sapins, une masse bleue, grouillante, où se voyaient des visages couleur de fumée et de poudre, hurlait un chant altier sous les balles prussiennes.

Le dernier régiment de turcos était là pour mourir ; il protégeait la retraite.

Dans tous ces cœurs qu'exaltait la pensée du sacrifice, le défi de la mort mettait un stoïcisme sublime ; un sourire rayait les faces, et, dans ces deux rangs de dents blanches, serrées, qui brillaient, se voyait l'éclair du dédain et l'insouciance du trépas.

Les balles pleuvaient. La mitraille passait, rageuse, cassant les branches, labourant la terre. L'obus brutal, dans son éclaboussement, creusait comme une cuvette, où des membres pantelants égouttaient leurs veines, où se vidait dans une bouillie sans nom, le contenu des crânes fendus.

On tombait, on mourait, sans une plainte, dans un chant.

Et sur les débris de cette armée tant de fois victorieuse, sur cette élite redoutée s'offrant en holocauste, comme s'il fallait pour clore dignement une ère de gloire cette dernière heure de grandeur, passait, plaintive, musicale et douce, la mélodie des pins, soupirant aux grands souffles du soir.

Dix officiers étaient tombés au drapeau, qui flottait à cette minute dans les mains d'un vieux sergent.

Ce haillon sacré, que protégeait tant de courage, qui donnait tant d'abnégation, criblé, percé, poudreux, la hampe branlante, se dressait fier, tel qu'un être sans reproche qu'on insulte pour la première fois.

Deux balles passèrent qui firent deux trous dans la poitrine du sergent. Deux jets de sang jaillirent du veston bleu : soldat et drapeau s'écroutèrent.

Des morts partout. Autour de nos couleurs, un vide, un silence de cimetière, personne.

Et plus loin, tout autour, un cercle de têtes noires, de pantalons bleus, envoyant leurs dernières balles dans la masse sombre qui l'enserrait et d'où sortait la mort par mille bouches.

Un effort encore, et ce faible rempart de 300 hommes, ce débris, allait s'anéantir : l'ennemi salerait dans l'attouchement si redouté le drapeau conquis !

Lorsque, un enfant, quatorze ans à peine, portant le costume des tirailleurs, bondit vers la colline de cadavres, ce tas héroïque, où l'insigne de la patrie gisait sanglant sur tous ces fronts rigides, aux yeux fermés.

Il l'enleva, le dressa de toute la hauteur de ses poings, et debout sur le ventre des morts, tête nue, la flamme au visage, ses yeux incendiés aux clartés du couchant :

« Vive la France ! » cria-t-il.

Dix mille balles essayèrent d'étouffer son cri. Sa voix le répéta, clair, vibrant, dans le tumulte affreux de la bataille.

Sa taille frêle, du haut de ce sommet de chair saignante, apparut géante d'énergie et d'audace à la sombre armée de Teutons.

Les turcos avaient vu l'enfant.

Un cri terrible avait répondu à son cri.

— Sauve-le ! hurlèrent ces faces noires.

L'enfant bondit vers le bois et disparut sous les sapins.

La sombre armée hurla et s'élança d'un bloc.

Cinquante mille hommes contre un enfant.

À la baïonnette ! chargez !!! clama une voix.

Un clairon sonna. Et la furia française, la tête fière, les yeux fous, fondit dans son élan aveugle sur les deux corps d'armée qu'elle avait en face.

Un choc sans nom. Deux mille Prussiens tombèrent. Les turcos, jus qu'au dernier, s'engloutirent dans ce gouffre de haine, ce cratère en feu à la lave de sang.

Dix minutes et tout fut fini.

Cet effort suprême avait été utile.

Sous bois, l'enfant avait couru jusqu'au village, emportant dans ses bras, contre sa poitrine héroïque, l'emblème sacré.

Il entra dans une écurie. Une bêche était là. Sous l'auge, dans le sol de terre battue, il fit un trou, y coucha le drapeau dont il avait cassé en deux la hampe, le recouvrit, tassa la terre sur ces nobles couleurs : trana de la paille et du fumier ; puis il sauta dehors, jeta un regard sur le numéro de la porte pour se souvenir ; et, les mains dans ses poches, il se dirigea en chantant du côté de la bataille.

Un quart d'heure après il était prisonnier.

On le reconnut. Offres, prières, menaces, on fit tout pour lui arracher un aveu.

L'enfant stoïque resta muet.

Envoyé en Allemagne, cinq mois d'un hiver terrible, il y mourut de faim, de froid et de misère.

Un soldat, un ami, avait son secret.

Rentré en France, il déterra le drapeau et le porta à Paris. Là, il fit connaître le héros.

L'enfant se nommait : Étienne Maurel.

Et c'était à Reischoffen.

MICHEL DOLQUES.

PAS DE CHANCE !

— C'est une honte, déclarait madame Titine, en finissant de lire une annonce de médecine brevetée, c'est une honte que je ne puisse avoir aucune de ces maladies chroniques, quand il y a tant de remèdes pour les guérir.

AU HER MAJESTY'S, LE 16 COURANT

M. POL PLANCHON, *Basso*

CHAPEAUPHILE !



Monsieur ne retire pas son chapeau ?
Non, vous allez le tailler et lui donner une friction.

LA MAISON DE L'ENFANCE

*Elle surgit du fond de mes ans révolus,
Ouvrant à deux battants sa porte hospitalière,
L'ideale maison que je n'habite plus.*

*Enfance ! est envolé de l'heureuse colline ;
Et le soleil au perrail mon espoir infini
Mon souvenir pieux l'enlace comme au liège,*

*Mon cœur las parfois accourt vers l'ancien nid,
Les chères voix, les voix de jadis se sont tuées ;
Et je me suis bien senté dans ce séjour béni.*

*Dans le jardin devant les antiques statues,
Je ne retrouve pas mon frisson d'autrefois ;
Pierres de majesté divine revêtues.*

*Ci que j'aimais enfant et qu'homme je revois,
Arbres amis, chemins familiers, chose étrange,
Tout me fait un accueil presque hostile et sournois.*

VÉRITÉS... CANINES

Toussenet, le spirituel phaléristrien, a écrit ce charmant aphorisme : " Dieu créa l'homme et, le voyant si faible, il lui donna le chien. " Un autre observateur a ajouté : " Le chien, pas bête, s'est emparé de l'homme et en fait tout ce qu'il veut. " C'est encore plus vrai pour les femmes, surtout quand il s'agit d'un havennais et d'une dame du monde.

AU FIGURÉ ET AU RÉEL

On parle de Mme Z..., assez jolie femme, mais qui ne saurait prétendre à chausser les pantoufles de Cendrillon.

Quelle dépensière ! déclare quelqu'un, elle est toujours sans le sou.

Pas étonnant, de riposter aussitôt la meilleure amie de Mme Z..., elle vit sur un si grand pied !

PAS CERTAIN

Stockholm est en Italie, n'est-ce pas ? disait, il y a soixante ans, Potier, dans une pièce des Variétés.

Je ne crois pas... ou, du moins, il n'y a pas bien longtemps qu'il y est,

MALGRÉ LA DÉCORATION

Un sot a beau trouver moyen de faire attacher à la boutonnière de son habit un petit ruban rouge, ce ne sera toujours que l'habit du sot.

EN DEUIL

La ménagère. Je suppose que vous voulez un morceau de pâté ?

Le tramp lacornais. Non, madame, je n'en veux pas ; mais je prendrais quelques vieux habits noirs, si vous vouliez m'en donner. L'infortuné garçon à qui vous avez donné un morceau de pâté, hier, était mon frère.

* * * Nestor Roqueplan disait : " L'ingratitude est l'indépendance du cœur. " C'en est aussi la banqueroute.

UNE EXCEPTION

On s'est bien amusé dans une certaine cour, dernièrement. Un avocat interrogeait un témoin peu enclin à parler. Le dialogue suivant s'établit :

— Témoin, avez-vous vu le plaignant perdre connaissance récemment ?

— Oui, monsieur.

— Quand on s'évanouit, on devient pâle, n'est-ce pas ?

— Pas toujours.

— Comment ! vous avez déjà entendu parler d'évanouissement non accompagné de pâleur ?

— Oui, monsieur.

— Quand ?

— Il y a à peu près un an.

— Où ?

— Dans cette ville.

— Qui s'est évanoui ?

— Un nègre, monsieur.

Le pauvre avocat perdit, à la fois, sa cause et son calme.

CONDITION " SINE QUA NON "

Monsieur Calino conduit son fils voir les bêtes au Jardin d'Acclimatation.

Est-ce vrai, demande le jeune homme, que l'orang-outang peut supporter notre climat ?

Je le suppose parfaitement, mon fils, répond Calino, mais il faut auparavant qu'il soit empaillé.

IL EN TENAIT

Elle. Comment se fait-il que, quelquefois, vous faites preuve d'une énergie toute masculine et, d'autres fois, vous montrez une faiblesse toute féminine ?

Lui. Oh ! je suppose que cela doit être héréditaire. Voyez-vous, la moitié de mes ancêtres étaient des hommes et l'autre moitié étaient des femmes.

RIEN QU'UN COMMENCEMENT

Boudeau.—Avez-vous déjà remarqué les grandes oreilles qu'a Taupin ?

Rouleau.—Oui. Et la ressemblance ne finit pas là.

CE QUI A BRISÉ LE LIEN

L'avocat.—Est-ce que Mick Flaherty était votre grand-père ?

Le témoin.—Il l'a été jusqu'à ce qu'un boulet l'ait tué.

CES DEMOISELLES !



— Une jeune fille qui monte en bicyclette, fi donc !

— Oui, mais une jeune fille qui voudrait en monter et qui n'en a pas, hein ? Fi donc, encore plus...

FEUILLETON DU "SAMEDI", 21 OCTOBRE 1899 (1)

Les Tortures d'une Mère

SECONDE PARTIE

MADAME VICTOIRE

IV

(Suite)

— Oui ! père, Smat a raison... C'est le corps d'une femme !... Elle est blessée, elle est couverte de sang.

Au bout d'un instant, il ajouta même :

— Elle est morte !... Elle est toute glacée !...

Comment se trouvait-elle là ?

Une malheureuse qui s'était jetée de l'un des ponts, sans doute, une désespérée de la vie qui s'était suicidée...

D'autres valets, plus courageux que Smat, montaient sur le tas de foin, accourant à l'aide d'Harry, et le corps de l'inconnue était descendu sur le quai même.

Le visage était méconnaissable, défiguré complètement par d'effroyables et sanglantes déchirures.

Carl Johnson l'examinait lentement, et une immense pitié se lisait sur sa face loyale.

— Pauvre créature !... comme elle a dû souffrir pour en arriver là !...

— Mais, père, — fit Harry, — ce n'est peut-être pas un suicide, mais le résultat d'un crime... Voyez donc... les vêtements de cette femme sont souillés et misérables, il est vrai, mais voyez combien ses mains sont élégantes et fines... A l'annulaire de sa main gauche, je vois un jonc d'or, une alliance, et une bague armoriée !... Non ! père !... J'ai tout lieu de croire que nous nous trouvons en présence d'un crime.

— Tu as peut-être raison, garçon... Mais en ce cas, il faut faire notre déclaration à la justice.

Puis, comme si un doute surgissait soudainement dans son esprit, il s'approcha du corps étendu sur un ballot de foin et plaça sa main étendue sur sa poitrine.

Et aussitôt il lui échappa une exclamation de surprise :

— Mais, elle n'est pas morte !... Elle n'est pas morte !... J'en suis certain !... Le cœur bat bien faiblement, il est vrai, mais il bat encore !...

Aussitôt on porta le corps, avec bien des précautions, à une auberge toute proche, et là, un médecin appelé en hâte constatait effectivement un reste d'existence bien faible, bien ténu, mais qui permettait, avec de prompts secours, une certaine espérance.

Mais songer à donner les soins nécessaires à cette malheureuse sans connaissance à Herne-Bay, c'était absolument impossible. Le patron Owen Telford allait la prendre à bord du *Stag*, et une fois à Londres, il la ferait porter à un hôpital quelconque.

— Seulement, — conclut le frère, — il est plus que probable qu'elle mourra durant le trajet. Elle a perdu énormément de sang... De plus, les secousses physiques et morales ont dû être épouvantables... Enfin, tandis qu'elle est évanouie, elle ne souffre pas au moins... c'est toujours ça.

Harry avait écouté ce long discours du docteur avec une agitation visible.

Enfin, faisant un effort :

— Père — commença-t-il.

Mais Carl Johnson ne lui laissa pas le temps de continuer :

— Je t'ai compris, mon garçon, et je suis heureux que cette pensée soit venue au cœur de mon fils... Oui, ta mère nous pardonnera certainement l'embarras que nous allons lui causer... Mais d'un autre côté, elle nous en voudrait sûrement d'agir autrement que nous allons le faire... On ne peut laisser une malheureuse créature humaine mourir ainsi... A Old-Wood (Vieux-Bois) — c'était le nom de la ferme de l'exploitation de la famille Johnson, — il ne manque, Dieu merci, ni de chambre, ni de lits et si le Seigneur a mis cette pauvre femme sur notre route, ça n'est certainement pas sans intention de sa part.

La physionomie d'Harry s'était subitement éclairée aux charitables paroles de son père. On devinait qu'elles trouvaient un complet écho dans son cœur.

— Mon père, — dit-il avec empressement, — je vais conduire

moi-même le second attelage et le menerai aussi vite que possible... Vous chargez-vous du docteur, moi, je vais prendre soin de cette pauvre femme... et tâcher de réchauffer son malheureux corps sous des couvertures.

— Marche, mon garçon, et pour hâter tes chevaux ne ménage pas la mèche... Quant à vous, docteur, nous vous attendons aussi vite que possible, à Old-Wood, car nous avons promptement besoin de votre science.

Old-Wood, ou Vieux-Bois, comme vous voudrez, est une exploitation importante située à deux milles de Herne-Bay, dans l'intérieur des terres. La propriété prend son nom de très vieux bois de bouleau et de chêne qui verdoient une colline en pente douce et s'étendant au loin dans la campagne.

Dominant les bâtiments d'exploitation, un chalet blanc, dont les murs encadrés de solives peintes donnent une nuance gaie à l'habitation, se voit de loin, au dessus de vers paddocks, où paissent des bœufs superbes, où bondissent de jeunes poulains accompagnés de leurs mères.

Mme Darry Johnson venait de se lever, et à tout son personnel elle avait donné un coup d'œil, le maître se trouvant absent pour le moment. C'était une admirable femme de quarante-cinq ans, vive, alerte avec des cheveux grisonnants qu'elle ne cherchait pas à cacher, et qui avait pris le parti de vieillir, par cette simple raison que le compagnon de sa vie, le mari de son choix, vieillissait en même temps qu'elle.

Excellente mère de famille, adorant son mari, ses enfants, elle gâtait outrageusement sa fille cadette. Rebecca qui n'était point encore sortie de sa chambre.

Dans la salle à manger, à bahuts et à table de chêne, le parquet, soupoudré de sciure de bois, à cause de la pluie qui commençait à tomber, Mme Johnson préparait le thé, c'est-à-dire une énorme bouillotte en cuivre, qui trépidait sur une lampe à alcool, puis des assiettes de pain grillé, bien grassement beurrées. Un jambon ontamé, d'un appétissant rose, se voyait également sur la table, car la course matinale nécessitée par le transport du foin aurait certainement creusé profondément l'estomac du maître de la maison.

— Beck, — cria-t-elle, ouvrant la porte, et s'avancant vers l'escalier, — Beck, ma chérie, ton père va rentrer, et s'il ne nous trouve pas tous réunis dans la salle à manger, il ne sera pas content... Voyons, paresseuse !

Au troisième appel, Mlle Rebecca se décida à descendre, mais elle pénétra dans la salle à manger en s'étirant les bras... et en baillant de toutes ses forces, ce qui permettait de voir toutes ses dents, qui étaient ma foi fort belles !...

Elle était brune, de taille bien prise quoiqu'un peu maigre, le teint d'une éclatante blancheur, mais avec des mains longues et des grands pieds plats, lesquels faisaient son constant désespoir.

— Allons Beck !... allons ! — lui dit sa mère en l'embrassant, — est-il permis de bailler ainsi !...

— Peuh — fit l'enfant gâtée, — on ne vous laisse seulement pas dormir dans cette maison... Ah ! quand je serai ma maîtresse... je jure bien que je ne me leverai jamais avant midi.

— Ma pauvre enfant !... quand tu seras ta maîtresse, ainsi que tu dis, tu commenceras par faire ce que désirera ton mari, si tu veux avoir paix et bonheur dans ton ménage.

— Papa t'oblige donc à te lever tous les matins de bonne heure ?

— Non ! certes !... ton père ne me l'a jamais demandé, mais j'ai reconnu d'une part que cela lui faisait grand plaisir, et de l'autre que c'est indispensable pour une maîtresse de maison, qui doit être toujours là, le matin, non seulement pour surveiller ses serviteurs mais encore pour décider de toute l'ordonnance de sa maison... L'agriculture n'est pas un métier de fainéant, et si l'on veut largement gagner sa vie, il faut avoir l'œil à toute chose.

— C'est possible, — fit sèchement Beck, — mais c'est bien enuieux, et je ne pourrai jamais m'habituer à me lever de bonne heure... Du reste je n'épouserai jamais un agriculteur.

— Tu n'en sais rien. Tu épouseras celui que tu aimeras et qui t'aimera, et nous ferons tout pour te rendre heureuse. Mais souviens-toi d'un proverbe allemand que l'on a prononcé devant moi, alors que j'étais toute petite fille, et qui s'est gravé profondément dans ma mémoire.

— Et quel est-il, ton proverbe allemand ?

— " L'heure du matin a de l'or plein la bouche. "

— Bah ! — et fort irrévérencieusement Mlle Beck haussa les épaules, — ce sont des manies... Il n'y a pas que les gens qui se lèvent de bon matin qui savent gagner de l'argent et qui sont riches.

La discussion aurait pu durer longtemps, car Mlle Beck avait la prétention de toujours avoir le dernier mot, très obstinée qu'elle était de sa nature.

Mais de stridents coups de fouet se firent entendre, c'était Harry qui rentrait avec un chariot.

Mme Johnson s'avança sur le seuil du chalet et poussa une exclamation de mécontentement et de surprise.

Les chevaux, des bêtes un peu lourdes, mais superbes, avaient

(1) Commencé dans le numéro du 2 septembre 1899.

Incomparables contre les } Femmes Malades et Fai-
affections nerveuses } ... bles, employez les

Tablettes Royales Rollens { Incomparables pour jeunes
filles et femmes pâles

été poussés outre mesure, car leurs épaules et leurs croupes étaient luisantes de sueurs et blanches d'écume.

—Harry ! Harry ! — s'écria la ménagère, — méchant enfant... S'il est permis de mener ainsi les chevaux... Ton père va être content !... Si elles n'attrapent pas une fluxion de poitrine, elle auront de la chance !

—Maman, c'est papa lui-même qui me l'a recommandé.

Le jeune homme sautait à bas de son siège et embrassait tendrement sa mère, puis aussitôt :

—Ne vous effrayez pas, maman... Il nous est arrivé quelque chose d'extraordinaire....

—Ton père est blessé ! — s'écria Mme Jonson, effrayée par ces précautions. — Il est arrivé un malheur !... Parle !... mais parle donc malheureux enfant !... Tu ne vois donc pas mon angoisse !

—A nous, à mon père et à moi, non plus qu'à nos gens, rien !... rien !... je vous le jure, chère maman... c'est tout autre chose... Une triste histoire !... Une blessée... une inconnue que nous ramenons dans ce chariot, par cette seule raison que nous ne pouvions pas la faire soigner ailleurs... et qu'elle serait certainement morte en chemin si l'on avait tenté de la ramener à Londres.

Et Harry, en quelques mots, raconta à sa mère la découverte, à bord du *Stag*, de la mystérieuse blessée.

Mme Jonson s'était tue.

Puis après une courte réplique :

—Du moment qu'elle était en danger de mort, vous avez bien fait, ton père et toi, de vous décider à l'emmener ici. Notre premier devoir n'est-il pas, toujours et quand même, de chercher à sauver notre semblable !

Des serviteurs accourus à l'appel de leur maîtresse descendaient du chariot le corps de la blessée.

Un semblant d'existence paraissait animer maintenant ce corps inerte.

Les yeux se soulevant avec effort laissaient entrevoir un regard glauque.

—Pauvre créature ! — s'écria Carry Jonson, profondément émue à l'aspect du visage déchiqueté de l'inconnue, — pauvre créature !... comme elle a dû souffrir !... Pauvre être !... Vite !... vite !... Portez-là dans la grande chambre bleue ; je monte avec vous.

S'adressant alors à sa fille :

—Beck, tu vas m'aider ma mignonne. Je ne veux pas laisser à des domestiques les soins à donner à cette malheureuse.

Le joli visage de la jeune fille se contracta et, aussitôt, elle répondit aigrement à sa mère :

—Oh ! maman !... moi !... c'est impossible !... La vue du sang et des blessures me fait tourner le cœur... Je ne serais d'aucune utilité, je me trouverais mal.

Les mères sont des êtres adorables... "Ce que j'aime dans la mère, — a dit Victor Hugo, c'est que c'est une espèce de bête." C'est vrai, elles ont toutes en leur cœur, toujours débordant de tendresse, un fond de naïveté où se trouve une excuse toujours toute prête pour les fautes, les méchancetés ou les férociétés égoïstes de leur enfant. Carry Jonson ne devait pas manquer à cette règle générale.

—Pauvre petite ! elle est si sensible !...

Mme Jonson se mentait à elle-même, Mlle Beck n'était pas sensible le moins du monde ; seulement ça l'ennuyait fortement d'aller soigner une blessée, et la preuve en est, c'est que, quand elle fut seule, elle grogna entre ses dents :

—Je ne sais pas à quoi songent mon père et mon frère de transformer maintenant la maison en hôpital... Ça va être gai !...

Le médecin arrivait une heure après la rentrée de Carl Jonson et du convoi de foin, et il s'exprimait auprès de la malheureuse. Les propriétaires de Old-Wood étaient des gens à leur aise et pouvaient très bien payer. Il ne pouvait se prononcer l'état de la malade était très grave. Il fallait lui recoudre, en outre les joues, les lèvres, le front, dont les chairs se détachaient. C'était une opération très douloureuse que l'inconnue supporta avec un grand courage malgré son extrême faiblesse.

Au repas du milieu du jour, lorsque la famille Jonson, se trouva réunie autour de la table familiale, la conversation tomba, tout naturellement, sur cet événement mystérieux.

Quelle pouvait être cette femme !... D'où venait-elle ?...

Le linge souillé de sang et de boue qu'on lui avait enlevé était du linge très fin, très soigné... La bague armoriée, la chevalière, intriguait également beaucoup.

Carry Jonson avait commencé par donner toute son approbation à la conduite de son mari et de son fils.

Mais Rebecca, au lieu de s'apitoyer et de s'attendrir comme les autres, partit d'un éclat de rire narquois et railleur.

—Voilà bien Harry avec sa nébuleuse imagination !... Transformant la première femme venue en Excellence et en princesse !... Et nous allons apprendre sans doute par les journaux que la soi-disant grande dame n'est qu'une voleuse, si ce n'est pis, et qu'elle a été tout simplement assassinée par ses complices !... Ma foi,

avant d'ouvrir les portes de ma maison je voudrais savoir qui y entre.

Toute décontenancée, Mme Jonson, cette fois ; à une sécheresse de cœur si positive, elle cherchait vainement une excuse et ne parvenait point à la découvrir.

Quant à Carl Jonson, il avait regardé sa fille avec une sévérité attristée, et lui répondait avec lenteur.

—Je suis profondément peiné, de trouver chez toi aussi peu de charité chrétienne. La créature que nous avons sauvée peut être une très honnête femme et !... Et Dieu nous défend de porter sur nos semblables des jugements téméraires... Harry et moi, nous nous étions compris dès le premier regard que nous avons échangé. Et c'est profondément que je regrette de ne pas rencontrer dans le cœur de ma fille un généreux écho... Tu ne tiens ni de ta mère... ni de moi... mon enfant !... et je déplore ton égoïsme.

Des larmes de colère dans les yeux, Rebecca se leva de table, jetant sa serviette avec violence.

—Si on ne peut plus parler maintenant ! A-t-on idée de ça !... les voilà tous engoués de cette mendicante ! Tout beau, tout nouveau !... Quand viendra ce jour béni où je pourrai quitter cette baraque !...

Et une animosité instinctive s'éveillait dans le cœur de la jeune fille contre la malheureuse qui allait demeurer pendant plusieurs jours plus près de la mort que de la vie.

La nature cependant devait promptement triompher. Craignant l'insuffisance des lumières du patricien de Herne-Bay, M. Jonson, qui s'intéressait chaque jour d'avantage à sa malade avait fait venir un grand docteur de Londres... Et celui-ci n'ayant reconnu aucune lésion interne, avait ordonné le repos, la tranquillité les plus absolus et des reconfortants, car la déperdition avait été épouvantable...

La malade, depuis son entrée au chalet d'Old-Wood, n'avait pas prononcé une parole. Seulement, un jour, que Carry Johnson bordait les draps de son lit et relevait doucement ses oreillers, une main d'une délicatesse exquise, bien qu'amaigrie et exsangue, s'emparait de celle de Mme Jonson et la portait à ces pauvres lèvres, dont les plaies se cicatrisaient à peine.

Puis des larmes, de grosses larmes brûlantes s'échappaient des paupières baissées, et se répandaient sur les joues couturées.

—Chut ! chut ! — faisait Carry Jonson d'une voix qui tremblait un peu, car elle se sentait violemment émue, — chut !... Le docteur a défendu tout mouvement !... recommandé la tranquillité la plus complète... Vous me remercirez plus tard, quand vous serez tout à fait retablie... Ça va déjà bien mieux... Remerciez le bon Dieu comme je le prie chaque jour moi-même pour vous.

Le mois ne s'était pas écoulé que la blessée commençait à recouvrer ses forces.

Elle remarqua avec un étonnement profond que dans cette pièce il ne se trouvait pas une glace. L'appartement en comportait cependant plusieurs... On en voyait les places...

C'était encore là une délicate attention de Mme Jonson... Tant que la blessée demeurait dans son état de grande faiblesse, elle ne voulait pas qu'elle put se rendre compte de l'altération atroce des traits déchiquetés de son visage.

Un jour, cependant, Mme Jonson étant venue la voir dans sa chambre :

Madame, — lui dit la blessée en excellent anglais, — j'ai une grâce à vous demander.

—Et laquelle, ma chère enfant ?... Je vais, si je le puis, vous l'accorder à l'instant même.

—Je désirerais beaucoup, oh ! mais beaucoup, avoir un miroir.

Mme Jonson hésita durant un court moment.

—Oh ! n'ayez aucune crainte... je sais ce qui m'attend... Mais je serai forte... Aux coutures que je sens sous mes doigts quand je les promène sur les joues, mon front et mes lèvres... coutures qui sont brûlantes encore, je sens bien que j'ai dû devenir un monstre de laideur... Mais, je vous le répète, n'ayez aucune crainte, madame... Celle qui a tout perdu ne peut plus rien perdre encore.

Et Carry Jonson fit ce que lui demandait la blessée.

Et quand celle-ci aperçut dans le miroir son pauvre visage tout couturé, tout défiguré, en vérité, hideux... si forte qu'elle pût être, elle ne put réprimer un frisson de désespoir et d'horreur.

Elle avait été si adorablement, si souverainement belle !... Et de toute cette beauté, il ne restait plus qu'un masque affreux !

Mais ce mortel chagrin n'eut pas la durée d'un éclair. Cette faiblesse disparut soudainement.

Celle qui avait été si charmante en tous points, si merveilleusement jolie, ferma ses beaux yeux, qui seuls n'avaient pas changé, et murmura cette fervente et humble prière :

—Mon Dieu !... vous m'avez repris ma beauté !... .

"A quoi pouvait-elle me servir puisque l'on m'a lâchement ravi celui-là que j'aimais !"

Mme Jonson la regardait de loin avec une émotion contenue, et Aline lui dit alors :

— Il faut que vous soyez bien bonne pour que je ne vous inspire pas de l'horreur.

Pour toute réponse, Carry Jonson ouvrit ses bras, attirant Mme de Chazay sur sa poitrine, et l'y retint longtemps embrassée.

Quelques jours s'écoulèrent encore. Maintenant Mme de Chazay pouvait se lever ; très vite, les forces lui revenaient, elle pouvait se promener le long du jour, à travers la maison et dans le jardin.

À diverses reprises elle avait rencontré Rebecca, mais la jeune fille fuyait son approche et s'éloignait d'elle avec affectation. Et aux reproches que lui adressait sa mère, elle ne cessait de répondre :

— Moi, je ne puis pas la regarder !... Elle est devenue une espèce de monstre... Elle me fait peur !...

Que se passa-t-il entre les deux femmes... Mme Jonson et Aline, après un après-midi passé ensemble ?

Nous allons le dire.

Mme de Chazay s'assit tout auprès de sa bienfaitrice et lui prenant les mains :

— Pour essayer de vous prouver ma reconnaissance, et comme une dette d'honneur que j'ai à payer dans cette maison si hospitalière, je dois vous faire connaître une partie de mes tristesses, de mes lamentables secrets... Vous ne saviez pas qui j'étais... Vous pouviez donner asile à une mauvaise créature, à une aventurière, à une criminelle, à pis que tout cela encore. Malgré les craintes que vous deviez éprouver, vous n'avez pas reculé devant ce que vous considérez comme un devoir... Votre hospitalité, votre charité toutes chrétiennes n'ont pas eu de bornes... Je dois donc vous faire connaître tout ce qu'il m'est permis de vous dire. Ce que je vous demande... c'est la discrétion, c'est le secret même vis-à-vis des vôtres, parce que je crains... je crains toujours, je craindrai sans cesse... Pour moi... ce n'est rien encore... mais pour mon enfant...

Lorsque Mme Jonson se retrouva en présence de son mari, elle fit signe à celui-ci qu'elle avait quelque chose de très sérieux à lui confier.

— Carl, — lui dit-elle, — notre charité a été bien placée !... Je connais la vie de la chère créature à laquelle nous avons donné asile... C'est à la fois une martyre et une sainte. Ne m'interroge pas, ses secrets ne sont pas les nôtres. Je dois garder par devers moi ce qu'elle a bien voulu me confier... Sache seulement qu'elle est veuve, qu'elle porte un beau nom, que quoique très riche, elle est absolument sans ressources, et qu'elle est encore, à l'heure qu'il est, la plus malheureuse des mères.

— Je te crois, ma chère Carry, je te crois absolument, et je ne te poursuivrai pas de mes questions, tu peux en être certaine. Fais donc tout ce que tu voudras, je te laisse, comme toujours, complète liberté de manœuvre. Cependant permets-moi de te donner un conseil... Ce n'est pas tout de faire le bien, il faut que la charité soit complète...

— Que veux-tu dire, mon bon Carl ?

— Ceci, c'est qu'il faut pourvoir aux besoins de cette pauvre dame... Nous devons mettre son amour-propre à l'abri.

— Que tu es bon, mon ami ! — exclama Carry Jonson. — Tu es bien meilleur que moi !

— Non, Carry, non, ma chérie, — répliqua simplement le maître d'Old-Wood, — je n'ai qu'une prétention au monde... c'est d'être un honnête homme, comme tu es une honnête femme.

La bonté, la charité, quand elles sont unies à l'intelligence créent entre les êtres que ces vertues supérieures réunissent une véritable franc-maçonnerie.

Ce fut Aline qui alla au-devant de Mme Jonson dans ces conjonctures.

Et un matin, elle la prit à part pour lui dire :

— A présent, chère madame, je suis complètement rétablie, or, je ne mets nul amour-propre à vous révéler que je suis absolument sans ressources. Le linge les vêtements que je porte, je les dois même, ayons le courage d'employer le mot, à votre inépuisable charité.

— Tout cela, c'est bien peu de chose, — répliqua Carry Jonson, — et se réduit, en somme, à presque rien.

— Vous m'avez rendu la vie... Vous m'avez sauvée... Et vous appelez cela peu de chose !... C'est énorme. C'est tout... Et cependant je vais vous demander de faire bien plus encore...

— Que voulez-vous dire ?...

— Il faut que vous me procuriez le moyen de gagner ma vie.

— Quoi vous voudriez !...

— Travailler pour vivre !... je vous le répète, — mais je ne trouve rien de plus noble au monde... J'aurais droit à avoir encore de la fortune... Elle m'est ravie !... Elle se trouve en d'autres mains... Dès lors, si je veux vivre... si j'ai droit à l'existence... me portant bien, je serais sans excuse de ne pas en chercher les moyens dans le travail.

— Il y a un bon moyen de tout arranger... Etes-vous adroite aux travaux de couture et d'aiguille ?...

— On le disait autrefois... Et j'ai tout lieu de croire que je n'ai rien perdu de l'agilité de mes doigts.

— Alors, tout est pour le mieux, — reprit joyeusement Mme Jonson. — Vous devez bien penser que dans une exploitation importante comme celle d'Old-Wood, une femme seule ne peut venir à bout de la lingerie. Je dis une femme parce que Beck ne compte pas... La couture lui donne d'épouvantables migraines... Si donc vous consentiez à me venir en aide et à travailler avec moi à la lingerie... Je crois que...

Aline remercia avec attendrissement Mme Jonson, on débattit un prix raisonnable, Mme de Chazay le voulant beaucoup moins élevé, et Mme Jonson, au contraire, prétendant fortement le majorer.

Ce fut Carl Jonson qui trancha le différend, et la nouvelle lingère, avons-nous besoin de le dire, reçut des appointements convenables.

Tous les hôtes d'Old-Wood se montrèrent très satisfaits de ce nouvel arrangement. Aline était d'un charmant commerce. Elle savait beaucoup, avait énormément lu et appris, et émerveillait M. et Mme Jonson et Harry par ses originaux aperçus sur toutes choses.

Une seule personne différait d'opinion à son égard. Mlle Beck avait positivement pris la malheureuse Aline en grippe et elle ne négligeait jamais l'occasion de lui être désagréable. Avec son tact très féminin, Mme de Chazay ne semblait nullement s'en apercevoir.

Mais les perverses natures trouvent toujours, au moyen de constants coups d'épingles, à faire de profondes blessures.

Et un jour, Aline entendit parfaitement Rebecca, qui, parlant assez haut pour être entendue d'elle, disait à Fanny, la jeune femme de chambre :

— Fanny, je pense que mon père et ma mère ne tarderont point à vous inviter à prendre place dans la salle à manger, ainsi que les autres domestiques... maman a engagé la femme qui est ici comme lingère, et on la fait dîner avec nous à table... c'est un commencement.

Et Fanny ayant répondu avec une sorvilité plate et lâche :

— Oh ! nous sommes tous très étonnés à l'office, et mademoiselle a bien raison.

Alors, Mlle Rebecca crut devoir ajouter :

— Nous sommes des Anglais, cependant de vrais Anglais de la vieille Angleterre... mais dans notre pays, on n'a plus souci, paraît-il, de la respectabilité.

Aline ressentit un passager serrement de cœur. Puis, elle haussa les épaules :

— Comment pourrais-je attacher une importance quelconque aux propos tenus par cette enfant qui s'est mise à me haïr je ne sais pourquoi encore !... Je travaille de mes mains pour pouvoir arriver à gagner de l'argent afin de parvenir à retrouver ma fille !... N'est-ce pas honorable avant tout !... Je plains seulement le père et la mère, de si braves gens, des êtres si charitables, et je crains qu'un jour ou l'autre, cette petite fille méchante, paresseuse et coquette, ne leur fasse de la peine.

Et elle remonta dans la lingerie, le cœur léger, se remit au travail, — car, ainsi que l'a si bien dit le Maître : — L'être qui travaille n'est jamais complètement malheureux.

Alors, commença une période de jours tranquilles. Tout en recouvrant force et santé, Aline se livrait à un incessant labour. Nous le savons, elle était adroite comme une fée, et possédait cette activité soutenue qui repose sur le raisonnement et l'intelligence. Mme Jonson était émerveillée de voir avec quelle rapidité l'ouvrage disparaissait sous ses doigts agiles.

— Vous allez quatre fois plus vite que moi, — disait l'excellente femme, — je ne sais réellement comment vous faites, cela tient du prodige.

Un soir, la veuve annonça son intention de se rendre à Londres.

Elle partirait le matin, à l'aube naissante, et prendrait à Horn-Bay, le petit vapeur qui avait remonté le *Stuy*. Elle demandait seulement, avec un parfait sentiment de la correction et des convenances, si cette courte absence ne dérangerait en rien les projets de M. et de Mme Jonson.

— Ma chère dame, — répondit aimablement le maître d'Old-Wood, — Harry vous conduira avec le pony jusqu'à l'embarcadere.

— Oh ! certainement, — s'empressa d'ajouter Harry, — et le soir, si vous voulez bien me dire l'heure à laquelle vous rentrerez, je me ferai un plaisir de vous ramener.

Aline remerciait avec effusion. Combien ils étaient bons, aimants ! Comme elle se sentait choyée et respectée par ces braves êtres qui l'avaient recueillie par charité, et qui ignoraient toute la réalité de son passé.

À cet accord parfait venait promptement se mêler une note acerbé et criarde.

Tandis que l'on desservait, Aline put entendre encore Rebecca qui disait à cette rosse de Fanny :

— La lingère se rend demain à Londres.

— Qu'est-ce qu'elle va faire à Londres ?... demanda la femme de chambre.

Et Beck, cruelle implacable, car les femmes, quand elles s'y mettent, se montrent réellement féroces :

Elle va sans doute courir après son amoureux !

Et toutes deux de pouffer.

On se doute du pressant motif du voyage de Mme de Chazay à Londres. Toute la journée se passa autour du Grand-Cirque, à interroger celui-ci, celui-là, les hommes de l'arène, le palefreniers. Et elle arrivait à savoir ainsi qu'un clown, nommé Foot-Dick, avait recueilli quelque temps auparavant une petite fille.

Bien plus ! elle put connaître l'adresse du clown, et rôdant autour de sa demeure, elle eut la chance, — oh ! joie divine ! — de voir Colette rentrer de la promenade, conduite par une garde, grande, sèche, noire, qui veillait sur elle, et semblait lui porter intérêt.

A quel surhumain effort elle dut se livrer pour ne pas s'élançer, pour ne pas bondir en avant et enlever dans ses bras palpitants, son enfant ! . . . Sa fille !

Mais non ! . . . Il fallait agir avec une prudence extrême. L'intérêt de Colette l'exigeait.

Enfin pour un moment, du moins, Dieu avait eu pitié d'elle. Colette était soignée, le clown avait gardé cette enfant et la traitait comme sienne.

Alors, mais seulement alors, la mère put respirer et se dégager de l'épouvantable poids qui, depuis si longtemps lui écrasait la poitrine.

Elle revint à Old-Wood le ciel dans les yeux.

Lorsque Harry, qu'elle trouva l'attendant au débarcadère, lui tendant la main pour prendre pied, il lui dit gaiement :

— Oh ! madame Victoire, — déjà elle avait pris ce nom qu'elle devait garder pendant des années. — oh ! madame Victoire, il n'y a pas besoin de vous demander si vous avez fait un bon voyage. Vous avez le ciel dans les yeux.

Simplement, elle répondit :

— C'est vrai, monsieur Harry, pour la première fois depuis des années, j'ai éprouvé un grand moment de bonheur.

Le soir, Cary Jonson lui fit la même remarque, et alors, n'y tenant plus, n'adressant à une autre mère, qui pouvait la comprendre :

— Oui ! Je suis bien heureux ! . . . Je puis vous le dire, à vous ! . . . J'ai . . . j'ai vu ma fille !

— Oh ! oui ! — s'écria Cary Jonson, — quel bonheur pour vous ! . .

Et alors, pendant longtemps, les deux femmes conversèrent à voix basse, poursuivant l'un de ces entretiens interminables, dont le sujet est toujours le même et toujours entre mamans.

Les êtres malheureux, et tristes recherchent naturellement la solitude. Mme de Chazay éprouvait le besoin de s'isoler, de demeurer en tête à tête avec ses pensées si désolées. Il était un endroit, dans cette belle terre d'Old-Wood, que, durant sa convalescence, elle avait pris en affection.

C'était une vraie sauvagerie, un entassement de rochers surplombant la plaine, et qui fermaient ainsi par des gradins un côté du parc.

De là, la côte, depuis Harn-Bay, opérant un retour, on apercevait la mer sauvage, on l'entendait surtout, car sans cesse, même par l'accalmie, même par le beau temps, elle venait battre les brisants avec la même furie, les mêmes plaintes, les mêmes hurlements lugubres.

Aline venait donc là s'asseoir, au sommet de ces roches, et les clameurs des vagues semblaient trouver un écho dans son cœur tant éprouvé.

Les premiers jours d'octobre étaient, cette année-là, particulièrement doux, avec une atmosphère reposée et très calme. Les soirées n'apportaient même pas une grande fraîcheur et l'odeur des sapins et des trembles se mêlait aux senteurs salées qui montaient du proche rivage.

A Old-Wood, comme M. Jonson et son fils Harry se levaient à l'aube pour surveiller les travailleurs, on se couchait un peu comme les poules. Aline seule veillait, car ses tristes pensées ne lui permettaient de trouver le reposant sommeil que fort avant dans la nuit. Alors, dès que les bruits de la maison s'étaient éteints, elle sortait, suivait jusqu'au bout l'allée du jardin, fermée par une simple barrière, et elle pénétrait dans le parc, très touffu, atteignant promptement l'orle supérieur des gradins de pierre sur lesquels elle prenait place.

Au-dessous, à quelques distances, un sentier tortueux conduisait à une sorte de terrasse où avaient été établis des bancs. Aline demeurait au-dessus, trouvant ce lieu plus isolé, plus sauvage, et alors par les soirs de lune, elle pouvait apercevoir au loin les gerbes d'écume que diamantaient les pâles rayons et qui semblaient monter à l'assaut des brisants.

Elle se trouvait là un soir, songeant toujours à l'aimé qui lui avait été si lâchement ravi, à celui-là qui était parti un jour maudit, sur cette mer terrible, et qui était parti pour toujours.

La lune sortit de derrière un gros nuage et illumina du même coup le parc et la grève.

A cet instant précis, Mme de Chazay entendit le sable crier sous

un pas précipité, et non loin d'elle, passa la forme svelte de Rebecca, qui se hâtait et s'engageait dans l'étroit et tortueux sentier qui conduisait à la terrasse.

La jeune fille n'avait point aperçu celle qu'elle appelait dédaigneusement : " La Lingère ", les sombres vêtements d'Aline se confondant avec la masse foncée des roches.

Et Mme de Chazay tressauta subitement : une voix d'homme, jeune, bien timbrée, venait de se faire entendre, demandant en prenant la précaution de baisser son diapason :

— C'est vous, Beck ?

— Qui voulez-vous que ce soit, Gérard ?

— Que vous arrivez donc tard ! . . . Voilà certainement plus d'une heure que je me promène dans le parc, à vous attendre. Ce n'est vraiment pas un plaisir.

— Eh ! excusez-moi . . . C'est cette damnée lingère que mon père et ma mère ont eu la folie de recueillir . . . Elle ne se couche pas, cette femme-là . . . Je ne sais pas quand elle dort . . . Elle n'en finissait pas de faire ses trente-six tours . . . Je crois bien qu'elle est encore à se promener dans le jardin.

— Elle n'a pas pu vous voir, au moins ?

— Non ! certes ! . . . je n'ai rencontré personne sur la route . . . Mais enfin . . . Ces promenades nocturnes de cette horrible créature vous expliquent la difficulté que j'ai éprouvée à venir vous rejoindre . . . Je me mangeais le cœur.

— Enfin, vous voilà, chère Beck, que tout soit oublié !

Et l'amoureux prenant la jeune fille dans ses bras, lui plaqua sur les joues deux baisers sonores.

— Soyez sage, Gérard . . . vous savez ce que vous m'avez promis . . . Tenez-vous tranquille . . . Et donnez-moi des nouvelles . . . Avez-vous enfin parlé à votre mère ?

Il y eut un silence, et le homme finit par répondre :

— Quelques mots . . . Quelques mots très vagues . . . Et qui ont eu le don de la mettre dans une très grande colère . . . Ma mère, vous le savez, Beck, est une femme terrible . . . Et elle m'inspire une véritable frayeur . . . Vous pouvez parler à tous de lady Hapleton à dix milles à la ronde . . . Et on vous dira comme elle est redoutable par son entêtement et sa violence ! . . . Ma mère ! Non ! . . . Vous ne pouvez vous faire une idée de ce que c'est que ma mère ! . . . Mais moi, capitaine aux gardes à cheval, elle m'enverrait, grâce à son influence, qui est énorme, à ses hautes relations qui la rendent excessivement puissante, elle m'enverrait plutôt mourir aux Indes, si j'entreprenais de résister à sa volonté.

— Mais alors, comment espérez-vous le fléchir et obtenir son consentement à notre mariage ? . . . Car, vous me l'avez bien promis, Gérard, vous me l'avez juré ! . . . Je serai votre femme . . . Vous m'épouserez ?

— Certainement, — répondit Gérard, avec un léger éclat de rire, — certainement, je vous épouserai d'une façon ou d'une autre. Avec du temps et de la patience, on arrive à tout . . . Mais laissez-moi le temps . . . pour l'amour de Dieu ! autrement votre précipitation pourrait tout compromettre.

L'arabesque de ces paroles, l'impertinence du ton sur lequel elles étaient débitées, auraient rassuré les yeux d'une jeune fille moins abusée et moins aveuglée que Rebecca Jonson. Mais l'ambitieuse créature voulait à tout prix devenir une lady riche et titrée, et comme l'on croit aisément ce que l'on désire, le brave capitaine du horse-guards, Gerald Hapleton, avait tôt fait de la tromper.

Mme de Chazay avait entendu parler vaguement de cette noble famille, qui possédait un château et une terre très importante hantant Old-Wood ; elle avait aperçu en une calèche armoriée, une femme d'un certain âge, froide, guindée, pleine de dédain et de morgue, et elle avait suivi inconsciemment des yeux, également, un très élégant cavalier qui n'était autre que Gerald Hapleton. Maintenant, elle s'expliquait son insistance à passer et repasser non loin des fenêtres du chalet habité par les Jonson.

Dans la situation où elle se trouvait, surplombant la terrasse de quelques mètres, rien des paroles échangées par les deux jeunes gens ne pouvait lui échapper. La lune les éclairait même en plein depuis un long moment, et elle pouvait très distinctement voir la jolie tête de Rebecca qui, dolente, reposait amoureusement sur l'épaule du capitaine.

La situation d'Aline devenait des plus embarrassantes, elle n'osait se retirer, car le moindre de ses mouvements eût éveillé l'attention de Rebecca et de M. Hapleton, et d'un autre côté Gérard s'était mis à parler tout bas, avec une insistance marquée, il adressait une demande à la jeune fille, que celle-ci lui refusait, mais avec une faiblesse croissante.

Malgré elle, elle comprenait à présent ce que désirait le beau Gérard, c'était que Beck laissât entr'ouverte, pendant la nuit, la porte du chalet.

— Alors, c'est que vous ne m'aimez pas . . . C'est que vous refusez de me donner cette très grande preuve d'affection . . .

Et suivaient tous les lieux communs que les passionnés pressente ne manquent pas d'employer.

La jeune fille continuait à répondre négativement, mais on pouvait prévoir la courte échéance d'une capitulation définitive.

Enfin ne pouvant plus longtemps résister aux brûlantes instances du capitaine :

—Eh bien !... la semaine prochaine !... la semaine prochaine, je vous le promets !

Gerald Hapleton, pour ce soir-là, ne devait point obtenir d'avantage; Il s'en rendit parfaitement compte, aussi ne chercha-t-il pas à retenir Rebecca lorsque celle-ci lui annonça qu'elle devait songer à rentrer au chalet, que sa mère pouvait s'apercevoir, de son absence.

Gérald se décida donc à se retirer et dégringola les assises de granit avec une légèreté qui faisait honneur à sa vigueur, son adresse et ses nerfs.

Lorsque Rebecca eut attendu le bruit des pas de l'amoureux se perdre au loin, elle se décida à quitter le banc de la terrasse, et commença elle-même à remonter le sentier étroit et sinueux qui courait au milieu des dalles, et en arrivant au sommet, la lune éclairant en plein Aline, elle aperçut brusquement celle-ci.

Après un léger cri de frayeur, tôt réprimé, Rebecca Jonson laissa échapper une exclamation de rage.

Ainsi !... Vous m'espionniez ! — s'écria-t-elle. — J'aurais dû m'en douter !...

—Je ne vous ai point espionnée, ainsi que vous le dites... c'est le hasard qui a tout fait... Je viens fréquemment, depuis quelques soirs, me reposer sur ces pierres et...

Insolemment Rebecca se mit à rire et lui coupant la parole :

—Vous savez que je ne crois pas un mot de cette fable, qui manque absolument de vraisemblance... Je crois ce que je vois... Je vous trouve en observation au sommet de ces rochers... Je conclus que vous espionnez... Seulement je voudrais savoir pour le compte de qui vous travaillez?... Est-ce pour mon père... ma mère... ou encore mon frère Harry... Et pour ce joli métier, combien vous paie-t-on?... Puis-je le savoir ? Vous avez eu le tort de ne pas me prévenir, j'aurais peut-être pu vous offrir le double de ce qui vous a été donné.

Au fur et à mesure qu'elle parlait, sa colère allait grondant, devenant une véritable rage.

Avec une dignité froide, un peu hautaine, Aline de Chazay laissait dire cette malheureuse dévoyée, méprisant ses grossièretés et ses injures qui éveillaient également dans son âme un sentiment voisin de la pitié.

Toujours s'animant de plus en plus, Rebecca continuait :

—Eh bien ! oui !... j'aime... j'aime sir Gerald Hapleton !... Qui donc aurait le droit de m'en empêcher?... Et vous qui avez été reçue chez moi, dans ma maison, par charité, vous qui vivez du pain que les miens vous donnent... allez prévenir ma mère que sa fille est fiancée à sir Gerald, et que celui-ci lui a juré qu'il prendrait Rebecca Jonson pour femme !... Oui !... allez le leur dire, à mon père, à ma mère, à mon frère !... Faites donc cela... si vous l'osez !.....

Aline laissait passer ce flux de véhémentes et injurieuses paroles, puis, très doucement :

—Ce serait certainement mon devoir... mais, je l'avoue, je ne trouverais certainement pas en moi le courage de le remplir... Vous me demanderez pourquoi?... Parce que je déchirerais le cœur de votre mère si chrétiennement, si saintement bonne... Non ! Je ne lui dirai pas... Je vous le jure...

Grinçant des dents, humiliée par cette douceur ineffable, Rebecca s'approcha de Mme de Chazay et la regardant droit dans les yeux, la bravant :

—Je n'ai pas peur de vous... Vous pouvez aller les prévenir...

—Je vous le répète... mon enfant.....

—Je ne suis point votre enfant !... Et je ne me laisserai point prendre à vos hypocrisies.....

—Je vous répète que je n'avertirai point vos parents... Seulement laissez-moi vous donner un conseil.

—Voyons le conseil... Ça ne coûte rien et on est toujours maître de ne pas le suivre.

—Je n'ai aucun intérêt à vous le donner... croyez-moi... encore je me trompe, une honnête femme doit toujours avoir un intérêt supérieur à empêcher une malheureuse jeune fille de courir à sa perte.

—Que voulez-vous dire?... Expliquez-vous.

—Je dis, qu'hélas !... vous devez être indignement lurrée... Bien malgré moi, je vous l'affirme, j'ai entendu toute votre conversation avec le capitaine Hapleton... Eh bien, je vous affirme qu'il vous trompe, qu'il se joue de vous, et qu'il n'a jamais eu l'intention de faire de vous sa femme... Jeune, jolie comme vous l'êtes, vous ne serez jamais pour lui qu'un jouet qu'il abandonnera dès qu'il en aura assez... Et vous resterez seule, désespérée... et peut-être... perdue !...

Cette accusation si juste, si sincère, et en même temps si vraie, porta l'exaspération de Rebecca à son comble.

—C'est lâche ! — gronda-t-elle, — oui ! c'est bien lâche !... d'accuser quelqu'un qui n'est pas là pour se défendre !... Vous l'avez entendu, pourtant, puisque vous mouchardiez nos paroles, vous l'avez bien entendu me jurer sur l'honneur que je porterais son nom. Ah ! s'il était là !... Il vous ferait rentrer vos honteuses colonnies dans la gorge... Mais il n'est pas là, il est loin !... Et vous avez beau jeu pour insulter devant moi l'homme que j'aime... Décidément vous avez l'âme aussi noire que votre visage est hideux.

—Je n'ai rien fait, — répliqua Aline avec la même constante douceur. — pour devenir un objet d'horreur... Vous me le reprochez bien cruellement... Dieu veuille que votre charmant visage demeure toujours hors des atteintes du malheur... Mais malgré vos méchancetés et vos injures que je n'ai jamais méritées... je vous supplie d'écouter la voix de la raison... Il en est temps encore !... Songez à votre pauvre mère... A votre cher père, ce type de loyauté et d'honneur... Songez à votre frère, qui vous aime, et que vous rendrez si malheureux !.....

—Ce que c'est que l'envie ! — s'écria l'odieuse créature. — Parce que vous êtes hideuse... vous ne pouvez pas admettre que d'autres puissent inspirer de l'amour : après tout je ne serai pas la première jeune fille qui sera épousée pour sa beauté !...

—Je le désire de tout mon cœur... Malheureusement, en cette circonstance je suis certaine du contraire.

—Occupez-vous de vos affaires, et veuillez ne pas vous mêler de ce qui ne vous regarde pas... afin que je ne me trouve pas dans la nécessité, une autre fois, de vous mettre à votre place !...

L'orgueil humain, quand il marche de pair avec la sottise, est sans limites. Cette prétention qu'elle avait de remettre à sa place la pauvre femme qu'elle avait sous les yeux, qui lui témoignait, malgré ses indignités, tant de bonté, tant d'intérêt, c'était simplement grotesque. Ah ! combien elle eût déchanté en connaissant la vraie place à laquelle avait droit la comtesse de Chazay !...

Cette dernière menace ne ferma point la bouche de la veuve.

—Encore une fois, — dit-elle en regardant le chalet, — Je vous répéterai que vous courez au-devant du plus grand des dangers. Et un jour viendra, j'en ai grand'crainte, où vous pleurerez des larmes de sang, en regrettant de ne pas avoir suivi mes conseils.

Rebecca répondit par un dernier :

—Ça me regarde.

Puis, regagnant sa chambre, elle se coucha en murmurant cette phrase que lui soufflait sa méchanceté si noire et son sot amour-propre :

—Je l'ai matée, la lingère... Elle ne parlera pas...

Aline se trouvait très perplexe. Sans doute, ayant donné sa parole à Rebecca, elle ne préviendrait pas Mme Jonson ; d'un autre côté, elle ne se dissimulait pas qu'elle encourait une très grosse responsabilité en demeurant témoin impassible de l'irrégulière conduite de cette jeune fille, chez les parents de laquelle elle avait reçu et recevait encore si généreuse hospitalité.

Deux jours s'écoulaient sans amener d'incident notable, mais le matin du troisième, alors qu'Aline pronait part au déjeuner familial, en levant les yeux devant elle, ses yeux rencontrèrent ceux d'Harry Jonson qui la regardaient avec une fixité persistante.

Le jeune homme était subitement devenu très rouge. Puis, lui, si calme, si posé d'ordinaire se montra très agité pendant tout le cours du repas.

Le maître de la maison ne l'avait pas remarqué ; Mme Jonson non plus. Quant à Rebecca, elle mirait ses ongles, faisait des mines, tout en guignant par le coin de l'œil sa mortelle ennemie "la lingère".

Carl Jonson, avec son large appétit, attaqua une tranche copieuse de succulent rosbif, et laissa tomber cette phrase qui fit rougir immédiatement sa fille jusque dans le blanc des yeux :

—J'ai reçu une visite ce matin, moi. Une visite de haute importance.

—Eh ! — répliqua Carry Jonson, — comment se fait-il que je n'ai vu personne.

—Il est venu cependant, — répondit le maître d'Old-Wood, continuant sur le ton du badinage, — il est venu une très belle voiture qui conduisait une très belle dame... Mais cette très belle dame dédaigne certainement de franchir le seuil de notre chalet... Elle m'a fait simplement demander aux écuries près du paddock (enclos où se trouve les chevaux en liberté). Maintenant, comme je vois que j'ai fortament piqué votre curiosité à tous, je n'en dirai pas d'avantage... Devinez ?...

Mme Jonson et Harry citèrent des noms au travers et à tort.

—Et toi, fillette, demanda le père, — tu ne dis rien... Tu ne trouve pas ?

—Et Rebecca, rougissant encore, répondit cependant avec assurance :

—Ce doit être lady Hapleton qui est venu vous voir, mon père. Carl Jonson, se mit bruyamment à rire :

—Elle est étonnante, elle a deviné !... Rebecca est la seule qui a deviné !...

Rebecca, en même temps, lança un regard pointu à "la lingère", en ayant l'air de lui dire :

—Hein ! vous voyez ! Vous voyez !... lady Happleton vient chez mon père !... Pour entrer en pourparlers avec lui... Vous en êtes pour vos lâches calomnies de l'autre soir...

M. Jonson reprenait :

—Oui ! C'est bien lady Happleton qui m'a fait demander, elle m'a même retenu fort longtemps... Mais... nous n'avons pas pu arriver à nous entendre.

Du coup, Rebecca laissa tomber sa fourchette et tout le sang de ses joues affluait à son cœur.

M. Carl Jonson continuait :

—J'ai rarement rencontré dans ma vie une femme plus hautaine, plus dédaigneuse, plus méprisante... Si c'était un homme, on ne converserait pas pendant cinq minutes avec lui sans en arriver à boxer.

—Elle est donc d'une très vieille noblesse ? — demanda Carry Jonson.

—Ma chère femme... tu ne sais pas ce que tu dis... Les vrais grands seigneurs sont très généralement affables et sans morgue, polis, bien élevés, et courtois. Lady Happleton s'appelait miss Henriette Bumble, et son père avait fait une grosse fortune dans la moutarde et les jambons... Lord Happleton l'épousa pour son argent... Et depuis lors, la brave dame est convaincue qu'elle est sortie de la cuisse de Jupiter, et que l'on ignore ses origines commerciales. Il n'y a certainement aucun déshonneur à vendre de la moutarde... Mais il est souverainement ridicule, parce qu'on a beaucoup vendu, de mépriser les humbles mortels qui ont moins vendu d'autre chose. Enfin... c'est une femme... Tout bon Anglais est tenu d'être convenable avec elle, mais je me suis tenu à quatre pour ne pas l'envoyer se promener.

—Et pour quel motif, cette visite ?

—Oh ! elle voulait acheter une paire de juments, elle voulait un bel attelage, mais comme elle a les pattes très crochues, elle m'en a offert un prix dérisoire... et le débat s'est éternisé... C'est égal elle y reviendra, car les juments sont très belles et elle en a envie... mais si elle veut les prendre elles paiera... Je ne lui céderai pas un shelling.

—Mais comment se fait-il qu'elle achète encore des chevaux, — fit Mme Jonson ; — l'écurie de Corn-Castle, — c'était le nom de l'habitation des Happleton — est très nombreuse et très bien montée ?

Ah ! certes, Carl Jonson ne se doutait pas du coup de massue qu'il allait asséner sur la tête de sa fille lorsqu'il répondit :

—Certainement, il y a de très beaux chevaux à Corn-Castle, mais lady Happleton a bien voulu m'apprendre qu'elle désirait offrir cette paire de chevaux à son fils cadet, le capitaine Gerald, ce serait m'a-t-elle dit, un cadeau de noces... car, elle va le marier, le dit capitaine, avec une jeune fille très riche du comté de Sussex. Elle m'a même fait connaître le nom de la fiancée de son fils... Mlle de Kélévan... Oui, c'est bien cela.

Aline, à cette déclaration fondroyante pour Rebecca, avait baissé la tête. Elle n'osait lever les yeux sur la jeune fille, qui cherchait vainement à dévorer sa honte, sa confusion et aussi sa rage.

Mme Jonson ne songeait, nullement pour l'instant à sa fille, elle ne la regardait même pas, autrement elle, se fût aperçue de son trouble. Et elle continuait.

—Lady Happleton a joliment fait de trouver un riche parti pour son fils, car il n'a pas de fortune, le capitaine Gerald. Son aîné aura toute la fortune de sa mère et de son père.

—C'est vrai, il n'a pas de fortune, ce qui ne l'a pas empêché de faire des sottises nombreuses et de grosses dettes... De plus... c'est un débauché... ce qui se rencontre rarement, grâce à Dieu, chez les jeunes gens de notre pays.

Comme on dit à la Chambre, l'incident paraissait clos, lorsque Harry revint à la charge avec une singulière insistance.

Très pâle, les lèvres contractées, il demandait à son père :

—Et ce mariage du capitaine Gerald Happleton, est une nouvelle sûre ?... C'est certain ?... Ce mariage est absolument décidé ?...

—Ah ! mon cher garçon !... qui donc aurait pu mieux me renseigner que lady Happleton... Elle m'a rabattu les oreilles avec les plus minutieux détails... Ça m'entraîna par une oreille et ça me sortait par l'autre, mais la chère dame voulait évidemment m'éblouir... Le mariage doit avoir lieu sous très peu de temps... C'est pourquoi je suis convaincu que lady Happleton revisitera voir les juments et qu'elle finira par me les acheter.

—C'est bien, mon père, — conclut Harry.

Et le jeune homme redevint tout aussi calme qu'il s'était montré agité pendant tout le cours du repas.

On sortait de table, mais Jonson et Aline retournaient à leurs travaux d'aiguille et Rebecca remontait à sa chambre, s'y enfermant à double clé, se jetant sur son lit et se laissant aller à une

crise de fureur et de larmes dont rien ne saurait rendre l'exaspération.

Pour Aline, elle avait été excessivement frappée de l'agitation d'Harry.

—Sans doute, il a vu... il aura aperçu quelque chose... Quant à cet pauvre enfant... la leçon est terrible... Je ne croyais pas à un dénouement aussi prompt... Enfin... à cet instant, elle est bien forcée de se rendre à l'évidence et elle voit bien que je lui ai dit la vérité.

Le soir, le lendemain, et les jours suivants, Rebecca resta impassible. Elle n'adressa pas la parole à la lingère, elle ne dirigea même pas les yeux de son côté.

Avait-elle pris son parti !... Ou, pareille au jeune Spartiate qui se laissait dévorer vivant sans avouer sa douleur, avait-elle assez d'énergie pour dissimuler sa peine ?... Nul n'aurait pu le dire. Les femmes ont bien souvent le génie de la dissimulation.

Aline commençait à croire, cependant, que la cruelle leçon avait porté ses fruits, elle s'était bien gardée de sortir le soir dans le jardin, de se promener dans le parc, et d'aller s'asseoir à cette même place qui lui avait servi d'observation.

Harry s'était absenté. Pour différentes affaires il avait été obligé de se rendre à Londres, et son absence devait durer plusieurs jours.

Le calme était revenu régner en cette familiale demeure, pensait Aline, et Rebecca se guérirait probablement peu à peu de ses rêves ambitieux.

Une nuit, — Mme de Chazay dormait peu, on le sait, et quand elle reposait c'était toujours du plus léger des sommeils, — un coup de feu, tiré de très près, ébranla toute la maison.

Très promptement, les hôtes d'Old-Wood se trouvaient sur pied, et également les domestiques.

Et ce fut dans toute la maison une allée et venue de bougies et de lanternes.

Un voleur ?... Un assassin ?... Qui ?...

On ne savait, et M. Carl Jonson se perdait en conjectures. Les chiens de chasse et de garde avaient leurs niches du côté des écuries, car on n'avait rien à craindre dans un chalet habité par dix hommes.

M. Jonson, malgré la résistance de sa femme, s'avancait dans le jardin. La petite porte conduisant au parc était soigneusement fermée, et le maître d'Old-Wood vint se heurter contre elle.

Mais il poussa un cri de stupeur.

Un homme se trouvait devant lui, armé d'un fusil, et cet homme n'était autre que son fils Harry Jonson lui-même.

—Ne cherchez pas, mon père, — fit Harry d'une voix grave.

—Mais, malheureux enfant... comment te trouves-tu ici ?... Comment n'es-tu pas à Londres ?... Et ce fusil ?...

—Ne m'interrogez pas mon père, je vais vous expliquer, ce qui s'est passé, c'est tout ce qu'il a de plus simple ?...

—Parle !... Mais parle donc !...

—Je n'ai pas voulu vous prévenir, car je craignais d'éveiller vos inquiétudes... Il m'avait semblé, à diverses reprises, voir depuis quelque temps, le soir, très tard, rôder un homme autour de notre maison... Votre caisse est en bas, au rez-de-chaussée, dans le petit parloir... Il en voulait sans doute à votre caisse... J'ai prétexté d'un voyage à Londres, et ces trois dernières nuits, je les ai passées en sentinelle dans un massif du jardin... Le jour, je me cachais dans une grange... chez Cimon votre fermier, qui se trouve à deux milles d'ici... Tout à l'heure j'étais encore embusqué, comme les nuits précédentes, lorsque j'ai entendu du bruit... On essayait d'ouvrir la petite porte, mais j'avais eu soin de la fermer... Et bientôt, j'ai vu dans l'ombre un homme qui tentait de franchir le mur.

—C'était ton voleur ?...

—Oui mon père !... Je l'ai ajusté, et j'ai fait feu... Il a dû être atteint car j'ai parfaitement perçu un cri étouffé de douleur. L'homme est retombé de l'autre côté du mur.

M. Jonson et son fils s'approchant de la place où l'homme avait été tiré, et au moyen de la clarté de plusieurs alumettes relevaient des tâches de sang.

—Bien ! — fit tranquillement Harry, après avoir refermé la porte du jardin qu'il venait d'ouvrir pour faire son enquête, — rentrons, mon père... Notre voleur doit en avoir assez, il n'y reviendra pas cette nuit.

—Ni demain non plus, ni les autres jours.

—Allons retrouver ma mère, elle doit être très effrayée.

Carry Jonson et Aline se trouvaient réunies dans le parloir du rez-de-chaussée, où Rebecca était venue les rejoindre.

Mme de Chazay remarqua que malgré l'heure avancée de la nuit la jeune fille était complètement habillée. Evidemment elle ne s'était pas encore couchée.

—Harry ! Harry ! — s'écria Mme Jonson, au comble de la surprise et de la frayeur.

En quelques mots, Harry racontait à nouveau, pour sa mère, son

histoire de voleurs, et Mme Jonson ne tarissait pas en exclamation où la stupeur le disputait à l'effroi.

Jusqu'alors Rebecca n'avait pas desserré les dents.

Mais quand Harry arriva aux taches de sang que lui et son père avaient relevées au pied du mur extérieur du jardin, la jeune fille se dressa pareille à une furie :

— Savez-vous sur qui vous avez tiré, Harry ?... Non !... Eh bien ! je vais vous le dire !... Oui !... sur Gerald Hapleton... Je suis... j'étais engagée avec lui... Toutes ces histoires de mariage ne sont qu'un tissu de mensonges... J'ai parfaitement compris pourquoi mon père les avait racontées l'autre matin à table... Gerald avec qui j'étais engagée, vous dis-je, m'avait affirmé sous serment qu'il arriverait à vaincre les résistances et les répulsions de sa mère... Je l'aime, Gerald Hapleton !... Je l'aime !... Vous entendez bien !... Et vous, Harry !... vous avez tiré sur lui, vous l'avez tué, peut-être... Vous pouvez croire que je ne vous le pardonnerai jamais !...

— Vous tairez-vous, malheureuse !... — s'écria Carl Jonson en s'avancant, la main levée, sur sa fille.

— Pas encore, mon père... Je n'ai pas encore fini !... et vous m'écouteriez !... Autrement, vous assumerez la responsabilité de ce qui va se passer...

Le bras levé du père retomba le long de son corps, avec un geste de découragement et de désespoir.

Rebecca, d'une voix sifflante, reprit aussitôt :

— Mais il est ici une misérable !... qui mangeait notre pain, cependant !... une mendicante recueillie par vous, — et elle désignait Aline de Chazay, — c'est cette lâche créature, cette espionne, qui vous a livré mon secret... Ce secret surpris par elle, l'autre nuit lorsqu'elle est venue m'épier au-dessus de la grève... Oui !... Oh ! ne niez pas !... Tous les démonstrations sont inutiles, je suis sûr de ce que j'avance... Eh bien !... Il n'y a pas assez d'air dans cette maison pour cette femme et pour moi !... Elle va partir... partir à l'instant même !... je la chasse !... ou c'est moi qui quitterai cette maison, et je n'y remettrai jamais les pieds, même à votre lit de mort...

Mme de Chazay, le cœur poigné par l'angoisse, regarda à cet instant Carry Jonson, et, — oh ! douleur ! combien cruelle !... dans les yeux de la mère tout remplis de larmes, elle lut un amer reproche... Comment n'avait-elle pas averti celle qui l'avait comblé de ses bontés !... Comment Aline ne l'avait-elle pas prévenue ?...

Pour Carl Jonson, le coup était tellement dur, qu'il ne savait même plus ce qui se passait autour de lui. Le malheureux père était incapable de lier deux pensées.

Mme de Chazay s'était levée, elle monta dans sa chambre, enfouit précipitamment dans un sac acheté par elle ce qui était indispensable pour sa toilette, et redescendant dans le parloir, elle s'arrêta sur le seuil.

— Soyez bénis, vous qui avez été si bons si charitables pour l'étrangère, .. Soyez à jamais bénis, vous et les vôtres, même ceux-là qu'aveugle une haine bien imméritée !...

Elle se retourna encore, tandis qu'un sanglot l'étouffait.

— Adieu !... Adieu !...

Et elle franchit le seuil du chalet, le cœur déchiré par un inconsolable désespoir.

Elle avait bien fait !... Personne n'avait tenté un effort pour la retenir.

Le malheur s'était abattu sur cette maison !... Mais un malheur plus épouvantable encore, un malheur, que l'exaltation de Rebecca rendait imminent, était à craindre.

Non ! ni M. ni Mme Jonson n'avaient proféré une parole pour qu'elle restât...

Donc ! elle avait eu raison de partir...

Sans ressources, sans argent, qu'allait-elle devenir ?...

Allons !... Haut le cœur !... Dieu ne l'avait jamais abandonnée au milieu de ses plus épouvantables périls.

Sa fille était vivante, bien portante. Elle le savait, n'était-ce pas là l'essentiel ?

Non !... Celui qui peut tout aurait encore pitié d'elle.

Et elle s'engagea sur la route poussiéreuse qui conduisait à Herne-Bay...

Elle s'essuyait les yeux, ses pauvres yeux qui avaient déjà versé tant de larmes, reprenant courage, se refusant au désespoir, faisant appel à toutes ses énergies, lorsqu'elle entendit derrière elle le roulement précipité d'une voiture... Un cheval rudement mené la traînait bride abattue.

Bientôt le véhicule la dépassa.

Et Harry se jeta à bas du siège.

— Grâce à Dieu ! je vous retrouve, Mme Victoire... Je ne me serais jamais pardonné de vous avoir laissés partir... C'est que, voyez-vous, la fureur affolée de cette affreuse Beck nous avaient fait perdre la tête à tous... Ma mère vous fait toutes ses excuses... Et mon pauvre père, donc !... Ah ! la vilaine fille que cette Rebecca... Je savais bien qu'elle flirtait avec le capitaine, mais j'espérais

que c'était là des histoires sans conséquence... Mais quand mon père nous a annoncé avec certitude son mariage... j'ai jugé qu'il fallait mettre un terme à l'aventure... Tans pis pour lui... Il n'a que ce qu'il mérite... Oh ! il n'en mourra pas... Les amoureux, c'est comme les chats, ça a la vie dure, et ça retombe toujours sur ses pattes... Mais ce sera une leçon qui leur profitera à tous deux... je l'espère.

Brave garçon ! il avait fait monter Aline et la conduisait à l'embarcadere d'Herne-Bay.

Et quand ils furent arrivés, aux premières lueurs du jour :

— Ma bonne madame Victoire, — dit-il, d'un ton embarrassé, — vous nous donnerez de vos nouvelles... Et puis... Et puis... Vous allez me faire un grand plaisir... parce que, voyez-vous, je ne pourrais pas dormir tranquille...

Dans la main d'Aline, il introduisait de force un petit portefeuille.

— Ne me refusez pas... Ne me refusez pas surtout !... Vous me feriez trop de peine !... Ce sont mes économies... à moi... Vous me rendrez cela... plus tard... quand vous aurez gagné de l'argent...

V

Aline était retombée dans l'inconnu !... Elle était libre, mais aussi, elle se trouvait seule, livrée à elle-même. Elle n'était plus la comtesse de Chazay, mais une pauvre femme quelconque, inconnue, ignorée, laide à faire peur, et obligée de gagner sa vie.

Nous ne raconterons pas toutes les tribulations qui l'attendaient encore à Londres, ses peines si lourdes, ses angoisses. Un seul but désormais dans sa vie, se rapprocher de sa fille, de Colette.

Et il lui avait fallu dépenser des trésors de patience et de diplomatie pour s'insinuer dans les bonnes grâces de Mme Bingle, la concierge de Foot-Dick, pour en arriver à être proposée par celle-ci comme gouvernante et femme de charge.

Mais tout avait failli être compromis au dernier moment, — on s'en souvient, par son pauvre visage conturé et ravagé.

Colette, à sa vue, avait éprouvé au moment d'horreur, et s'était rejetée dans les bras de Foot-Dick, la repoussant, et jetant les hauts cris.

Oh ! le cœur de la mère !... Combien déchiré en cette suprême angoisse !

Enfin, l'enfant se calma ; la paix doucement faite, Mme Victoire était parvenue à s'installer au cœur de cette place sur laquelle elle dirigeait depuis si longtemps sa mire. Enfin Colette était élevée par elle, elle ne la quittait point, vivante de sa vie... Jamais elle n'avait demandé davantage au bon Dieu !...

Et puis voilà qu'après bien des années, alors que l'enfant était devenue une adorable jeune fille, tout était remis en question par la passion de Richard et par l'amour si franc et si naïf que Colette s'était mise à éprouver pour ce dernier.

Maintenant, Mme de Chazay avait raconté à Foot-Dick son prolongé martyre. Et une émotion indicible étirait à cette heure l'âme du jeune homme.

Ainsi, il avait vécu à côté d'elle, durant des années, sans soupçonner ce dévouement sublime ! Ainsi, il avait froissé, foulé au pied toutes les pudeurs, tous les sentiments sacrés de cette mère !

Oh ! certes, il avait honte de lui, et il ne savait comment racheter sa faute, de quelle façon implorer son pardon !

En réalité, Richard Barclay était un noble cœur.

Il plia donc le genou devant celle qui avait tant souffert, tant subi, et saisissant le bras de cette modeste robe noire, et humble, si simple, il le porta à ses lèvres !...

— Vous êtes une martyre et une sainte, lui dit-il d'une voix profondément émue, — je me suis rendu coupable à votre égard, sans le vouloir, il est vrai, du plus sanglant des outrages... Dites-moi !... oh ! dites-moi que vous me pardonnez !...

Elle lui tendit la main :

— Que tout soit oublié !... Mais vous comprenez ce que j'ai dû subir... Vous reconnaissez votre faute, c'est bien !... Il faut mieux faire !... Il faut me jurer que vous ne boirez plus... car l'ivresse est indigne d'un être qui se respecte ! L'ivresse peut conduire à tous les crimes.

— Ah ! je vous le jure !... — Et dans un sincère élan, il leva la main vers le ciel.

— Je vous pardonne !... Vous me jurez aussi d'être maître de vous, de n'être plus pour cette enfant qu'un frère aîné, un protecteur ?...

— Oui !... oui !... Toute la personne de votre enfant m'est sacrée...

— Elle est très jeune... Je la raisonnerai... Peut-être... Plus tard...

Foot-Dick secoua tristement la tête :

— On n'épouse un clown !... mais vous avez ma parole... Je défendrai Colotte contre tous... et surtout contre moi-même !...

Dans les yeux de Mme de Chazay passa un éclair de joie.

Elle était certaine désormais que sa fille, son enfant, n'aurait plus rien à craindre, que Richard tiendrait son serment.

Un autre sentiment épouvantait Richard Barclay. La succession des malheurs inouis qui s'acharnaient après cette femme, cette mère, l'exaspération contre les auteurs impunis de tous ces crimes.

— Mais enfin, — s'écria-t-il, lorsque, plus calme, il lui parla d'elle et de sa destinée si misérable, — pourquoi n'en avez-vous pas appelé à la justice de votre pays ?

Elles étaient multiples les raisons qui avaient amené Aline à adopter comme immuable ligne de conduite la résignation, disons plus même, l'inertie.

On connaît le mot si profond et si frissonnant de l'abbé Siéyès, à qui l'on demandait ce qu'il avait fait pendant les épouvantables et sanglante années de Terreur ?

— J'ai vécu, — répondit-il

Aline avait été affolée par la terreur, elle aussi, terreur qui lui était inspirée par deux monstres capables, pour satisfaire leur furieux amour de l'or, de commettre tous les crimes.....

Elle avait vécu, elle aussi... elle avait vécu avec son enfant !... C'était tout ce qu'elle demandait au ciel, car elle était bien convaincue que si Simon et André Lowel apprenaient qu'elle et sa fille existaient encore, ils n'auraient de cesse qu'ils ne fussent arrivés à les supprimer l'une et l'autre du nombre des vivants.

Mais Richard ne se laissait pas convaincre.

— Comment ? vous, une créature énergique et vaillante comme vous l'êtes, ne vous êtes-vous pas placée sous la protection de la justice de votre pays ?

— Mais sa protection eût été nulle !... Ces misérables m'ont fait passer pour folle. Je n'existe plus, en réalité, mais déjà ils m'avaient mise hors la loi !... Une créature détraquée, dévoyée, n'a plus aucun droit... Tandis qu'eux, ils ont su se faire bien venir de l'administration, des fonctionnaires, du gouvernement... Ce sont des agents électoraux, et ils peuvent agir à leur guise, la justice ne leur donnera jamais tort.

— Mais enfin... — protesta Foot-Dick révolté.

— Croyez-moi !... Ils ont dû devenir terriblement forts... Et j'en ai eu peur... Je le reconnais, j'ai eu peur pour ma fille... Pour sauver mon enfant... j'ai été lâche !... D'ailleurs, comment voulez-vous que je puisse aller les accuser des crimes épouvantables qu'ils ont commis... Où sont mes preuves ?... On crierait à la calomnie et en même temps à la folie, tant l'énormité de ces crimes les rend inadmissibles, invraisemblables même !... D'ailleurs, je vous le répète, ils ont dû se faire une situation dans le pays d'où il m'ont chassée... j'en suis certaine... Je n'aurais rien pu contre eux, bien au contraire, Colette et moi, nous leur eussions été livrées sans défense... Et cette fois... ils en seraient arrivés à leurs fins.

Dick réfléchissait, n'étant pas convaincu par les raisons qu'exposait Mme Victoire.

— Mais comment pouvez-vous savoir que ces deux misérables ont pu se faire dans la contrée une situation solide, inattaquable ?

— Sans réflexion, Mme de Chazay répondit aussitôt :

— Je me suis absentée de Londres une fois, vous vous en souvenez, c'était pour retourner en Touraine. J'avais sauvé, j'avais pu garder sur moi, renfermés dans un portefeuille, mon extrait de naissance, mon contrat de mariage, d'autres papiers encore... Je me présentai le soir chez le notaire de ma famille... un homme déjà âgé, qui, malgré mon pauvre visage défiguré, en voyant les actes que je lui mettais sous les yeux, en écoutant les détails précis de ma vie, de celle des miens, que seule je pouvais connaître, n'hésita pas à revoir en moi ce que je suis réellement, la comtesse Aline de Chazay... J'avais besoin, à ce moment, d'une assez forte somme...

Aline s'arrêta à ces mots. Emportée par son sujet, elle regrettait déjà d'avoir prononcé ces paroles. Mais Richard dardait sur elle ses yeux étincelants.

— Vous ne vous êtes absentée qu'une fois, une seule... pendant cette longue suite d'années... Ah ! j'y ai bien souvent pensé à cette absence !... Que de curiosités douloureuses, que de souffrances n'attelle pas éveillées en mon esprit ?... Mais comment admettre qu'une femme, sans fortune, sans famille, ce que paraissait être Mme Victoire ?.....

— Vous vous trompez ?... Vous vous trompez !... reprit précipitamment Aline.

— Non ! — fit avec force Richard, — vous vous êtes absentée une seule fois, et c'est un moment où... je me croyais perdu, étant tombé dans le piège infâme que m'avait tendu un homme de paille de mon frère... Et je recevais d'une main inconnue et bénie la somme d'argent, l'introuvable somme d'argent... qui me sauvait du déshonneur !... Et c'est vous, au risque de courir encore les périls que vous redoutez tant, c'est vous qui m'avez donné cette argent !... c'est vous qui m'avez rendu plus que la vie !.....

Mme de Chazay cherchait à nier encore.

— Jurez-moi... sur votre honneur... Oui, jurez-moi que ce n'est pas vous.....

Aline, cette fois, détourna la tête sans répondre.

— Oh ! vous !... vous !... ma bienfaitrice, mon arge gardien !... Vous !... mon bon génie !.....

— Taisez-vous !... taisez-vous !... — répliqua d'une voix tremblante la pauvre femme. — Est-ce que je n'avais pas à vous payer une bien autre dette de reconnaissance !... Est-ce que je ne vous devais pas la vie de mon enfant !

A partir de cette heure, Richard Barclay, — il ne pouvait en être autrement, — tint religieusement ses serments et ses promesses sacrées.

Mme de Chazay avait exigé en outre qu'il n'ouvrit pas la bouche, de tout ce qu'il venait de lui être raconté, à Colette.

Qui pourrait prévoir les conséquences de cette révélation ? Colette apprenant tout le long martyre subi par sa pauvre mère, le secret de sa naissance... c'était faire entrer dans ce jeune cerveau, si peu pratique, des éléments d'inquiétude, de perplexité pour l'avenir. C'était déranger et brouiller l'existence tranquille de cette enfant.

Non ! Elle resterait comme devant Mamzelle Miouzie, de même que sa mère resterait toujours et encore Mme Victoire. Et la vie se continuerait comme par le passé.

Oui, mais Richard Barclay ne pouvait admettre cet éternel *statu quo*.

Il avait pris l'affaire à cœur et ne cessait d'y songer nuit et jour.

— Vous n'avez pas le droit, — répétait-il à Mme de Chazay, — de laisser impunis les assassins de votre mari... Vous n'avez pas le droit de permettre, par une inertie coupable, que l'on dépouille ainsi votre enfant, et de sa fortune, et du rang qu'elle doit tenir dans la société.

L'affection que le jeune homme avait vouée à celle-là qui avait tant souffert et avec autant d'héroïsme était devenue un véritable culte.

— Vous n'êtes plus seule dans la vie, — répétait-il fréquemment à Aline, — vous pensez bien que je ne vous abandonnerai jamais... Il faut lutter, il faut engager la partie, vous devez faire rendre gorge à ces misérables et en arriver à ce qu'ils subissent le châtiment supême que leurs crimes ont mérité.

Ce à quoi Mme Victoire ne manquait jamais de répondre :

— Pour cette tâche, vous me trouverez toujours faible, lâche même si vous le voulez... En recommençant cette terrible lutte pour laquelle je me sens complètement désarmée, je mettrais inévitablement en jeu la vie de mon enfant.....

— Qu'on vienne y toucher !... — faisait Foot-Dick avec un menaçant mouvement de tête.

Eh ! vous êtes un être bon et loyal, vous me l'avez assez prouvé et ces monstres s'attaqueraient à vous, et vous seriez, vous aussi, l'une de leurs victimes !

— Je n'en crois rien... Je crois que si jamais le fils de ma mère se trouve face à face avec les Simon et André Lowel, ils pourront bien un peu déchanter.

— Oui ! vous le croyez !... Mais celui qu'ils m'ont pris était aussi un être loyal et fort cependant, grâce à leur tâche sanguinaire, ils ont atteint leur but infâme !... Ils l'ont tué !... Ils l'ont assassiné !.....

— Eh !... Nous verrons s'ils tordront le cou à Foot-Dick, mais je vous jure que cette torsion leur donnera du fil à retordre !...

En même temps Richard ne cessait de questionner Aline au sujet de cette grosse fortune dont elle abandonnait les revenus à ces deux misérables.

— Eh ! que voulez-vous que je fasse !... Si vous saviez, je me suis heurtée là-bas à la couardise, à la pusillanimité d'un homme qui devait tout à notre famille.

Et alors, la pauvre mère expliquait en détail la situation contre laquelle étaient venues se briser toutes ses volontés, toutes ses énergies.

La famille de Chazay avait affaire, en Touraine, à deux notaires. L'un d'eux, établi à Tours, était celui chez lequel Aline de Chazay avait fait ouvrir, on s'en souvient, un large crédit à ses deux beaux-frères. L'autre était un tabellion de petite ville, nommé Félix Moiron, et qui était chargé de gérer toutes les affaires territoriales, baux à loyer, ventes de bois, etc., etc... de la terre de Chazay.

Il a été dit que Chazay était princier domaine d'une immense étendue, d'une très grande valeur, et rendant chaque année des sommes considérables.

La terre de Chazay est située sur les bords de l'Inde, tout à côté de la petite ville de la Vallière, gaie et charmante, dont les blanches maisons, les riants jardins viennent se baigner dans les flots argentés de cette tant jolie rivière.

M. Félix Moiron était l'un des trois notaires qui étaient leurs brillants panonceaux à la Vallière. Vieux, courbé par l'âge, très hypocondriaque, c'était un homme d'une faiblesse extrême à laquelle il fallait adjoindre un désordre excessif, un tâtilonnage ridicule,

l'empêchant de jamais conclure, et le faisant traîner les affaires jusqu'au *ad vitam aeternam*.

Comment était-il resté notaire ?... Oh ! mon Dieu ! par la force des choses. En France, les parents, en général, ne laisse aucune espèce d'initiative à leur enfants et décident la plupart du temps de la carrière que ceux-ci doivent embrasser, sans consulter leurs aptitudes. M. Moiron eût peut-être fait un très bon avocat, un excellent médecin, un agriculteur avisé, quoi encore ?... Ses parents avaient décidé d'en faire un notaire bien qu'il fût propre à cette profession comme à celle qui consiste à ramener des choux.

Et notaire il était resté sa vie durant, alors qu'il s'égaraient dans un dossier et se noyait dans une enveloppe. Mais on n'a tellement peu le sentiment pratique des affaires, en notre beau pays de France, qu'avec un ou deux clercs l'étude marchait tant mal que bien, et continuait à exister en vertu de la loi qui régit les vitesses exquises.

Pour faire comme tout le monde, on avait marié Félix Moiron, et on lui avait fait faire un mariage de convenances... ainsi nommé sans doute par ironie, les parties contractantes ne se convenant généralement pas le moins du monde. Il était venu des enfants, et les époux étaient allés vivre chacun de son côté, séparés par ce que l'on est convenu d'appeler des mérites incompatibles.

M. Moiron n'en était pas devenu plus sombre, plus triste, vu qu'il avait toujours eu l'air, dans la vie, de porter le diable en terre, et il était demeuré tabellion à la Vallière, continuant à embrouillasser les affaires, subissant et traînant sa vie, ayant peur de tout, même de son ombre, et passant son existence à manger le chou, à flagorner la chèvre, ce qui est le plus sûr moyen de contenter tout le monde.

Lorsque Mme de Chazay, pour sauver son cher Dick, avait décidé de se rendre en France et d'aller à la Vallière, elle avait rendu, la nuit venue, une secrète visite à M. Félix Moiron.

Celui-ci, nous le savons, avait été bien forcé de reconnaître en elle la comtesse Aline de Chazay, mais aussitôt, il avait laissé apparaître un très grand embarras et une violence frayeur.

Les deux frères, Simon et André Lowell, ayant fait passer leur belle-sœur pour folle, avaient rapporté d'Angleterre une attestation régulière de la police, comme quoi ladite belle-sœur était devenue absolument dément, comme quoi cette malheureuse détraquée en était arrivée à déjouer toutes les poursuites de ceux qui désiraient s'emparer d'elle pour lui faire donner tous les bons soins qui réclamaient son lamentable état.

Elle s'était enfuie, elle et son enfant... toutes les recherches étaient demeurées inutiles, et elle avait certainement trouvé la mort, elle et sa fille, à la suite de la plus misérable des agonies.

— M. Félix Moiron, qui ne fournissait jamais un compte, la chose lui eût été matériellement impossible, étant donné le désordre fou dans lesquels s'éternisait son étude, s'était parfaitement arrangé avec les deux frères Lowell.

Ils se trouvaient à Chazay depuis longtemps déjà, et possession valant titre, il ne venait à l'idée de personne de fourrer le nez dans leurs affaires et de leur contester leurs droits sur cette superbe terre, ses tenances et appartenances du moment qu'ils payaient recta leurs impôts. Lorsqu'ils avaient besoin d'argent, M. Moiron leur remettait une somme qu'il inscrivait en compte, et s'il manquait de fonds, les larges coupes exécutées dans les grands bois de Chazay étaient là, pour fournir des sommes très importantes.

Simon et André vivaient donc là, prenant leurs franchises lippées, menant joyeuse vie, persuadés que la comtesse Aline de Chazay était bien demeurée au fond de la Tamise, et que personne, au grand jamais, ne viendrait les inquiéter, non plus que chercher à les faire sortir de ce plantureux fromage où ils s'étaient retirés et où ils se gouvernaient si fort à l'aise.

L'arrivée de la comtesse chez M. Moiron avait plongé celui-ci dans un état tout particulier, où la stupeur, la crainte, l'ennui, et encore d'autres sentiments très complexes l'agitaient et le troublaient profondément.

Certainement, les deux frères Lowell, Simon et André, le pressaient bien parfois... mais jamais ils ne se seraient avisés, et pour cause de lui demander un compte exact, un règlement définitif. C'était là la grosse affaire !

Cependant il était bien forcé de se rendre à l'évidence, et de reconnaître la comtesse de Chazay. Mais si, — ce qui était plus que probable, — elle reprenait sa situation, quel "aria" ça allait faire !... Les frères Lowell, pas commodes !... Et ce seraient des histoires à n'en plus finir, des discussions et des relevés dont lui Félix Moiron, ne parviendrait jamais à sortir...

Et avec cet affreux malaise, il levait les yeux vers les dossiers couverts de poussière, moisissés, rancis, sur lesquels, pendant de longues années, personne ne s'était avisé de porter la main... Ce serait sa mort !

Au milieu de cette inquiétude poignante, une émotion très douce, quelque chose comme un long sursis que l'on accorde à un condamné.

— Je vous serai obligée, mon cher maître, — disait la comtesse de

Chazay, — de ne parler de ma visite à l'âme qui vivo ?... Je tiens à demeurer... comme n'existant pas pour mes beaux-frères... Inutile de vous donner les trop longues raisons qui m'ont fait prendre cette résolutions... Mais elle est irrévocable... Je tiens à ce que les choses, — en apparence du moins, — restent en l'état... Je tiens à continuer à passer pour morte.

Eh bien ! mais... elle est bien accommodante, cette chère dame. Alors, pas d'histoires avec les frères Lowell, pas de discussions, pas de règlements de comptes. M. Félix Moiron se prit à respirer comme si on lui eût enlevé un gros quartier de roc lui étouffant la poitrine.

Aussi, se montra-t-il très content quand Mme de Chazay formula sa demande. Elle avait immédiatement besoin d'une grosse somme, vingt mille francs.

Mais comment donc... C'était tout naturel et tout simple.

Et, tout frétilant, car combien allégé par la nouvelle qu'il venait d'apprendre, il s'en fut à son coffre-fort et y prit vingt billets de mille d'un beau bleu qu'il tendit à sa cliente après les avoir enfermés dans une enveloppe.

De son côté Aline de son écriture cursive, à caractères allongés, écrivait un reçu en règle, le datait, et le signait entièrement de son nom : "Comtesse Aline de Chazay".

Cela fait, elle prenait congé de M. Félix Moiron, qui reconduisait sa cliente jusqu'à la porte et poussait un nouveau soupir de satisfaction et d'allégerie en la voyant se perdre dans l'ombre.

Personne n'avait eu vent de sa visite : en arrivant à Vallière, elle n'avait éveillé aucune curiosité. Sa modeste robe noire avait complètement passé inaperçue.

Et Mme Victoire pouvait prendre le train de nuit, gagner l'express à Tours et terminer son voyage avec rapidité ; elle traversait la Manche et se retrouvait à Londres à l'heure où sa présence pour sauver Foot-Dick était indispensable.

Voilà de quelle façon les choses s'étaient passées. Et Aline les détaillaient à Richard, lui expliquait qu'elle ne devait attendre ni aide ni assistance d'un être aussi timoré que l'était M. Félix Moiron.

Tous ces raisons, bien d'autres encore que nous abstenons de transcrire, ne parvenaient point à convaincre Foot-Dick. Il était désormais poursuivi par une idée fixe, celle de voir Mme de Chazay prendre l'offensive et recommencer cette lutte où elle et sa fille avaient failli tant de fois déjà trouver la mort.

Et Mme Victoire s'y refusait, craignant par-dessus tout les deux misérables qui, armés et fort ne reculerient devant rien, dès qu'ils sentiraient leur situation pécuniaire menacée...

Il nous faut donc revenir aux deux bandits, à ces deux frères Lowell, qui sont demeurés forcement dans l'ombre.

Les gens heureux sont comme les peuples heureux, ils n'ont pas d'histoire.

Les deux Lowell vivaient largement sur Chazay et avaient dû se contenter de ce pis aller qui ne manquait pas d'être fort agréable... Chazay !... Pensez donc !... Une bague au doigt... Et une riche bague, encore !

On disait d'eux dans les alentours :

— Les frères Lowell, ils n'aiment pas qu'on leur marche sur le pied... ils ne supportent pas qu'on les ennuie... mais c'est des rudes lapins tout de même, et pas fiers, trinquant avec tout le monde.

Ils n'avaient guère vieilli. Le vice conserve et chez certaines natures bâties à chaux et à sables, les débordements de toute nature ne semblent laisser aucun effet tangible. Ils demeuraient tous deux aussi solides, aussi ingambes, tout en menant la même existence déréglée et orgiaque. Et lorsque terrassés par la fatigue et par l'ivresse, ils se décidaient à regagner leurs couches somptueuses, ils y trouvaient le repos absolu et bienfaisant, car hélas !... il faut l'avouer, rien ne ressemble au sommeil d'un honnête homme comme celui d'un coquin.

Pour eux, Aline morte, Colette perdue dans quelque bouge infâme de Londres si elle n'avait pas eu le sort de sa mère, la vie était agréable et douce, après tout, et ils pouvaient savourer en toute liberté et en toute paix le fruit de leurs peines, c'est-à-dire celui de leurs rapines et de leurs crimes.

Un jour qu'ils finissaient de déjeuner en tête à tête dans cette petite salle à manger de Chazay, bien connue du lecteur, un domestique se présenta, portant le courrier sur un plateau d'argent... Oh ! les frères Lowell étaient seigneurs et maîtres de Chazay et entendaient bien être traités comme tels.

Simon, au milieu des journaux et des lettres prit une lettre de faire-part encadrée de noire, et avec l'indifférente curiosité de ceux-là qui n'ont ni parents, ni amis, ni famille, et ne s'intéressent qu'à eux-mêmes :

— Tiens ! qui est-ce qui est mort ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire, — répliqua André — puisque ce n'est ni toi, ni moi... le reste, tu t'en bassines le coquillard, — comme on dit dans le grand monde.

Et il fredonna la célèbre chanson :

“ Quand on est mort, c'est pour longtemps ”

L'aîné avait décacheté l'enveloppe et parcourait l'invitation, et il laissa tout à coup échapper un juron en s'écriant :

Mais pardon ! . . . Tu te trompes absolument . . . mon vieux fran-
gin . . . Ça t'intéresse et diablement même.

— Qui donc est mort ? . . .

C'est cette vieille bête de père Moiron, le notaire de la Vallière. . . . Mais ça peut être très grave, cette affaire-là . . . Il n'était pas ennuyeux le moins du monde, le vieux brave

— Un vieux froussard

— Justement . . . Nous avons su lui inspirer une sainte et cons-
tante souler . . . Et il nous donnait tout ce que nous voulions . . .
Oni, ça me chiffonne tout plein, cet événement inattendu . . . Faut
être idiot pour se laisser claquer comme ça . . . Enfin . . . Faudra
voir . . .

— Faudra voir quoi ? — demanda l'autre en fronçant les sourcils
et en faisant flamber dans ses yeux d'un noir d'enfer la sanguinaire
fureur qui, si aisément, se dechainait chez lui.

— Tu raisones toujours comme un pied . . . Tu ne tueras pas tout
le monde . . . Et à tout instant tu peux rencontrer au coin d'une bor-
ne, un autre aussi malin, aussi roué, aussi fort que toi.

— Et puis après ? . . . Alors faut tendre le cou, se laisser passer
le licol et permettre de tirer dessus jusqu'à ce que l'on vous étrangle . . .

— Et qui te parle de te laisser étrangler . . . Seulement le départ
du père Moiron pour l'autre monde me tarabuste . . . Par cette rai-
son que tu comprendras dès que tu te donneras la peine de réflé-
chir, par cette raison que ça allait tout seul avec lui et que je me
demande si nous allons nous rencontrer face à face avec un pa-
roissien qui sera aussi coulant.

— Faudra bien qu'il marche ! . . .

— Sans doute . . . mais . . . ça peut ne pas aller tout seul. Je ne
cesserai de te le répéter . . . Qu'est-ce qui va prendre l'étude ? . . .
Là est la question.

— Son fils . . . sans doute. N'était-il pas pour cela à Paris ? . . .
Mais, tu l'as vu son fils aîné . . . Auguste Moiron, un grand quinze
côtes qui croit le faire à la distinction parce qu'il a avalé un fil de
fer

— Oni, je l'ai vu passer à cheval, je l'ai rencontré à la chasse. Un
noiraud dédaigneux, avec une bouche en cul de poule.

— Oui, c'est bien cela.

— Ma foi : je ne l'avais guère remarquer.

— Evidemment, tu ne te doutais pas que ce jeune basocien aurait
un jour ou l'autre à entrer en relations avec nous.

— Eh bien ! il va falloir compter avec lui,

— Nous verrons bien . . . En tous cas, nous en avons muselé de
plus durs que lui.

Au bout de quelques instants, Simon qui tenait toujours entre les
doigts la lettre de part, reprit encore :

— Ça va être une rude corvée demain.

— Tu comptes aller à cet enterrement ?

— Et toi aussi . . . Nous n'avons pas le droit, nous les seigneurs
de Chazay, de nous soustraire à ces devoirs de convenances.

Tu as raison, après tout ; on ne saurait mettre trop d'atouts dans
notre jeu . . . Et puis, il convient qu'il nous voie là, ce jeune frais
émoulu, puisqu'il va être notre notaire.

Le frère éclata de rire.

— Ça ne te semble pas étrange, à toi, de nous entendre dire :
“ Notre notaire ”, nous qui n'avions ni sou ni maille, qui n'étions,
en somme, que des aventuriers, sans feu ni lieu, nous avons un no-
taire, un château, des bois, des terres . . .

— Nous avons ! . . . Nous avons ! . . .

— Dame ! Ça n'est pas le grand Turc, je suppose, qui couche à
Chazay, qui en touche les revenus et qui joue du hautbois dans les
futaies !

— C'est vrai ! . . . Mais enfin ça n'est pas complet . . . Tu n'as
pas le droit, pas plus que moi d'ailleurs, de distraire et de vendre,
non seulement une ferme de Chazay, mais même la plus petite piè-
ce de terre.

— Ça, c'est le chiendent . . . Mais que veux-tu mon pauvre lapin,
il n'y rien de parfait sous le soleil !

Le lendemain, une victoria très correctement attelée descendait
les deux frères à la porte du notaire de Vallière, qui était entourée
de draperies funéraires. Les deux frères étaient correctement vêtus
de noir, gantés de noir, avec, comme coiffure, des chapeaux haut de
forme. Oh ! les saluts ne leur furent pas ménagés. Possession vaut
titre, et en nombre de cas l'argent aujourd'hui remplace la noblesse
du nom et également la noblesse du cœur. Simon et André Lowel
étaient bien regardés comme les véritables seigneurs et maîtres de
Chazay.

Auguste Moiron leur adressa le plus roide des saluts, qui consis-
te, c'est toujours le dernier cri, à courber la tête d'un mouvement
très brusque.

Simon et André répondirent de même, et à la sortie de l'église, à
l'issue de la cérémonie, on échangea même des poignées de mains.

— C'est égal, — fit André à son frère lorsque tous deux eurent
regagné leur voiture, . . . je n'aime pas sa trompette, au paroissien . . .
Et tu verras que ça n'ira pas avec lui comme avec son paternel.

— Nous verrons bien.

Quelques semaines s'écoulèrent. Les seigneurs de Chazay ayant
touché une forte somme avant la mort de M. Felix Moiron et ayant
réalisé une importante coupe de bois avaient bien le temps d'atten-
dre. Ils jouaient vraiment sur le velours.

Pendant ce laps de temps, M. Auguste Moiron avait pris posses-
sion de l'étude et de la maison de son père.

Pour commencer, il avait fait maison nette, disant aux siens,
sans se donner la peine d'employer d'autres périphrases : — “ La
maison est à moi, c'est à vous d'en sortir. ”

Le portrait qu'avait dessiné Simon Lowel en quelques coups de
crayon était frappant de ressemblance.

Roide, guindé, poseur et même dédaigneux avec ses inférieurs et
aussi ses égaux qui se moquaient de lui à tire-larigot, il n'avait
rien à envier, comme perverse nature, aux deux châtelains de Cha-
zay. A eux trois, ils pouvaient lier partie carrée. C'était la même
duplicité, la même fourberie, la même sacrée fringale de l'or. La
mort de son père le faisait chef de famille, et aussi avec une mau-
vaise foi et une adresse de rapace, il vous sabrait les siens et vous
les dépouillait, les tondant au ras de la peau, les plumant à vif . . .
et cela, le code à la main, avec ses procédés . . . légaux qui livrent
pieds et poings liés les naïfs aux gens d'affaires.

Dans la vie, un seul dieu : le Veau d'or . . . dont il aurait voulu
faire un bœuf

Avec les frères Lowel, s'il existait plusieurs points de ressem-
blance frappante, il s'éloignait d'eux par la plus vile des couardises.
Les deux bandits, eux, du moins, payaient de leur personne. Inso-
lent avec les faibles ou ceux qui ne pouvaient lui répondre, devant
une énergie réelle, il glissait dans les doigts comme une anguille, ou
s'aplatissait telle une punaise. Tout dans cette existence était ré-
gularisé et organisé pour en arriver promptement à faire fortune.
Craignant les entraînements de la jeunesse qui coûtent quelquefois
très gros, il s'était marié de bonne heure, non par amour, les avides
et les avarés, ceux qui défient leur bourse, sont mis à l'abri de l'a-
mour vrai, de l'amour sincère, passionné, de l'amour éternellement
jeune. Auguste Moiron vous avait bel et bien épousé un sac d'écus,
excessivement rebondi, bien que sa propriétaire fut effroyable-
ment plate. L'héritière de gros agriculteurs était ce que l'on peut
appeler une vraie laide. Grande, maigre, sèche, avec des cheveux
d'un blond douteux et un polisson de grand nez qui faisait inévita-
blement songer au casoar ou à l'autruche, avec de longs pieds, des
mains énormes et je ne sais quoi de dégingandé et de rêche qui révèle
les disgraciées créatures à jamais privées des saintes joies de la ma-
ternité.

Aussitôt maître de l'étude, Auguste Moiron s'était mis à l'œuvre
et cherchait à rétablir l'ordre là où il n'avait jamais existé. Et
il travaillait nuit et jour, mauvais, hargneux, plein de bile, car il
trouvait à tout instant des lacunes dans les écritures, des irrégulari-
tés dans les procédures suivies . . . Et alors, quand il se disait que
certains des clients de l'étude pourraient, avec de justes droits venir
lui réclamer d'importantes sommes, il sentait l'angoisse de l'avarice
lui serrer la gorge, il lui semblait qu'on allait lui arracher le cœur.

Le compte de la famille Chazay lui sembla tout d'abord singu-
lièrement embrouillé ! . . . Et en refeuilletant soigneusement, il
tomba sur un reçu, un reçu unique, celui d'une somme de vingt
mille francs, signé de la main de la comtesse de Chazay elle-même.

Absent du pays pendant plusieurs années, il n'avait que de vagues
souvenirs des malheurs qui avaient frappé cette riche et noble mai-
son. M. de Chazay, officier de marine, tué au Tonquin . . . sa veuve ?
oui ? . . . Qu'est-ce qu'était donc devenue sa veuve ? . . . Morte ? . . . Fol-
le ? . . . Enfermée dans une maison de santé ? . . . C'était à tirer au
clair.

Sur ces entrefaites, il recevait de Simon Lowel une lettre timbrée
du château de Chazay, qui le fit violemment tressauter sur son
siège.

Simon lui demandait tout simplement une somme de dix mille
francs dont il avait besoin sous peu de jours.

— Dix mille francs ! . . . Comme il y va ! — s'écria Auguste Moi-
ron. — on dirait que ça se trouve dans le pas d'un cheval. S'il s'ima-
gine qu'il va prendre des dix mille, des vingt mille chez moi, comme
j'en vois marqués sur les comptes de mon malheureux père . . .
Il faudra en rabattre

Et aussitôt dans une lettre entortillée, s'excusant d'être retenu
par des travaux importants et des rendez-vous déjà pris, ainsi que
d'interminables redditions de comptes, il priait M. Lowel de bien
vouloir prendre la peine de passer à la Vallière.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? — fit Simon en montrant la lettre
à son cadet ; — nous allons avoir maille à partir avec ce marchand
de papier timbré.

—Eh bien !... Tu n'as pas la prétention que ça marche perpétuellement sur des roulettes... Nous nous battons s'il le faut.

—Sans doute... Mais ce que je te demande avant tout c'est de conserver ton sang-froid et ton calme, de ne pas t'emballer, en un mot.

Mais non... mais non... D'ailleurs... tu parleras... toi tout seul... Je ne jouerai que le rôle d'un personnage muet.

Et tous deux arrivaient à la Vallière à l'heure fixée par le jeune tabellion.

Celui-ci après le plus cérémonieux des saluts, toujours le coup de tête du dernier cri, désigna deux sièges aux deux frères, les remerciant d'avoir bien voulu prendre la peine de se déranger, et enfilait les unes au bout des autres toutes les formules de la plus banale politesse.

Simon et André se laissaient peu entamer par ces coquetteries; deux pirates de cette trempe étaient trop coriaces pour s'arrêter aux bagatelles de la porte. Ils attendaient que leur adversaire attaquât la partie.

Auguste Moiron, dut, en fin de compte, s'y résoudre.

—Messieurs, — dit-il avec une calculée lenteur, et en scandant ses mots, ainsi qu'il en avait l'habitude, trouvant cette allure de conversation très distinguée, — messieurs, vous voudrez bien m'excuser, mais, nouveau venu en cette étude, je suis accablé par un travail surhumain... Non... Je n'exagère rien... il est absolument surhumain... Mon pauvre père... depuis très longtemps malade... les affaires n'étaient plus suivies... comme elles doivent l'être en leur cours régulier... De manière que... de manière que.....

André Lowel s'était mis à souffler comme un phoque. Ces alternatives, ce flux labial, l'ébercèrent dès le commencement de l'entrevue. Son aîné le calma d'un impérieux regard.

—Monsieur, — répondit-il, en coupant brusquement la parole à Auguste Moiron, — je crois que les explications que vous voulez nous donner sont complètement inutiles... Du vivant de M. votre père, les choses se passaient ainsi : lorsque nous avions besoin d'argent nous lui en demandions naturellement... Il nous versait immédiatement la somme demandée... et le portait au compte... Chazay est, Dieu merci, une terre d'une assez grande valeur et fournit des revenus assez importants pour que le notaire de notre famille, qui règle les baux, touche les fermages, se fasse à l'occasion, notre banquier, pour nous éviter toute suite d'ennuis et de lenteurs... Dans le cas où cette manière de procéder, que nous n'entendons pas changer, ne vous conviendrait pas... mon Dieu !... c'est bien simple, il ne manque pas de notaire dans la contrée, à Ballan, à Monthazon... peu importe, et nous prierions l'un de vos confrères de vouloir bien se charger des affaires de la terre de Chazay.

C'était une mise en demeure simple et nette, à prendre ou à laisser.

Les lèvres d'Auguste Moiron se contractèrent, sa mâchoire inférieure s'avança comme celle d'un bouledogue, dépassant ses longues moustaches noires, mais il faut lui rendre cette justice qu'il ne perdit pas son sang-froid, et plus lentement encore, si s'est possible, il reprit :

—Je vois... avec peine que nous ne nous entendons pas du tout... Vous parlez, messieurs, d'enlever à mon étude les affaires de la famille de Chazay... Vous devez en avoir le droit... Je n'en doute pas... mais... voulez-vous être assez bon pour me mettre au courant, et me le faire connaître... Etes-vous propriétaire de la terre de Chazay?... Là est la première question... Je vous demande pardon si j'insiste... mais... je vous l'ai dit... je ne connais pas exactement les affaires qu'a laissées mon père... je ne désire que de pouvoir les mettre le plus promptement possible à jour... je demande seulement que l'on veuille bien m'en donner le temps.

Et comme Simon, le porte-paroles, prenait un temps avant de répondre, le jeune tabellion reprit encore :

—Êtes-vous les propriétaires de Chazay, ou bien... en êtes-vous les usufruitiers ?.....

Cette fois, la colère qui grondait depuis un long moment cherchait à se faire jour.

—Toutes ces paroles inutiles ne servent à rien... Nous ne sommes pas venus ici pour subir un interrogatoire... Voulez-vous... ou non, agir avec nous comme le faisait votre père?... Répondez par oui ou par non ?

C'était d'une maladroite brutalité. Auguste Moiron le comprit parfaitement, car il répliqua aussitôt :

—Si nous nous fâchons, il n'y aura pas moyen d'en sortir... Je vous dit, je vous répète, que je suis nouveau venu dans l'étude... et pour ainsi dire dans le pays... Si je consulte mes souvenirs... je croyais que la comtesse Aline de Chazay, veuve du comte Roland de Chazay, lieutenant de vaisseau mort au Tonkin, était la propriétaire de Chazay.

Simon Lowel, qui jugait la situation comme devenant très grave, coupa la parole à son frère.

—Permettez... Puisque vous l'ignorez, nous allons vous apprendre que la comtesse de Chazay, notre belle-sœur, est devenue complètement folle.

—Ah ! — fit Auguste Moiron, — elle est folle ; mineure, par conséquent, traitée comme telle par la loi, et sans doute dans une maison de santé.

—Vous ne me laissez pas continuer, — reprit Simon, en commençant, lui aussi, à donner des marques d'impatience.

—Je vous écoute.

—Mme Aline de Chazay, atteinte du délire de la persécution, s'est sauvée en Angleterre avec sa fille. Là... nous avons fait notre déclaration à la police, et avec son concours, nous allions la rejoindre, quand elle nous a glissé entre les mains... Elle était absolument sans ressources... Elle a donc dû mourir... c'est bien évident, avec son enfant... de façon misérable... et dès lors.....

—Dès lors... vous vous considérez comme ses héritiers... Par tolérance... jusqu'ici, on vous a laissé faire... Usufruitiers... simplement usufruitiers... Et encore... Il y aurait bien des choses à dire, concernant cette situation irrégulière et incorrecte.

A mesure qu'il parlait, le jeune Auguste Moiron, il reprenait singulièrement d'aplomb, devenant même agressif.

Le flair d'une affaire très productive lui montait au nez... Et, parail au chien de chasse se rabattant sur une voie inattendue, il se mettait en éveil et cherchait à préparer ses batteries.

D'autant qu'il se disait tout en continuant à amuser le tapis, on attendait la partie :

—Pas forts en affaire, les frères Lowel, pas forts du tout, et il ne se doutent pas du terrible coup droit que je vais leur porter.

Alors, tout haut :

—Donc, la comtesse a simplement disparu... Et vous ne savez pas ce qu'elle est devenue... Vous n'avez pas de testament... avant sa folie... bien entendu... Vous ne possédez pas son extrait mortuaire... Pour la loi... la loi... elle et son enfant existent donc toujours... Vous vous trouviez à Chazay, vivant avec elle, de la vie familiale... Elle s'est enfuie... mais vous avez continué à habiter Chazay, à en toucher les revenus... je vous le répète... par pure et simple tolérance... Des droits... vous n'en avez aucun.....

—Alors, — et André se leva et s'avança jusqu'à toucher le fauteuil sur lequel était assis le jeune notaire, — ainsi, c'est la guerre que vous nous déclarez !.....

Auguste Moiron ne s'attendait pas à cette explosion et son assurance subit immédiatement un très notable déchet. L'atroce figure d'André Lowel qu'il avait seulement, maintenant, à quelques pouces de son visage, lui inspira une réelle terreur et il se dit, — ce qui était exact, — tandis qu'une sueur très froide commençait à perler le long de ses tempes :

—Mais, ces deux grodins-là sont parfaitement capables de m'étrangler !.....

Néanmoins, il ne put résister au désir de porter le " violent coup droit " qu'il tenait en réserve.

—Je vous en supplie, messieurs, un peu de calme, un peu plus de calme dans la relations que nous sommes appelés à avoir ensemble, autrement, elle deviendront intolérables... Croyez bien que ma bonne volonté vous est entièrement acquise, et soyez convaincu que je fais tous mes efforts pour débrouiller une situation très compliquée.

André Lowel reprit sa place, mais les contractions nerveuses de son terrible visage laissaient voir qu'il éprouvait une folle envie de sauter à la gorge du successeur de l'Élix Moiron.

Celui-ci poursuivait son enquête :

—Vous dites donc que la comtesse Aline de Chazay s'est enfuie à Londres et à disparu malgré toutes vos recherches et celles de la police anglaise... Il y a combien de temps de cela ?.....

—Tout près de onze ans, — répliqua aussitôt Simon Lowel, de plus en plus inquiet de la tournure que prenait la discussion.

Auguste Moiron hocha la tête à diverses reprises.

—Eh bien ! — fit-il, prenant une pièce dans une chemise placée à portée de sa main, trois ans, après cette époque, elle n'était point morte... Je puis absolument vous l'affirmer.

—Quelle preuve en avez-vous ? — s'écrièrent en même temps et avec la même brutalité bestiale, les deux frères.

—Une preuve indéniable. Mme la comtesse Aline de Chazay, trois ans après, — vous pouvez vérifier la date, — est venue ici, dans cette étude... et à donné à mon père le reçu, tout entier écrit de sa main, d'une somme de vingt-mille francs que celui-ci lui a remise... J'ajouterai même que le reçu est absolument régulier... nous avons ici de nombreuses lettres de la comtesse, et c'est la même main, la même écriture... Et cette pièce n'a nullement l'air d'avoir été écrite par une folle.

Les deux frères étaient atterrés.....

Ils tournaient et retournaient le reçu dans leurs doigts crispés.

Oh ! impossible de nier !... Il était bien d'elle !... C'était bien son écriture anglaise élégante et distinguée... Ils la connaissaient.

Et dans leur saisissement, il entraînait dans une réelle épouvante.

On eut dit que leur victime allait sortir de la tombe où ils la croyaient si bien ensevelie à jamais, et se dressant devant eux, venait leur annoncer l'heure suprême du châtement et de la vengeance !

Simon, le premier, retrouva l'usage de la parole, et payant d'audace :

— C'est impossible ! . . . matériellement impossible ! . . . Il est inadmissible que notre belle-sœur n'est pas donné d'autres signes de vie pendant tant d'années . . . Votre pauvre père aura été le jouet d'une intrigante, d'une courreuse d'aventures.

Auguste Moiron protestait . . . son père n'était ni idiot, ni aveugle . . . Et il était incapable d'aller donner vingt mille francs à la première venue . . . Evidemment, il avait dû reconnaître la comtesse de Chazay, et il avait eu en main toutes les raisons plausibles pour payer cette forte somme.

— Naturellement, — conclut-il, — ces vingt mille francs, je les fais entrer en ligne de compte . . . Votre bilan va être établi sous peu . . . et si je vous suis redevable d'arrérages une fois les relevés terminés, tenez pour certain que je me ferai un plaisir de vous les remettre aussitôt . . . Jusque-là, je vous prierai de vouloir bien attendre que cet important et indispensable travail soit terminé.

Arrêt rendu sans appel . . . Les deux frères le comprenaient et ils n'avaient qu'à s'y soumettre, se trouvant sous la dépendance absolue du jeune notaire.

Quant à effectuer la menace formulée par Andrée, enlever les comptes de la terre de Chazay à M^{re} Moiron et donner l'affaire à un de ses confrères, cette façon de vouloir faire chanter le notaire de la Vallière ne tenait pas debout . . . Usufruitiers ils se trouvaient, usufruitiers ils demeuraient . . . par tolérance, bien heureux que la justice, saisie par M^{re} Moiron lui-même, ne vint pas leur chercher pouille.

Quand ils se trouvèrent seuls tous les deux, hors de portée de voix et de regard :

— Ainsi ! . . . Elle n'est pas morte ! . . . Elle vit !

— Ou du moins, elle vivait !

— On peut mourir sept cent mille fois en sept ans

— Ne nous payons donc pas de mauvaises raisons, tu es aussi convaincu que moi qu'elle existe très bien, à l'heure qu'il est, encore . . . qu'elle est vivante en chair et en os, et qu'au moment où nous nous y attendrons le moins, nous les verrons se dresser toutes deux, en pied, devant nous, elle et sa fille, venant nous demander des comptes !

Tous deux marchaient la tête basse, en proie à une rage froide, intense, qui les affolait l'un et l'autre.

André reprit avec un mouvement furieux :

— Voilà ce que c'est que de toujours aller de l'avant, de ne pas savoir faire complètement les choses.

— Que veux-tu dire ? — demanda Simon.

— Au lieu de la jeter précipitamment à l'eau . . . si nous lui avions, au préalable, serré la vis . . . nous ne serions pas dans les jolis draps que cette canaille de notaire vient de nous servir.

— Il viendra peut-être un moment où nous n'aurons plus de draps du tout.

— Plaisante, je t'en prie ! . . . Non ! . . . mais, plaisante ! . . . Fais des mots ! . . . C'est l'heure ou jamais

— Je ne fais pas de mots . . . Je dis ce qui en est, simplement . . . Il est bien évident pour moi, comme pour toi, du reste, qu'Aliné attend son heure, terrée quelque part . . . Où ? . . . Voilà la question . . . Et que le jour où elle se sentira assez forte, où elle aura trouvé un appui . . . nous l'aurons sur le dos

— Tu l'as déjà dit . . . Tu te répètes

— Ah ! si nous savions seulement où elle se cache ! ! !

— Oui, mais voilà ! . . . C'est qu'elle n'a nulle envie de nous donner son adresse !

— Nous étions si tranquilles !

— Si heureux !

— Personne ne songeait à nous gêner

— Nous avions si bien pris dans le pays !

— Tout cet édifice-là peut être jeté à bas, en un clin d'œil, comme un château de cartes

— Et les années se sont écoulées

— On a pris de l'âge

— Nous ne sommes plus ce que nous étions autrefois

Se reprenant, André montra le poing, à travers l'espace, à un ennemi invisible.

— Oh ! faut pas dire ça . . . Nous valons tout autant ! . . . moi du moins ! Et quand ça devrait me coûter la tête . . . gare à ceux qui viendront nous barrer le passage . . . gare à Aliné et à sa gueuse de fille . . . J'y mettrai le prix !

Se tournant alors vers son frère, qui possédait, on le sait, sur son cadet un énorme empire :

— Eh bien ! Qu'est-ce qu'il faut faire, à ton avis ?

— Pas deux choses, pour sûr . . . Une seule ! . . . Faire faire des coupes à Chazay, à tire-larigot . . . Vendre pour trois ou quatre cent

mille francs de bois, et mettre un sac de côté pendant qu'il en est temps encore . . . Parce que le grain peut fondre sur nous au moment où nous y penserons le moins.

— Ah ! mon pauvre vieux lapin ! . . . J'ai bien la crainte que nous n'ayons mangé tout notre pain blanc le premier.

— Allons ! . . . Allons ! . . . Elle n'a pas montré le bout de son nez pendant sept ans . . . Qui est-ce qui te dit qu'elle ne nous laissera pas tranquilles encore pendant trois ou quatre brisques ? . . . Remplissons nos poches . . . Et . . . après nous, la fin du monde

André secoua la tête.

— Crois-moi ! . . . c'est la veine qui tourne . . . ce que nous venons d'entendre là . . . vois-tu . . . c'est un son de cloche

— Enfin, pour soutirer de l'argent à ce cancre-là . . . nous pouvons nous fouiller.

— Ça c'est comme des dates.

Les deux frères Lowel se trompaient du tout au tout

Trois jours ne s'étaient pas écoulés que la poste leur apportait une volumineuse enveloppe, une lettre chargée venant de la Vallière.

Le pli leur était adressé par la main de M^{re} Auguste Moiron.

Et, les cachets brisés, dix beaux billets de banque de mille francs s'échappèrent de la lettre d'envoi portant ces mots :

“ Messieurs et chers clients,

“ Je suis heureux, grâce à mes efforts, d'avoir pu établir, à peu de chose près, le relevé de votre compte, et de pouvoir mettre à votre disposition la somme que vous m'avez demandée.

“ Recevez, etc.

“ AUGUSTE MOIRON.”

— Tiens ! Tiens ! Tiens ! — s'écria joyeusement André, — tu vois, frerot, que j'ai eu raison de lui montrer les dents.

Simon secoua la tête :

Il s'est ravisé . . . c'est bien ! . . . Mais ça va nous coûter terriblement cher ?

— Pourquoi !

— Tu ne vois jamais rien ! . . . Parce que s'il vient à nous . . . c'est qu'il trouve son avantage à entrer dans notre jeu . . . et que nous ne sommes pas armés pour l'empêcher de prendre sa part.

Simon raisonnait juste.

Dans le silence du cabinet, M^{re} Auguste Moiron, une fois les deux frères partis, avait posé attentivement le pour et le contre de la question. Il ne se faisait aucune illusion sur leur compte, les deux frères Lowel étaient deux bandits de la pire espèce, capables de tout et de bien autre chose encore, et il ne se dissimulait pas que tout était à craindre de la part de deux gredins de cet acabit . . . Donc, se brouiller avec eux présentait à courts échéances de très sérieux dangers.

Sans doute, son devoir d'honnête homme, d'officier ministériel, lui ordonnait de ne pas les laisser manger à même cette belle terre de Chazay dont les véritables propriétaires pouvaient à tout instant venir lui demander compte.

Mais ceci, c'était l'inconnu. En écoutant la voix de l'honneur, en faisant son devoir, qu'avait-il à espérer ? . . . Des honoraires élevés, il est vrai, mais rien que des honoraires . . . Ce serait, mis bout à bout, une forte somme . . . Mais enfin, c'était là piètre bénéfice.

Tandis qu'en faisant le jeu des deux Lowel, en continuant à les arroser, quand ils le demanderaient, sans jamais arriver à un règlement définitif, il pouvait puiser à même, tailler et trancher, et prendre une large part.

En bonne conscience, pouvait-il hésiter ?

Et il n'hésitait pas non plus . . . son harpagonisme trouvait trop son compte à l'adoption de la combinaison No 2.

Il envoya donc les dix mille francs aux frères Lowel . . . Et sur les fermages et les revenus de Chazay, il s'en administra dix mille autres

Eh bien ! On verrait ce que réservait l'avenir . . . Les deux Lowel, après tout, devaient avoir raison. Le père Moiron pouvait fort bien avoir été la dupe d'une aventurière.

Quand on possède un princier domaine comme Chazay, et une fortune importante, des rentes . . . on ne va pas courir la prétentaine sans donner signe de vie . . . Voilà !

Et bien ! . . . Si elle se présentait jamais chez lui, la comtesse de Chazay, vraie ou fausse, on plaiderait . . . Le papier timbré n'est pas fait pour les chiens . . . et en tous les cas il défait bien n'importe qui d'être assez malin, assez fort, pour lui faire rendre gorge . . . Ce qui était entré une fois dans la poche de M. Auguste Moiron ne devait jamais en sortir.

Voilà pourquoi il était revenu le premier et y était allé de ses dix mille francs . . . qui devaient être bientôt suivis de beaucoup d'autres. Entre les frères Lowel et M^{re} Auguste Moiron venait d'être passé un traité d'alliance offensive et défensive.

Point de papier timbré, pas même écrit sur papier blanc, et il devait cependant tenir, tout comme s'il eût été dûment signé et enregistré.

C'était un maître atout qui tombait inopinément dans le jeu de Simon et d'André ; sans doute, ainsi que l'avait dit l'aîné des deux frères, il coûterait très cher, mais il rapporterait très gros, et il faut se résoudre à savoir faire des sacrifices... surtout lorsqu'il n'est pas possible d'agir autrement.

Mtre Auguste Moiron se trouvait donc en brillante posture, il arrondissait sa pelote, et en comptant sur ses doigts, il se disait qu'avant longtemps il en arriverait à être le plus riche notaire de la contrée. Et instinctivement, d'un geste indécis et contenu, il caressait un gros livre placé à portée de sa main.

C'était un code, le recueil complet de nos lois, — celui-là même qui permet aux gens avisés, retors et sans scrupules de s'approprier le bien d'autrui, en passant au travers des mailles du filet tendu par dame Justice, que Mtre Moiron caressait de la main.

Un petit clerc d'aspect minable, l'un de ces enfants à nez pointu qui font penser au produit d'une belette mâtinée par un rat, entr'ouvrit doucement la porte du cabinet du patron.

— Qu'est-ce qu'il y a ? — demanda brusquement celui-ci, mécontent d'être arraché à ses rêveries.

— C'est un monsieur qui demande à vous parler ?... Il n'a pas dit son nom.

— Un commis voyageur, un marchand de vins ?... Je n'ai besoin de rien.

— Non ! Il vient pour affaires.

— De la part de qui ?

— Je vais lui demander.

La petite tête de fouine disparut pour se remontrer quelques secondes plus tard.

Le petit clerc tenait un papier à la main et le tendit à son patron, qui dédaigneusement, — Mtre Auguste Moiron trouvait toujours bon de se montrer dédaigneux et méprisant pour les êtres de bas étage placés sous ses ordres, — prit le papier, abaissa son regard sur la suscription.....

Et, si maître qu'il fût de sa personne et de ses gestes, Mtre Moiron tressauta violemment sur son opulent fauteuil de maroquin capitonné.

Mane, Thecel, Pharès ne produisirent certainement pas plus d'effet sur l'odieux Nabuchodonosor.

Il y avait cependant que quelques mots précédant un nom, et le tout flamboyait et zigzaguait avec des pétillons extraordinaires.

Sur le papier, Mtre Moiron venait de lire :

“ *De la part de Madame la comtesse Aline de Chazay* ”.

— Faites entrer... faites entrer. — prononça d'une voix entrecoupée le notaire, tandis qu'il bégayait très intrigué.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Et un individu, vêtu d'un élégant complet de voyage, très allant, très distingué, et de plus fort joli garçon, pénétra dans le cabinet de l'homme d'affaires et le salua avec aisance et correction.

Puis, comme Mtre Moiron, très intrigué, ne songeait même pas à offrir un siège au nouveau venu, celui-ci s'empara d'un fauteuil l'enleva de terre avec une facilité extrême, puis le plaçant bien en face du tabellion, y prit place, s'y installant commodément.

— Pardon ! — fit Auguste Moiron, — le nom que je viens de lire sur ce papier m'a tellement intrigué... que je ne suis pas encore remis de mon saisissement... Vous m'excuserez... J'ai omis de vous offrir ce fauteuil.

— Aussi, j'ai vu que ce n'était qu'un oubli et je me suis permis de le prendre.

Pendant que le visiteur parlait, en excellent français du reste, mais avec un très sensible accent anglais, Mtre Moiron cherchait dans sa mémoire, interrogeait ses souvenirs, se demandant avec persistance :

— Où diable ai-je donc vu cette tête-là ?

Courant en même temps après son sang-froid, il finit par en attraper une partie d'autant que l'inconnu gardait un air gracieux et amène, et alors, traînant sa question, avec sa lenteur habituelle qu'il trouvait de si bon goût et si distinguée :

— Vous me pardonnerez, monsieur... mais... je ne comprends pas bien... le motif... qui vous a fait employer... le nom... vous servir du nom... d'une personne.....

La parole lui fut promptement coupée, l'inconnu était rudement un homme carré par la base et n'aimant point les atermoiements.

Pardon, — fit-il, — je ne vous ai pas donné mon nom parce qu'il ne vous eût servi de rien, vous étant complètement inconnu... mais je me suis servi de celui de Mme la comtesse Aline de Chazay... par cette seule raison que je vous suis envoyé par elle... je viens de sa part.....

Un siler ça.

C'était net, c'était clair, et Mtre Moiron cherchait une réponse.

— C'est justement... ce nom qui m'intrigue... il a appartenu à une personne qui, une personne que... qui a disparu du pays.

— Depuis onze ans... c'est bien cela, monsieur... elle n'y est revenue qu'une fois pendant ce long laps de temps... et a été reçue par M. votre père... M. votre père, que je m'attendais à avoir l'hon-

neur de rencontrer ici... Vous êtes en deuil... je dois donc en conclure que vous devez avoir eu la douleur de le perdre.

Auguste Moiron salua de la tête. L'inconnu continuait avec une très grande et très courante facilité d'élocution :

— Pendant ce très long espace de temps, la comtesse de Chazay n'est revenue en Touraine qu'une fois, c'est pour voir M. votre père... Je précise... C'était pour lui demander, à lui, le notaire chargé de ses intérêts, c'était pour lui demander une somme de vingt mille francs dont elle avait un pressant besoin.

Le notaire eut une moue dubitative.

— Monsieur, — fit-il, rentrant son long cou entre ses maigres épaules, — vous conviendrez avec moi que vous me racontez une histoire bien extraordinaire.

Une subite rougeur pointa aux joues mates de l'inconnu.

— Je ne viens pas vous... raconter d'histoire... vu que ce n'est pas mon habitude... Je viens vous dire des vérités.....

— Il est bien invraisemblable, vous m'avouerez, qu'une personne riche, titrée, disparaisse d'un pays... où elle possède de très grandes propriétés, une très grosse fortune, pour ne reparaitre en ce pays... qu'une fois au bout de quatre ans... Puis, après sept autres années de silence, elle dépêche un inconnu qui vient trouver le notaire de la famille de cette personne... Et... non... en réalité... c'est par trop extraordinaire et cela tient du roman le plus fantastique.

— Monsieur, — fit l'inconnu qui se contenait à grand-peine, — je vous apporterai toutes les preuves de l'existence de Mme de Chazay.

— Monsieur, je veux bien croire que vous vous trompez, que vous avez été trompé, — Auguste Moiron parlait maintenant avec une bonhomie conciliante, — vous avez été la victime d'une erreur... Et laissez-moi vous faire connaître la vérité... La comtesse de Chazay est devenue folle à la suite de la mort de son mari... Elle s'est échappée... s'est sauvée en Angleterre, où sans ressources, elle a dû misérablement périr dans le ignoble des quartiers de Londres... où elle avait été retrouvée.....

Foot-Dick, — car c'était lui, et on l'a reconnu dès son entrée, — s'était levée.

— Et moi, je vous jure que la comtesse de Chazay n'a jamais été folle... Elle a dû s'enfuir parce que deux misérables qui voulaient la dépouiller attentaient à sa vie et à celle de son enfant.....

On l'a compris... Foot-Dick, à force de songer aux révélations stupéfiantes de la pauvre Mme Victoire, avait tant tourmenté celle-ci qu'il avait fini par vaincre toutes ses résistances.

— J'irai trouver le notaire... Je lui ferai connaître votre existence... Et il ne me mangera pas, ce notaire... Ni vos deux beaux-frères non plus... Vous ne pouvez rester plus longtemps cachée... Vous devez engager à nouveau la lutte... non seulement pour vous... mais encore pour votre enfant.....

Et, demandant un congé de plusieurs jours, il était parti pour la Touraine et arrivait à la Vallière.

Et à la place du père Moiron, il trouvait le fils... le fils, qui, dès l'abord, lui produisait une impression exécration... antipathique au premier chef. Et il était bien forcé de reconnaître que l'affaire s'engageait au plus mal pour les intérêts des deux pauvres créatures dont il avait pris la cause en mains.....

Et il se trouvait maladroit, et il pestait et jurait contre lui-même.

D'un autre côté, Auguste Moiron tout en cherchant à payer d'audace, n'était nullement à son affaire. Bien qu'il en eût, il lisait couramment la loyauté sur le franc visage de son interlocuteur. Et il était bien forcé de se dire à lui-même :

Cet homme ne ment pas... C'est la vérité qui parle par sa bouche !... La comtesse de Chazay existe !... Il est son précurseur !... C'est elle qui va bientôt venir en personne me réclamer ses droits.

Le moyen de gagner du temps, de trouver une arme pour lutter, un moyen de ne pas perdre la partie qui allait s'engager à nouveau : partie dont il était l'un des joueurs les plus intéressés.

Et la crainte de perdre tout l'argent qu'il devait s'approprier dans ce partage des revenus de Chazay, avec les deux frères Lowel, partage dont il prétendait bien s'attribuer la plus grande part, cette crainte lui mit un peu le cœur au ventre.

Relevait la tête, cherchant à adjoindre à ses airs dédaigneux un ton méprisant :

— Mais enfin monsieur... vous prenez le nom de la comtesse de Chazay pour pénétrer chez moi... Vous venez me raconter une histoire à dormir debout... en contradiction flagrante avec les affirmations les plus précises de deux de mes clients.....

— Les deux frères Lowel, sans doute ?.....

— Oui, parfaitement, je vois que vous êtes au courant, M. Simon et M. André Lowel.

— Ce sont deux bandits !... deux assassins !... — fit Richard fermant les poings et serrant les dents.

Auguste Moiron eut un petit accès de rire gouailleur.

— Je m'y attendais... voilà les injures qui arrivent... Les plus violentes calomnies contre deux de mes clients, très aimés dans le

pays, où ils ont acquis une situation aussi considérée que... considérable... Et vous venez dans mon cabinet... alors que je ne connais même pas votre nom.

— Mon nom... ne vous dira rien... c'est celui d'un homme qui gagne honorablement sa vie... Je me nomme Foot-Dick.

— Allons donc ! j'en étais sûr !... — murmura Auguste Moiron, — je l'ai vu dix fois au Grand-Cirque et à celui des Champs Elysées... C'est le clown !... Oh ! mais alors... ça devient très intéressant... Et moi qui m'obstinais à ne pas le reconnaître !... Oh ! mais... avec un pareil ambassadeur, les affaires me semblent devoir prendre une autre tournure.

— Oui, — reprit Richard s'apercevant parfaitement de l'impression que produisait son nom sur le jeune notaire, — oui !... Foot-Dick !... Ce double nom vous dit-il quelque chose... ? Vous est-il connu ?

L'alacrité qui envahissait à la fois le cœur et le cerveau d'Auguste Moiron se manifesta par par une plaisanterie d'un goût douteux.

De ses maigres jambes il esquissa un jeté-battu, une gambade, en disant, de plus en plus gonailleusement.

— Mais vous êtes bien alors M Foot-Dick, celui qui... au Grand-Cirque... hum ! hum !... comme au Cirque des Champs-Elysées... hum ! hum !...

Richard n'avait jamais laissé passer une insolence, non plus qu'une grossièreté ; ce mépris bourgeois déversé sur sa profession lui fit perdre toute mesure, et il répliqua du tac au tac, comme une prompt riposte en un assaut d'armes :

— Mon Dieu, il y a assez de notaires qui lèvent le pied pour qu'un modeste clown gagne sa vie en en faisant autant.

C'était roide !... Et ce mot devait briser les vitres... Malheureusement pour Auguste Moiron, il prétendit avoir le dernier mot dans ce duel qui commençait à coup de langue. D'un ton suprêmement ironique, remarquant que Foot-Dick était ce que l'on est convenu d'appeler un très joli garçon :

— Da reste, — reprit-il je comprends parfaitement que vous vous fassiez le chevalier de la comtesse de Chazay, vraie ou fausse... Celle que j'ai entrevue dans ma jeunesse était une toute jeune femme merveilleusement belle.

Foot-Dick, toujours rageant, s'empressa de répondre :

— La comtesse de Chazay a été sans doute très belle... mais je ne l'ai jamais connue ainsi, un accident effroyable l'a complètement défigurée, rendue méconnaissable...

Un violent mouvement nerveux échappa au notaire.

Mais comment donc !... Son adversaire lui livrait l'arme tant attendue !... La comtesse de Chazay défigurée, méconnaissable... mais alors, on avait toute facilité, toute possibilité pour ne pas la reconnaître.

Se levant alors à son tour pour bien indiquer à Foot-Dick que l'audience qu'il avait consenti à lui accorder était terminée :

— Monsieur, — et son ton devait être cassant, — je n'ai pas de temps... Vous êtes venu ici me raconter une histoire de *Mille et une Nuits*, celle d'une grande dame dépouillée par des malandrins, assassins et autre... Je crois y avoir mis toute la patience possible... Vous êtes victime d'une aventurière... Je vous le répète encore... et jet ne puis vous dire autre chose... à moins que...

— A moins que ? — répliqua Richard les dents serrées.

Auguste Moiron était lancé ; trop avancé pour reculer, il s'embrouilla dans son émotion, au milieu d'une phrase incompréhensible, d'où, très saisissable cependant, se détacha nettement le mot "complice".

Ce mot, dans la conjecture, équivalait à la plus grossière des injures.

Et le notaire dut amèrement regretter de l'avoir laissé échapper, car il n'était pas plus tôt sorti de ses lèvres qu'il reçut en plein visage le plus retentissant des soufflets qu'eût jamais appliqué sur une face blême une main emmanchée à un bras vigoureux.

Sous la violence du coup, Auguste Moiron avait fléchi et était tombé en travers de son bureau.

Instinctivement il avançait la main pour fouiller dans un tiroir et y saisir un revolver.

Inutile, — fit Foot-Dick, mettant à son tour la main à la poche placée près de la boucle du pantalon, — j'en ai un aussi, et avant que votre arme ait vu clair, je vous prévien que je vous aurai brûlé.

— Sortez ! — criait Auguste Moiron d'une voix étranglée. — Sortez... ou j'appelle... mes gens qui vous jeteront dehors.

— Je sortirez quand je voudrai... Quant à vos larbins, ceux que vous appelez sans doute "vos gens", je vous prévien que s'ils ont besoin "d'un "joli caleçon", vous n'avez qu'à les faire entrer... Seulement, je vous avertis bien aussi... Je ne prendrai aucun ménagement, la casse sera absolument personnelle... .

Le jeune notaire écumait.

— Vous entendrez parler de moi !... Je vous le promets !

— Je n'ose l'espérer !...

— Vous saurez ce qu'il en coûte pour lever la main sur un officier public !...

— Je reconnais volontiers que vous avez le droit d'offensé... que j'ai levé la main sur vous, que je vous ai frappé !... Jusqu'à demain midi, je serai à Tours, à l'*Hôtel de Bordeaux*, et je me tiendrai à la disposition des deux amis que vous voudrez bien m'adresser... Je les mettrai aussitôt en rapport avec deux sous-officiers de la garnison, qui ne me refuseront certainement pas le service que je vais avoir l'honneur de leur demander.

La rage qui débordait du cœur du d'Auguste Moiron lui fit trouver cette réponse qu'il considérait comme la dernière des injures :

— Ah ! ça... mais vous êtes fou !... Vous croyez que moi !... moi... Auguste Moiron, je vais aller m'aligner, me battre, avec un baladin, un clown, un pitre !...

Cette fois, au lieu de se mettre en colère, le susdit clown partit d'un violent éclat de rire, sa colère désarmait.

— Pardieu ! — s'écria-t-il, — vous me rappelez que Foot-Dick n'est qu'un nom de guerre, un pseudonyme... et qu'en réalité je me nomme : le baronnet sir Richard Barclay, le frère cadet de lord Lyfford, duc de Claifton.

Et comme le jeune tabellion demeurait abasourdi sous le coup de cette déclaration de Foot-Dick, ajouta encore :

Puis-je espérer, monsieur, que vous voudrez bien dès lors me faire le plaisir de vous rencontrer avec moi sur le terrain, que vous trouverez que mon sang vaut bien le vôtre, et qu'enfin, je suis d'assez bonne maison pour me rencontrer sur le pied d'égalité avec M. Auguste Moiron.

Et sans attendre une réponse, il se couvrit et franchit la porte en répétant :

— Jusqu'à midi, demain matin, *Hôtel de Bordeaux*.

Tout en regagnant la gare, il entama un soliloque qui n'était qu'un violent réquisitoire contre lui-même :

— Eh bien ! j'en ai fait de jolies !... B'est bien travaillé !... Pauvre femme !... Elles possèdent un avocat exquis... Je vais demander des explications à un notaire, et je commence par lui administrer des callottes !... Vraiment, on n'est pas bête comme ça !... C'est idiot !...

Et il s'éternisa en d'interminables variations sur sa violence, sa maladresse et les conséquences qui ne manqueraient pas d'en découler.

Tandis qu'il disputait ainsi contre lui-même et la destinée, M. Auguste Moiron ne perdait pas son temps. Il faisait atteler une atroce bagnole antédiluviennne, attelée d'un canasson centenaire et cornard, — car jamais il n'avait pu se résoudre à acheter un véhicule sortable, — et se faisait conduire au château de Chazay.

En atteignant la splendide avenue de platane qui conduit à la princière demeure, Auguste Moiron ferma à demi les yeux. Il ébauchait un doux rêve... Dans la grosse partie engagée, il restait en fin de compte le seul gagnant. Avec de l'astuce, de la ruse, de souterraines manœuvres, qui sait, peut-être bien finirait-il par évincer les deux pirates, — ainsi qu'il les nommait à part lui. Et ces terres, ces bois, ce château altier et superbe, tout cela deviendrait la propriété du petit notaire !!!

Et ! qui pouvait dire, à cette heure, ce qui arriverait ?... Ces choses-là se voient si fréquemment aujourd'hui !...

Les deux frères se trouvaient bien à Chazay. Après un plantureux déjeuner, une petite sieste facilitait la digestion.

Tous deux faisaient grand accueil au "jeune maître", — ainsi qu'ils l'appelaient — l'invitaient à se rafraîchir... De la bière, du champagne.

Auguste Moiron, remarquablement sobre chez lui, cessait de l'être chez les autres, là où ça ne coûtait rien. D'ailleurs, il avait la gorge sèche ; la scène très montée avec ce damné clown l'avait fortement agitée. Et, de grand cœur, il acceptait.

On trinquait, assis sous une charmille, dans de commodes rocking-chair, et Simon demandait :

(A suivre)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

LA "CANADIAN ROYAL ART UNION"

Ceux qui désirent suivre un cours gratuit de beaux-arts devraient s'adresser à la "Canadian Royal Art Union" (limitée) aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. Ces cours sont donnés dans la bâtisse de la Mechanics' Institute et sont absolument gratuits. Le tirage mensuel pour la distribution des œuvres d'art, aura lieu mardi, 24 octobre 1899, au bureau de la rue St-Jacques.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

CHANSON DES MOISSONNEURS

PASTORALE

Pour le piano

par G. BACHMANN.

PIANO

Allegro

rit.

All^o moderato

quasi

cresc.

cresc.

scen.

do

2

Scherz

p legg

cresc.

scen.

do

sempre legg

cresc.

scen.

do

p

sempre legg

cresc.

scen.

do

si

3

UNE EXPÉRIENCE A FAIRE



M. O'Flaherty. — Quelle est la différence entre un lit de plume et le temple des freres-maçons ?

Mme O'Flaherty. — Ah ! pour le sûr que je ne le sais pas.

M. O'Flaherty. — Bien d'autres qui ne le savent pas. Qu'ils les laissent tomber tous deux et ils verront la différence.

Tactiques Guerrières des Boers

Les dépêches des derniers jours feront trouver du plus haut intérêt ce qui suit :

On a souvent remarqué que dans tout choc entre les Boers et leurs ennemis, Anglais ou nègres, le nombre des tués chez ceux-ci était toujours supérieur à celui des blessés, au contraire de ce qui a lieu à l'ordinaire. Ainsi, au combat de Krügersdorp, la troupe de Jameson perdit 185 hommes, dont 150 tués et seulement 35 blessés ; tandis que l'armée transvaalienne n'éprouva que des pertes insignifiantes.

Ce double fait, aussi remarquable l'un que l'autre, tient d'une part à l'adresse des Boers qui sont de merveilleux tireurs, et, d'autre part, à leur habileté à se cacher de l'ennemi. Leurs luttes continuelles contre les barbares noirs ont allié, chez eux, aux qualités de précision des civilisés, la prudente audace des sauvages.

L'armée transvaalienne ne comporte pas, comme les nôtres, ce luxe de grades superposés résultant d'une hiérarchie savante et compliquée : tout l'état-major comprend un chef dénommé général et trois ou quatre lieutenants. Immédiatement au-dessous, vient la masse des combattants, tous de rang égal.

Quand le corps marche sur plusieurs colonnes, le général est à la tête de la principale et un lieutenant dirige chacune des autres. Quand toutes les troupes sont rassemblées au lieu de concentration, le général les réunit et, s'adressant directement à elles, leur explique tout son plan. Il désigne ensuite une dizaine de "premiers fusils" qui ont ordre de ne tirer que sur les officiers ennemis. Puis il les lance en tirailleurs. La seule règle est que chaque homme doit constamment avoir en vue son voisin de droite et celui de gauche.

C'est grâce à cette tactique qu'en 1880 ils réussirent à anéantir en une seule nuit, sur la crête d'Amajoula-Hill, tout un corps anglais composé de plus de 800 hommes, soutenu par deux batteries d'artillerie et commandé par le général Colley.

Celui-ci avait réussi à occuper le gros mamelon d'Amajoula, considéré comme inexpugnable, qui commandait les défilés du Deakensterey, les clés du Transvaal. Quand les Boers y arrivèrent et virent qu'ils avaient été devancés, ils résolurent d'en chasser l'ennemi coûte que coûte. Le général Joubert réunit ses hommes, indiqua le rôle de chacun dans l'action, leur déclara qu'ils le trouveraient dans le camp anglais et, par une nuit bien noire, commença le silencieux assaut.

Utilisant, pour se dérober aux regards de l'ennemi, les moindres replis de terrain, les rochers, les aloès, les troncs d'arbres, les Boers arrivèrent tout à coup à quelques mètres du camp anglais qu'ils avaient complètement cerné. Ceux-ci se gardaient mal, confiants dans la force de leurs positions. Le dix "premiers fusils" désignés par Joubert étaient en tête : à la première alerte, huit officiers anglais tombaient raides morts, et, en une heure, la colonne entière tombait anéantie. Les Boers avaient un tué, deux blessés.

On conserve encore au musée de Durlan dix-sept casques d'officiers tués à Amajoula : tous portent un trou dans la visière.

La même tactique a été employée avec un égal succès contre Jameson.

Le 1er janvier, il était enveloppé et ses hommes tombaient sous les balles d'ennemis invisibles. Ses mitrailleuses Maxim ne mitraillaient que des arbres, car elles n'avaient aucune action sur des troupes aussi disséminées.

Quand il faisait un mouvement en avant, tout le cercle de Boers se déplaçait dans le même sens, sans augmenter ni diminuer sensiblement la distance. Une chose, par exemple, rendait difficile la tâche des "premiers fusils". Les Anglais, sachant le danger auquel les exposaient leurs brillants uniformes, n'en avaient point mis.

Tous les officiers étaient en civil, et leurs costumes se rapprochaient sensiblement de celui des troupes. Les grades n'étaient reconnaissables qu'à la nuance plus foncée de l'étoffe et à la couleur bleue, argent et or de la patte fixée sur l'épaule. Jameson, lui, avait exactement le costume de ses soldats, avec une plume à son feutre mou. C'est ce qui le sauva. Néanmoins, ce fut seulement vers la fin du second jour que les Boers finirent par reconnaître les grades.

Et si nous en croyons une correspondance que nous avons sous les yeux, d'un témoin oculaire de l'action, Jameson se décida à capituler justement à cause de la panique qui se mit parmi ses officiers dès qu'ils comprirent qu'ils étaient découverts en voyant leurs rangs s'éclaircir rapidement.

VOLEURS PRATIQUES

Ah ! les voleurs ont pénétré dans son atelier... Ont-ils volé les peintures ?

Non, rien que les cadres.

CHANGEMENT DE FRONT

Berthe. — Tu l'as refusé ?

Blanche (lentement). — Oui...

Berthe. — A-t-il semblé prendre cela bien à cœur ?

Blanche (modestement). — Oh, à tel point que j'ai dû changer d'idée et dire oui.

FACHEUSE HABITUDE

Lui. — Je suppose que vous ne voudriez plus jamais me parler si je vous embrassais ?

Elle. — Oh Georges ! Pourquoi ne perdez-vous pas l'habitude de toujours regarder les choses du mauvais côté.

LES COMPENSATIONS

Il est bien laid, il est bien désagréable, mais il est si riche !... En tout cas il n'y aura que son argent pour me décider.

— Il y a aussi sa maladie de cœur, ma chère !

PARDINE !

Médecin et client :

— Je ne sais, docteur, comment j'ai pu attraper cette goutte.

C'est à force de la boire, pardieu !

RIEN N'EST PARFAIT

Le harf. — Votre maître est-il particulièrement bon depuis qu'il fait partie de "La société protectrice des animaux ?"

Le cheval. — Oui et non. Il a épargné aux mouches beaucoup de souffrance en rognant ma queue.

* * * Vous ne donnez jamais un sou de trop et vous prononcez volontiers trois cents paroles de plus.

DEVINETTE



J'ai rendez-vous ici avec Thomas et j'ai beau chercher, je ne le vois pas.



Automne 1899

Du Nouveau,
Voilà le Succès!



Ouverture ...

DES MODES D'AUTOMNE

Chapeaux,
Manteaux,
Jupes,

... de la dernière élégance!

Agrandissement de magasin

Belle Inauguration

Toute cette semaine

Invitation au beau Sexe!

Mesdames,

Notre Exposition des Modes d'Automne, coïncidant avec l'agrandissement de notre maison, sera d'un attrait tout particulier, grâce à une installation entièrement nouvelle et à des marchandises choisies aux vraies sources de la mode.

S'il vous faut un **CHAPEAU VRAIMENT "CHIC,"** vous pouvez choisir dans une collection de modèles ravissants d'élégance et de bon goût.

Nos **MANTEAUX**, de genres exquis, habillent à ravir.

Nos **COLLERETTES** sont bien l'article rêvé par la femme élégante.

Nos **JUPES DE ROBES**, derniers styles, viennent d'arriver.

Vu l'inauguration de ce département nouveau, nous n'avons strictement que les dernières créations à vous offrir.

Bref, c'est l'élégance pratique, comme genre et comme prix.—C'est original et de mise parfaite.

Vous viendrez voir, Mesdames, nous l'espérons!

Agrandie du double et modernisée dans tous ses départements, notre maison, grâce à l'offre constante de la vraie mode à petit prix, sera bientôt le foyer de toutes les dames qui possèdent l'art de magasiner.

Dans l'attente de votre visite, soit comme acheteuses, soit comme curieuses, veuillez accepter,

Mesdames, nos respectueuses salutations,

J. N. BROSSARD & CIE

Coin des rues Sainte-Catherine et Montcalm, . . MONTREAL.

BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infaillibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage ne sont associés à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons ont été obtenues.

Le Menthol Cough Syrup, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infaillible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

L'Elixir Digestif de Brault. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infaillible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 8 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caire, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5 00. Directions sur chaque bouteille.

Les Pilules Fortifiantes, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendent l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

Menthol Lung Regulator. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Poumons et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

L'Emplâtre du Dr Pico. Préparé seulement pour les maladies des femmes. Peuvent être employées avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

Les Pilules C. T. C., Headache Pills. Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO, Montreal, P.Q.
Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque Remède.

La Rhumatine Electrique de Rho — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'à aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infaillible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticolis, les Entorses, les Foulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

Huile de Foie de Morue Composée de Boire. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer de soda quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

Les Dragées Purgatives, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognons et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales, elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent.

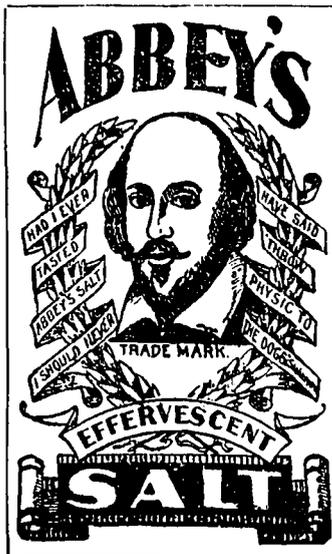
Il désaltère et donne la santé.

La soif est l'une des épreuves de ces journées de chaleur de l'été. Que devons-nous boire? Que préférez-vous: un verre d'eau insipide, sans goût, ou un verre d'Abbey's Effervescent Salt rafraichissant, réparateur, effervescent? Une cuillère à thé d'

Abbey's Effervescent Salt

dans un verre d'eau satisfait non seulement la soif, mais maintient le système en bon état. On peut le prendre en tout temps sans qu'il ait subitement des effets désagréables.

Du "CANADIAN DRUGGIST."
"Abbey's Effervescent Salt est reconnu par les médecins, ainsi que le public, comme un remède précieux. Sa vente a été presque phénoménale, et ce fait est dû, à sa réelle vertu médicinale. C'est pourquoi on a mis sur le marché, un paquet, presque semblable, quant à l'apparence, aux dimensions, et à la forme de la bouteille et du paquet authentiques, et ornés d'une étiquette aussi bien imitée que possible, dans le but, sans doute, de tromper le public. Il a malheureusement, été acheté par des pharmaciens qui, la chose est possible, n'ont pas remarqué l'intention évidente des fabricants, et n'ont pas pris en considération, la perte de clientèle qui doit inévitablement résulter, de tout tentative de le vendre, à la place d'article, qu'il cherche à supplanter."



GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Pourquoi rêver ainsi. — Imagination ardente. Esprit romanesque. Sensibilité excessive. Inconstance en amour.
Grain de Sable. — Ponctualité et méthode. Peu de sensibilité. Sens pratique et amour de l'ordre. Esprit judicieux.
Jos. et Adèle. — Bonnes dispositions à l'amour. Constance et sincérité. Nature impressionnable. Talent musical.
Edmond. — Sens pratique. Énergie et persévérance. Volonté presque inflexible. Sensibilité peu apparente.
Irène la rêveuse. — Nature bizarre et singulière, communicative et pourtant n'aimant pas à se laisser percevoir à jour. Mélange de déliance et d'abandon.
La Minouche. — Beaucoup d'imagination. Peu de courage. Caractère audacieux pourtant et entreprenant. Excès de sensibilité.
Rosée du Main H. L. — Tempérament calme et régulier. Nature franche, conciliante et incapable de dissimulation.

Rose des Bois. — Tendances artistiques. Nature impressionnable et tendre. Caractère ardent se laissant dominer par une imagination exaltée et romanesque.
Fille unique. — Goût très délicat. Nature fière raffinée, peu impressionnable et légèrement égoïste. Esprit assez judicieux.
Lytilla. — Sens pratique. Économie domestique et activité. Imagination bien dirigée. Caractère calme et facilement contrôlable.
Petite jalouse. — Persévérance dans les résolutions. Énergie et esprit d'entreprise. Sensibilité modérée et égoïsme.
Désennuyante petite cigarette. — Esprit subtil, fécond en ressources et usant facilement de subterfuge. Fermeté et énergie. Aptitudes pour la musique.
Lydia à 21 ans. — Délicatesse et dissimulation. Caractère violent et irascible, pas rancunier cependant. Activité et énergie.
Irène L. est ma vie. Arthur. — Intelligence mercantile. Esprit vif, primesautier et ardent. Indépendance de caractère et audace.
J'aimerais toujours L. by 50. — Caractère persévérant, énergique et ferme. Jalousie et déliance. Bonnes dispositions à l'amour.
La Marguerite. — Économie et amour du travail. Nature peu sensible, bonne pourtant. Timidité et discrétion.

Je voudrais être comme Mme d'Astour. — Caractère vif, enthousiaste et exalté. Esprit fécond en ressources. Nature quelque peu irascible. Inconstance en amour.
Stella Matulina. — Volonté ferme et énergique. Caractère quelque peu obstiné. Esprit de contradiction. Bon talent pour la musique.
Jo Picoche. — Audace et goût pour les voyages et les aventures. Caractère indépendant, et ne subissant aucun contrôle.
Papillon d'or de la vallée. — Sens littéraire. Imagination active. Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Bienveillant et sensible.
Belle Georgette. — Vous manquez de persévérance. Votre nature est insouciant et superficielle, pas méchant cependant et très généreuse quand vous y pensez.
Laurette No 22. — Ce spécimen démontre un caractère peu expansif, et plutôt délinant. Pe la prudence et de la discrétion.
Notre Dame des Anges. — Exaltation et activité. Nature égoïste et sensuelle. Intempérance et courage. Caractère indépendant et audacieux.
Rendez-moi les beaux jours 1898. — Sentimentalité et tendance à l'exagération. Nature impressionnable. Pas d'empire sur soi-même.
Cœur froid. — Courage et fermeté. Volonté très personnelle. Esprit d'initiative. Amour de l'ordre et jugement sévère. Loyauté.
Belle L. C. — Énergie et activité. Caractère déterminé, prompt à l'exécution et assez judicieux. Esprit observateur et subtil.
Hochela. — Contento des affaires. Esprit d'initiative et amour du progrès. Tempérament vif, bien disposé à l'amour.
Longing for Liberty. — Beaucoup d'imagination. Curiosité, bonhomie et générosité. Indépendance de caractère et originalité.
La zarinette. — Nature conciliante, douce et peu ambitieuse. Constance dans l'affection sans beaucoup d'ardeur. Sensibilité modérée.
Une belle feuille. — Constance, franchise, ténacité, fermeté de volonté et justesse d'esprit. Amour de la liberté et audace.
J'ai cru l'oublier mais je l'aime davantage. — Persévérance, courage, ambition et activité. Tendances artistiques. Enthousiasme facile. Beaucoup d'imagination et sensibilité réelle.
La Cigale. — Simplicité de cœur. Amour de l'indépendance. Nature ardente, passionnée et jalouse. Nervosité et exaltation. Constance et sincérité dans l'affection.

Je suis à lui pour toujours. — Caractère orgueilleux et très personnel. Vivacité, courage, ambition et énergie. Esprit juste.
Rose de Mai. — Économie, ordre, ponctualité et amour du travail. Imagination bien dirigée. Sensibilité modérée.
Rose Sauvage. — Délicatesse, susceptibilité et ruse. Tempérament vif, se contrôlant peu. Esprit ardent et prompt à l'enthousiasme. Talent musical.
Il est brun B. M. — Sensibilité, Nature tendre et impressionnable. Amour du travail. Dispositions amoureuses.
Elle est brune P. D. — Énergie, courage et audace. Volonté un peu personnelle et très tenace. Imagination quelque peu romanesque.
Crises de paresse. — Vous êtes douée d'un naturel ardent, passionné, sentimental. Un peu nerveuse et excitable et souvent boudeuse.
Lizette. — Manque de persévérance. Esprit pratique mais de peu d'initiative. Orgueil, originalité et activité.

(A suivre.)

Les Femmes qui Fument

On ne compte plus aujourd'hui les femmes qui fument: les jeunes filles elles-mêmes ne sont pas insensibles au charme de la cigarette, en dépit des conclusions effrayantes d'une note du docteur Decaisne à l'Académie des Sciences. Il condamne l'usage, même restreint, du tabac à fumer chez les femmes, et qu'il amène souvent une altération du sang et les principaux symptômes de chloro-anémie: pâleur du visage, amaigrissement, intermittence des battements du cœur et du pouls, diminution de la quantité normale des globules du sang, difficulté de digestion, etc., etc. Le même docteur prétend que l'usage du tabac développe chez les personnes du beau sexe un goût prononcé pour les liqueurs fortes. Sans aller aussi loin que le docteur Decaisne dans ses conclusions, nous conseillons aux femmes et aux jeunes filles qui pour une raison ou pour une autre, font usage de tabac, de combattre l'appauvrissement du sang qui en résulte par l'emploi régulier des Pilules de Longue Vie du Chimiste Honard. On les trouve dans toutes les pharmacies, à raison de 50c la boîte. Envoyez par la poste en adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 353, Bureau de Postes, Montréal.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Non.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

Gavroche assiste à un concert.
Il considère avec le plus profond dédain le chef d'orchestre.
En voilà un fainéant ! Y n'a jamais d'instrument.

Baptiste, c'est effrayant ce que mes cigares diminuent.

Que monsieur se rassure, la Commission du budget va les augmenter.

La Folie du Cœur

Un grand nombre de femmes et surtout de jeunes filles souffrent de ce que le Professeur Bouillard qualifie de véritable folie du cœur. Dans certains cas, la force des battements ou palpitation est assez grande pour en imposer et faire croire à l'existence d'une véritable affection du cœur. Ces phénomènes ne sont pas permanents, les palpitations reviennent par accès. C'est surtout à l'occasion de mouvements un peu vifs, de ceux surtout qui exigent une notable dépense d'énergie musculaire que les palpitations se montrent. Il ne faut pas s'exagérer la gravité du mal; la guérison de cette anémique état anémique, de cet appauvrissement du sang, tant au point de vue de la quantité et de la qualité, s'obtient assez rapidement suivant l'ancienneté du cas, naturellement en faisant usage de cette préparation sans rivale du Chimiste Bonard: Les Pilules de Longue vie qui ramèneront la santé et prolongeront la vie des malades les plus désespérés. On trouve les Pilules Bonard dans toutes les pharmacies à 50 cents la boîte. Envoyées par la maille en adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383 Bureau de Poste Montréal.

LA MEILLEURE
Machine à Laver

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites,
ET LA MOINS COUTEUSE

Un enfant la manie sans fatigue.
Elle ne déchire pas le linge
C'est la machine préférée

et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

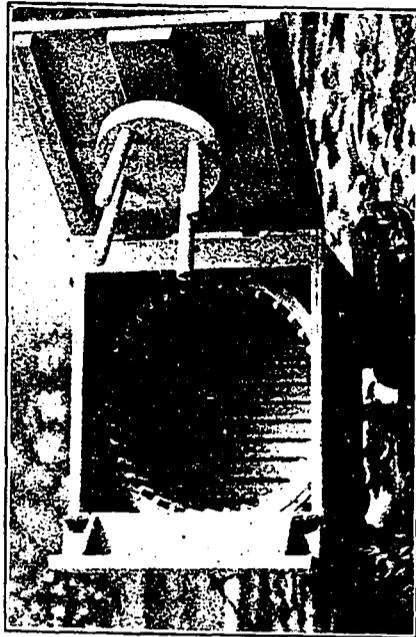
IL N'EST PAS NECESSAIRE DE FAIRE BOUILLIR NI SE SERVIR DE LAVEUSE.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

Se vendue au comptant ou bien payable à la semaine.

Tordusques neuves, passage de rouleaux et réparations de tordusques faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire
1171 rue Ontario, Montréal
Succursale: 101 RUE DU PORT, QUÉBEC.



Faire le bien est la manière la plus sûre de s'intéresser à la vie et de l'embellir. L'égoïsme grossier l'enlaidit et la désenchanté.

—Enfin, avec nos automobiles, au moins, les chevaux ne s'emportent pas!
—Si... ceux des autres!

10c

402 Pages, 402

L'administration de SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

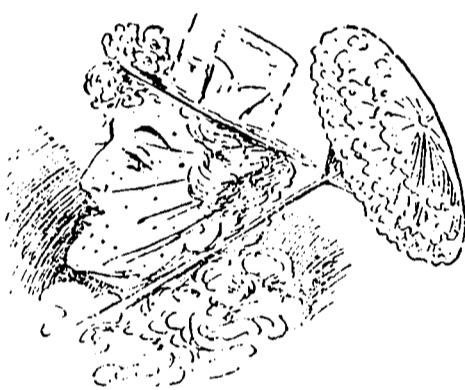
... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.
Prix, au bureau :

10c

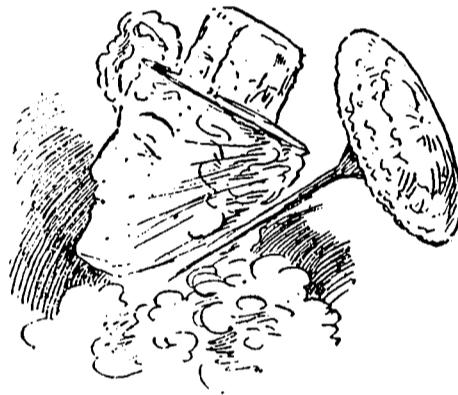
Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI,
516 rue Craig, Montréal.

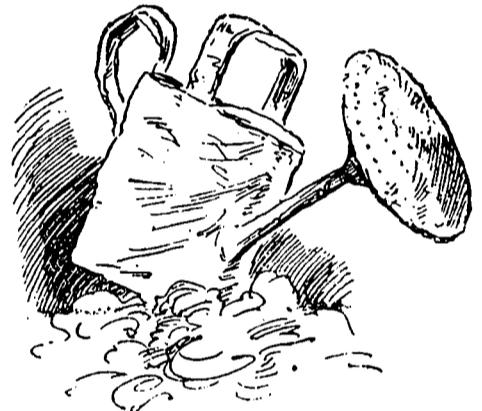
THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



I



II



III

DE LA JOLIE FEMME A L'ARROSOIR.

Les honnêtes gens ont un terrain commun de patriotisme et d'honneur; pas d'éviter l'inévitable erreur, c'est où ils peuvent toujours se rencontrer. d'en sortir.

Une Mère Heureuse

Témoigne de sa Gratitude envers le Grand Tonique du Jour

Le "BROMA"

GUERIT LES ENFANTS COMME LES GRANDES PERSONNES

Québec,
A M. Dr Ed MORIS, QUÉBEC,
Monsieur,

Je ne veux pas retarder plus longtemps à venir vous remercier de votre excellente préparation le "Broma" qui a sauvé deux de mes enfants, Éva et Léon. Tous deux souffraient de faiblesse; sang pauvre, manque d'appétit, se fatiguant au moindre exercice. Sur l'avis de notre médecin, je leur avais fait prendre de bons toniques sans

qu'ils éprouvassent de soulagement bien marqué. Je vis l'annonce du "BROMA" et j'eus l'idée d'essayer ce remède. Quelques bouteilles, prises strictement d'après les directions indiquées sur les circulaires, donnèrent à mes deux enfants une nouvelle vigueur. Depuis ce temps, ils se portent bien, ont bon appétit, peuvent aller à l'école, jouer et s'amuser sans éprouver de fatigue.

Honneur et Reconnaissance à ce Tonique incomparable.

MAD. Ls G.

La mariée d'un an

On trouve souvent que le poli disparaît de ses meubles communs et qu'ils perdent graduellement leur solidité et tombent en ruine. Si vous achetez des meubles pour une année seulement, alors c'est cette sorte qu'il vous faut; mais si vous achetez des meubles qui vous dureront toute une vie, vous trouverez que notre sorte de meubles est la meilleure, parce qu'ils durent toute une vie, paraissent toujours bien. Ils ne coûtent pas beaucoup plus cher que les autres sortes de meubles de qualité inférieure. Voyez nos prix.

RENAUD, KING & PATTERSON

652 rue Craig

Succursale: 2112 rue
Sto-Catherine

Tresler, Globensky & Martel

... DENTISTES ...

Entrée.

Etablis depuis 1855

No 1920 RUE STE-CATHERINE

Ou par l'élévateur du magasin E. LEPAPE & CIE,
coin de la rue St-Laurent...

MODÈS PARISIENNES

LES FEMMES



COLLET ANTONIA très élégant et très chaud en magnifique drap cuir noir, non doublé, orné de belle soutache noire; col Médicis assorti. Longueur 0m58 au milieu du dos.

SA SIGNATURE

L'oncle Penoute arriva l'autre jour à Montréal avec sa femme. Tous deux descendirent dans un grand hôtel où ils demandèrent une chambre. Quand le commis présenta à Penoute une plume et qu'il plaça le registre devant lui, celui-ci parut visiblement embarrassé, mais il prit la plume et, se penchant sur le livre, il s'arma de courage et commença hardiment sa tâche.

Il fit un mouvement pour écrire, puis s'arrêta et se mit à réfléchir. Le commis, naturellement, ne savait pas ce qui le gênait, autrement il aurait offert ses services. Après une pause assez longue, Penoute se remit à griffonner. Au bout de cinq minutes, au moins, il remit la plume avec un soupir de soulagement et, essayant la sueur qui inondait sa figure, il s'en fut retrouver sa chère moitié qui l'attendait dans le corridor.

Le commis était, on le comprendra, curieux de voir une signature qui devait être très compliquée, si l'on en jugeait par le temps qu'on avait mis à l'exécuter. Il lut, s'étalant en grosse écriture ronde, cette ligne :

"Moi et Maria."

UN PEU D'ANALOGIE

—Après tout, c'est pas un crime de cogner sa légitime ! Les femmes, vois-tu, c'est comme un matelas, faut les battre pour les rendre plus douces.

UN COUP DROIT

M. Polydore.—Oui, je donnerais beaucoup pour que vous eussiez épousé un écho au lieu d'un homme.

Madame P.— ???

M. P.—De cette façon vous n'auriez pas eu le dernier mot.

(Et avant que Madame Polydore pût en revenir, Monsieur P. avait eu le temps de se mettre en route pour son club.)

ROLES INTERVERTIS

Boireau.—Vous ne semblez pas être en très bons termes avec votre frère ?

Taupin.—Non, je ne le suis pas.

Boireau.—Que vous a-t-il donc fait ?

Taupin.—Ce qu'il m'a fait ? Monsieur, ce frère dénaturé a deux ans de moins que moi, et, dès l'âge de cinq ans, il eut l'audace de grandir tellement, que depuis cette époque jus-qu'au moment où nous avons tous deux quitté le toit paternel, on m'a fait porter ses vieux habits au lieu de lui faire porter les miens.

La femme est la plus complète et la plus sublime œuvre de la création : pétrie des plus grandes vertus et des plus grands vices, elle réunit les extrêmes : c'est l'ange ou le démon, la maîtresse ou l'esclave, la sainte ou l'impure : elle est au pied ou au faite de l'échelle sociale, et peut être définie en deux mots : amour immense ou haine infinie.

x

Les femmes sont des énigmes vivantes ; elles disent rarement leur dernier mot afin de vous laisser le plaisir de le deviner.

x

Les femmes sont sujettes à certaines crises nerveuses, et le marié paye les visites du médecin.

x

La femme est l'amie naturelle de l'homme, toute autre amitié est faible ou suspecte à côté de celle-là.

x

La femme est deux fois chère : quand elle entre dans la maison et quand elle en sort.

x

Une femme de devoir est une femme qui ne cherche pas de romans dans la vie — car il n'y en a pas de bons — qui n'y cherche pas la poésie — car le devoir n'est pas poétique, — qui n'y cherche pas la passion — car la passion n'est que le non poli du vice. FEUILLET.

NE VEUT PAS SE COMMETTRE

Lucie.— Comment vous trouvez-vous, ce matin, grand-mère ?
Grand-mère.— Je ne sais pas, le docteur n'est pas encore venu.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 643.—L'habitude s'étend de porter tard en automne des habits légers d'apparence, mais bien fournis dans les accessoires. On préfère surtout les étoffes brillantes, flanelées, en corde serge, le tout blanc ou blanchâtre. La vignette d'aujourd'hui comporte une flanelle blanche avec enjolivement en ruban velours d'un cardinal prononcé. Le corsage est doublé au choix et se revêt d'un plastron de veste qui se termine en pointe à la ligne de ce corsage. Le dos est simple et sans couture excepté à l'extrémité du corsage. Au collet aboutissent les plis légèrement modulés et les manches qui sont à double couture portent au poignet des manchettes repliées. Etoffe : 2 verges $\frac{1}{2}$ sur largeur de 36 pouces, pour personne de taille moyenne.

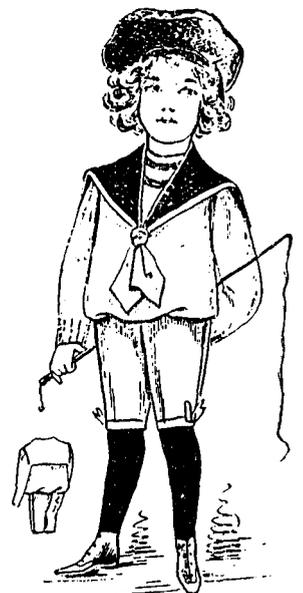
No 643 est coupé pour 32 et 40 pouces, mesure de buste.

No 643. — Corsage Sailor pour dame.

No 666.—Habit de garçonnet.



NO. 643 LADIES' SAILOR WAIST.



NO. 666 BOYS' SUIT.

No 666. Rien de bon goût, d'avenant et de chic pour les garçonnets comme les habits genre-marin. Celui-ci est en flanelle blanche avec col bleu. La blousette porte poche, le dos est sans couture, de même que la manche et le col. Un sous-corps s'ajuste bien et fournit attaches à la culotte. Pour le reste, c'est la donnée générale.

No 666 est coupé en grandeur 4 à 10 ans, mais n'en requiert que 1 verge $\frac{1}{2}$ en 30 pouces de long, pour un garçonnet de 6 ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 31 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins, argent ou en timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

Chronique des Théâtres

Nous naçons en pleine abondance. La semaine dernière a offert un sérieux embarras du choix : chaque théâtre offrait un régal inaccoutumé et presque tous ont atteint le maximum. Cette semaine l'événement primordial c'est la présence, au Her Majesty's, de la grande troupe d'opéra de Maurice Grau, le plus célèbre impresario de cette époque. Il nous est venu avec une pléiade d'artistes choisis sur les premières scènes du monde. Jamais Montréal n'a vu, d'un coup, pareille agrégation d'artistes-étoiles. Et quel répertoire ! La variété la plus exquise et chaque œuvre, une œuvre immortelle.

Tous les opéras, excepté *La Traviata*, sont chantés en français.

La troupe a débuté par *La Traviata* avec Mme Sembrich, M. Campanari et M. Salignac aux principaux rôles. Quel triomphe !

Mme Sembrich nous a paru encore plus grande artiste que l'an dernier. Campanari et Salignac et la Sembrich forment une trinité rayonnante qui a elle seule vaudrait qu'on accourût de toutes parts. Et dire que M. Grau nous offre en plus Mme Calvé, Plançon, De Rezské qui sont de même célébrité universelle.

Il y a encore cinq à six autres étoiles de première grandeur. Ajoutons que les chœurs et l'orchestre sont admirables. Bref, c'est une semaine qui restera à jamais dans notre mémoire.

OPÉRA FRANÇAIS

La troupe d'opéra français a fait du brillant et du solide travail la semaine dernière. Elle a donné avec un succès marqué des œuvres de maîtres et ceux qui nous avaient été annoncés comme des artistes de premier ordre ont plus que soutenu ces lourdes renommées. Il n'entre pas dans notre cadre de citer les uns plus que les autres. Chacun des premiers emplois a été victorieusement tenu. Bien que les débuts d'une troupe composée d'éléments qui ne s'étaient pas fondus sur une autre scène, soient susceptibles de gêne et de tirailage, ceux de la troupe du Monument National n'ont pas été pénibles. Cette semaine l'homogénéité existe en plein et avec les opéras mis à l'affiche le succès sera vif. Nos félicitations à tous : impresarii et artistes.

ACADÉMIE DE MUSIQUE

Forever Deril Auction, tel que refait et remonté est une comédie de de première force. Elle obtient un joli succès en ce moment à l'Académie, Kiernan est encore plus habile comédien qu'on nous le disait et il est fort bien appuyé.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

On donne cette semaine, avec un franc succès, *Michel Stroyoff*, à ce joli établissement des Variétés. Ce théâtre est essentiellement français et les spectacles que l'on y donne sont de véritables représentations de famille auxquelles les mères peuvent sans hésiter conduire leurs enfants. Les pièces sont toujours d'un choix judicieux. Jamais de mots à double sens, tout est convenable et moral dans ce lieu de plaisir. En y allant on est toujours sûr de passer une soirée ou une matinée intéressante.

THÉÂTRE ROYAL

Ce qui distingue les représentations de cette semaine au Royal c'est la majesté et l'ingéniosité de la mise en scène. *Air Ship* est bien la pièce propre à inspirer de pareils tours de force de mécanisme théâtral. A un moment on voit passer un véritable navire aérien, en route pour le Klondike, et chargé de passagers. La vue de Dawson est un succès non moins marqué. Ajoutons que la trompe est des meilleures et le dialogue archi-épatant.

ELDORADO

Victorien Sardou, le grand dramaturge français, parlant de l'opérette, a dit : "Le succès est à jamais acquis à cette forme nouvelle qui sait si bien nous offrir, après le repas, le double attrait de l'amusement sans fatigue et de l'agréable mélodie." Et cette appréciation d'une plume autorisée entre toutes, est aussi exacte chez nous que de l'autre côté de l'océan. Il suffit, pour s'en convaincre, d'aller passer une soirée à l'Eldorado qui nous convie, chaque semaine, à l'audition de l'une de ces œuvres légères, pleines d'esprit, de cet esprit bien français, si délicat et si subtil.

Cette semaine, le programme comporte : *Giffard et Prunelle*, opérette d'une folle gaieté, et *Grave épidémie d'amour*, comédie-vaudeville du plus haut comique ; Vermette et Dionne, les rois de la barre fixe, continuent leurs exercices gracieux et périlleux à la fois ; signalons enfin, la rentrée d'Yvonne Montalais, comique excentrique, qui nous revient après plusieurs semaines d'absence.

STRA-PONTIN.

UN CAS D'EXPULSION

Premier membre (de la société internationale d'exploration).—Que pensez-vous de cet amendement proposé à la constitution ?

Second membre.—Il stipule que si l'un des membres de cette Société découvre le Pôle Nord, il soit expulsé immédiatement.

* * * L'extrême civilisation qui invente les explosifs et arme tous les êtres, même les femmes, du revolver, arrivera à changer les esprits les plus raffinés en bêtes féroces.

GANTS EN CHAMOIS BLANC, 60c. LA PAIRE.

Brodés blanc ou noir, 3 boutons fermoirs.

Gants de Kid, nuances recherchées : Cyrano, Violet, etc., etc. Lavés, noirs, 67 à 8.

GANTS POUR ENFANTS ET HOMMES

Gants de Kid, 4 boutons, couleur noir, 50 cents la paire. Gants de Kid noir, faits sur mesure garantis, ajustés et brodés, \$1.00 et plus la paire

Gants d'automne et d'hiver pour Hommes, Femmes et Enfants.

A L'ÉPREUVE DE TOUT !



1 "Tiens! Ça arrive bien."



2 "Ça fait ou bien à ma faim!"
"Maintenant,"



3 "Quelques gorgées pour la digestion."



4 Mais ne crains rien, lecteur, elle n'éclatera pas. C'est de cette peau-là qu'on fait les gants chez J. B. A. LANCTOT, 152 rue Saint-Laurent. Ça ne fond jamais!!

NE MANQUEZ PAS L'OCCASION : Gants et Mitaines d'Automne et d'hiver, à bon marché, POUR HOMMES, FEMMES ET ENFANTS.

EXEMPLE : Gants d'hommes, non doublés et doublés, 50c la paire. Ne retournez pas, à ces prix ces gants se vendent en peu de temps. Gants de Kid noir, faits sur mesure, garantis et ajustés, brodés, \$1.00 et plus la paire. Gants de Kid, 4 boutons, couleur et noir, 50 cents la paire.

J. B. A. LANCTOT, = = = 152 rue St-Laurent, FABRICANT DE GANTS

Téléphone Main 3187, 1ère page du nouveau livre.

PLUS DE MAUX DE DENTS!
PAR L'EMPLOI DES
DENTIFRICES
Élixir, Poudre et Pâte

DES **BÉNÉDICTINS**
de l'Abbaye de Soulaç

Dom **MAGUELONNE**, Prieur

Inventé en l'an **1873** par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS :
SEGUIN, BORDEAUX
MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
PHARMACIES et DROGUERIES.

MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

GRAND PRIX
HORS CONCOURS
MEMBRE DU JURY 1885.

EXPOS. INT'L
LYON 1874
EXPOS. INT'L
BORDEAUX 1875

EXIGER LA SIGNATURE
DU PRIEUR
Dom Maguelonne
B. O. H.

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.

PLUMES ET DUVET

et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud. Ouvrage fait le même jour si on le désire. **Plumes et Literie** de toutes sortes au plus bas prix !

♦ ♦ ♦
Montreal Feather Co.

476 rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.
Tel. Bell Est 290.

ELDORADO

Café-Concert Français
Etablissement unique en son genre à Montréal
... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

SEMAINE COMMENCANT LE 16 OCT.

Prunelle et Giffard

Opérette en un acte.

GRAVE ÉPIDÉMIE D'AMOUR

Comédie-Vaudeville en un acte

VERMETTE & DIONNE,

les rois de la barre fixe.

Nombreuses attractions variées.

Orchestre de premier choix.

Consommations des meilleures marques.

CHAQUE JOUR (Matinée... à 2 heures
Soirée... à 8 heures)

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver :

Admission, 10c; Loges, 25c; Loge entière, \$1.

Tel. Bell: Est 121

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de

1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON ...

CINÉMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc.
La Passion de Jésus en 20 tableaux représentée à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION: Au Musée 10c. — à l'Odéon 10c. — Au tour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

Un asthmatique écrit à son médecin pour le prier de venir le voir.

Il termine par cette formule :

"Agréez, monsieur, mes salutations oppressées."

Déménagement

F. Lapointe a déménagé son stock de meubles aux Nos 1447-1449 de la rue Sainte-Catherine, près de la rue Montcalm. C'est sans contredit le plus beau magasin dans son genre qu'il y a dans Montréal.

Les personnes qui désiraient visiter l'établissement seront les bienvenues.

Quand vous aurez besoin de Meubles, Tapis, Prêlarts, Rideaux, Cadres, Miroirs, etc., etc., au plus bas prix du comptant, c'est aussi la vraie place, vous êtes certain de toujours faire un bon marché. Les personnes qui ont besoin de crédit devront s'adresser à M. Guilford, gérant de ce département, au No 189 rue Montcalm, près de la rue Sainte-Catherine.

Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

F. Lapointe,

1447-1449
SAINTE-CATHERINE

Près de la rue Montcalm.

Semaine du 15 Octobre

Saison d'Opéra Français

MONUMENT NATIONAL

Remis à neuf pour l'occasion.

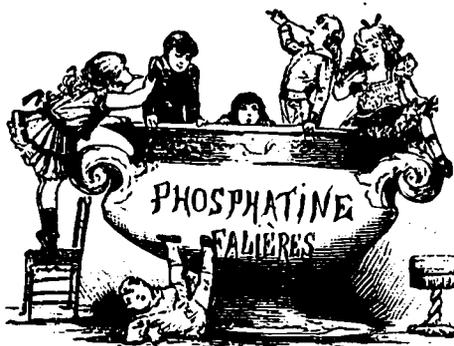
Pièces à l'étude pour cette semaine :

MIGNON
LACKME
LA MUETTE DE PORTICI
AIDA

Avec grande Matinée SAMEDI

Prix Populaires !

1,000 places à 50c, 75c et \$1.
Nouveaux sièges d'orchestre : \$1.50 et \$2.



La **Phosphatine Falières ...**

... Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS

6 Avenue Victoria

Montreal: - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine



Les Voila les Belles Fourrures!

Riche collection de Tapis de Pieds en Peaux de Lions, Tigres, Léopards, Jaguars, Ours blancs et gris et Loups de Russie. La plus belle du continent.

**Nouveautés...
pour Dames !**

Nous avons en magasin toutes les dernières créations des grands centres de la mode.

Notre maison n'a pas de rivales dans le commerce de la Fourrure.

Nos formes nouvelles en Manteaux, Collettes, Manchons, Casques, Garnitures, éclipent tout ce qu'on a vu jusqu'à présent.



**Nouveautés...
pour Messieurs !**

Aucune maison ne peut fournir des Paletots garnis et fourrés plus richement que ceux que nous exhibons et que nous faisons sur commande.

Nos tailleurs sont des artistes et nos couturiers sont les plus habiles du pays.

Il n'y a aucun risque pour l'acheteur. Nous donnons la garantie la plus absolue.

ON PREPARE LA FOURRURE DANS TOUTES LES FORMES.
NOUS AVONS DES EXPERTS POUR CELA

Notre maison est la plus grande du monde entier dans le commerce en détail de Fourrures.

ON NETTOIE, TEINT ET REPAIRE TOUTES SORTES
DE FOURRURES, A TRES BON MARCHE

IMPORTANT et VRAI : Nous le PROUVERONS ! Nous vendons nos fourrures à 25 POUR CENT moins cher qu'elles coûtent au commerce du gros du Canada.

Chs. Desjardins & Cie, Rue Ste-Catherine, Montréal.

1533 à 1539

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

Sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourrait venir et en ferait la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, un brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

Les chercheurs ne laissent debout que bien peu de croyances ou même de légendes. Voilà maintenant que la Belgique dispute à la France l'invention du journalisme. Elle serait due à Verboven qui publia en 1605 un journal rédigé en français et en flamand.

UN DÉFI

Avec un flacon de *Beau-Bleu* on défie le rhume le plus opiniâtre. Le soulagement est immédiat, la guérison certaine.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ SIROP AUX ENFANTS DU D^r CODERRE

PILULES DE Noix Longues De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Toto à son père :

Papa, pourquoi le président de la chambre met-il son chapeau quand on fait du bruit ?

Mon ami, c'est pour indiquer qu'il en a par dessus la tête.

Pour la première fois, l'Autriche vient d'être dotée d'une société d'abstinence totale. On comprend l'importance de pareil événement dans un pays où l'on fait sucer de la bière aux enfants dès l'âge de trois ans et dont les hommes mûrs la consomment par gallons.

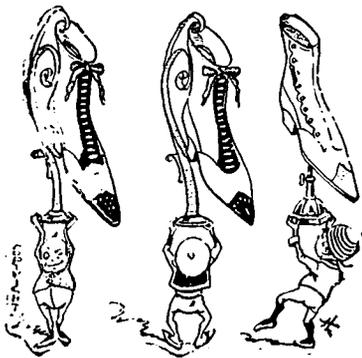
Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres. Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES D'AVIS COUPE GARANTIE



Ce qu'il faut aux familles en

... Chaussures de toutes sortes

Elles ne le trouvent à leur satisfaction nulle part autant que chez...

RONAYNE BROS.

2027 Rue Notre-Dame COIN DE LA PLACE CHABOLLEZ Téléphone Bell, Main 472. MONTREAL

NOUVEAU RESTAURANT

GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE-DES-NEIGES

MONTREAL

LE RIFLE

Eczéma. Mal de Barbe. Plaies et autres

maladies de la peau, guéris en peu de temps par la Pommade Antiseptique du Dr Rameau. Ce remède inoffensif, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supériorité de la Pommade Antiseptique du Dr Rameau. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LÉCOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours. Maladies de la Peau

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

VIN St-Lehon

Naturel Tonique Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Seuls Agents pour le Canada.



Restaurateur de Robson

PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.

Propriétaire : J. T. GAUDET, Pharmacien, JOLIETTE, P. Q.

Pour Chapelets des RR. PP.

Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

112 RUE VITRÉ Coin St-Laurent

J. A. Dumas PHOTOGRAPHE MONTREAL

LA CAUSE



L'ami. Hello, Bob! Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?
Bob. Trop de plaisir.

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1686 rue Notre-Dame

Près de l'Eglise Notre-Dame

Les annonces drôles :

— Une dame désire vendre son piano parce qu'elle part pour l'étranger avec une solide monture en fer.

Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

898 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal

TEL. BELL EAST 1114

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union
LIMITED

238 ET 210 RUE ST JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain tirage : MARDI, 24 OCTOBRE

Une Recette par Semaine

POUR ARDOISER LE CARTON

On vient de trouver une nouvelle formule pour ardoiser le carton, c'est-à-dire lui donner une surface analogue à celle de l'ardoise sur laquelle on peut écrire soit à la craie, soit au moyen de crayons spéciaux.

On n'a qu'à prendre quarante et une parties de sable fin, quatre de noir de fumée et enfin cinq d'huile de lin cuite. On mélange et l'on fait bouillir le tout, on ajoute ensuite suffisamment d'essence de térébenthine pour éclaircir cette composition et permettre de l'étendre facilement au pinceau. On applique successivement trois couches, en laissant bien sécher à chaque fois : après la dernière application, on frotte avec un tampon d'ouate imbibée d'essence de térébenthine, et l'on s'arrête quand la surface du carton est polie.

—Je ne serai content que quand j'aurai couché dans le lit d'un bourgeois.

—Eh bien, et lui ?

—Lui ? on le couchera... en joue.

RECONNU PAR TOUS

Prise à son début, la consommation peut être guérie par un traitement judicieux et l'emploi du *Baume Rhumal*, dont les propriétés merveilleuses et l'efficacité sont reconnus par tous.

Villégiature.
Sur la plage, en Normandie.
—Papa, demande le fils Prudhomme à son père, pourquoi appelle-t-on ça la Man lie ?
Mon enfant, c'est pour bien indiquer que ce n'est qu'un bras de mer.

—Tu es allé encore manifester ?
—Moi?... pas du tout... j'ai essayé au contraire de manifester ma réputation contre les manifestants.

Le meilleur fortifiant du jour est le

"BROMA"

Sa riche et savante composition le met au PREMIER RANG, ses brillantes vertus curatives le font un Tonic incomparable. Se vend partout. Essayez-le.

Le président de la police de la ville de Hanovre vient de publier un règlement dont le paragraphe 10 est ainsi conçu :

"Il est interdit aux cyclistes d'évoquer autour des piétons, cavaliers, voitures, chevaux et autre gros bétail."

Gros bétail ! C'est plutôt dur pour les malheureux piétons qui sont déjà à plaindre.

PHARMACIE DE FAMILLE

Vous trouverez ce que vous cherchez depuis longtemps, un remède sûr et certain contre la dyspepsie, le rhumatisme, l'impureté du sang, la constipation, les maladies du foie, la toux, le rhume, en consultant le bulletin des meilleurs remèdes de famille, sur la page 31 de notre journal d'aujourd'hui.

Au cercle :

On décline un absent :

—Vous oubliez, dit le petit Z..., qu'Anatole est mon ami, et je n'admets pas qu'on en dise du mal, quand je suis là !

—Et quand vous n'y êtes pas !

—Quand je n'y suis pas... On aurait bien tort de se gêner !...

LES "PILULES CARDINALES" DU DR ED MORIN

Ont été expérimentées par le peuple qui, maintenant, ne veut que ces Pilules et aucune autre.

Prenez-les pour pâleur, faiblesse féminine, maigreur, etc. Se vendent partout.

L'Économie qui fait Boule de Neige

Nous avons emprunté aux vieux pays beaucoup d'institutions, mais il est de fait que l'Association St. Jean-Baptiste a eu la main plus particulièrement heureuse quand elle a demandé à la France le meilleur système de pourvoir à l'avenir de ceux qui économisent en petit. En France, on s'occupe tout particulièrement du lendemain pour les classes pauvres. Le meilleur système trouvé jusqu'ici est exactement celui que l'Association St. Jean-Baptiste a établi sous le nom de CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE. C'est l'économie qui fait boule de neige.

Chaque mois on dépose 25c. ou 50c. dans cette institution qui est solide comme le roc, grâce à son ingénieux et solide plan d'accumulation, et au bout de vingt ans le déposant reçoit une rente qui protège ses vieux jours. Plus encore ! l'enfant du déposant, qui va débiter dans la vie, reçoit une somme suffisante pour le second dans la voie qu'il se prépare. Voici les chiffres officiels de la même institution en France : on ne saurait offrir une preuve plus éloquente.

Elle existe depuis dix-huit ans. En 1831, elle n'avait que 750 déposants et 6,719 francs en caisse. En 1898 on la retrouve avec 237,311 déposants et un encaisse de 21,921,663 francs. Or, dans deux ans, rien qu'avec l'intérêt de ce capital, on pourra servir à chacun des déposants ayant accompli leur vingtième année de souscription, une rente viagère d'un chiffre étonnant. En effet, ils recevront, chacun, au moins 2,500 francs, soit \$500.

Nous félicitons l'Association St. Jean-Baptiste de l'avoir établie parmi nous, et plus particulièrement Monsieur l'Échevin Arthur Gagnon, qui paraît vraiment avoir fait de cette institution utilitaire et nationale, l'œuvre de sa vie.

Nous conseillons à nos lecteurs d'étudier les statuts de la CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE, qui leur seront envoyés sur demande adressée au Secrétaire-Trésorier, Monument National, à Montréal.

The Jones Umbrella "Roof"



Recouvrez votre Parapluie

Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute. — Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

\$1.00 for a new UNION TWILLED SILK Adjustable Roof

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1. et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs. \$1.25; 30 pcs. \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE. Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des laines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différents modèles et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure: *Umbrella Economy*, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.



La Fontaine de Jouvence ...

... Les sources qui produisent l'EAU MINÉRALE RADNOR sont, on dirait, une succursale de la célèbre fontaine de Jouvence. Cette eau pétillante qui reconforte tant dans les grandes chaleurs, est un garant pour la santé. Non-seulement elle rafraîchit le système, mais elle purge sans secousse de toutes ses impuretés et lui donne une force à toute épreuve. De toutes les eaux minérales c'est la plus recommandée, la plus agréable à prendre et celle qui coûte le moins cher.

Les maladies politiques, comme les maladies ordinaires, sont souvent les fautes du malade.



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

Chronique de l'Élégance

L'ASPECT DES ROBES

La parure féminine avec ses grâces élégantes réunit actuellement tout ce qui peut idéaliser la ligne, modeler les formes parfaites, rectifier ou dissimuler celles qui le sont moins.

L'aspect des robes d'automne, aux formes toujours collantes aux hanches et s'évasant à traîne dans le bas, unie ou mouvementée de volants et faites des nouveaux tissus si riches de qualité et de couleurs, cet aspect, disons-nous, est d'un cachet incomparable.

TOUTE LA GRANDE VOGUE !

Les **Draps à Costumes** qui vivent des saisons et des saisons, les **Tweeds à Costumes** si riches d'apparence et de confort, les **jolies Bengalines** de couleurs, les **grands tissus carreaux à Jupes**, le **distingué Crépon noir**, notre **beau Reps**, et **tous les Brochés**; voilà le "chic" suprême des toilettes d'automne et d'hiver.

Voilà ce que nous offrons présentement

En dehors d'une multitude d'étoffes à robes de fantaisie. Parlons de nos grandes offres de la nouvelle saison :

DRAPS A COSTUMES !

Les meilleurs et plus nouveaux tissus français, anglais et allemands : 7 nuances de bleu nouveau ; 5 nuances de violet ; 4 nuances de vert ; 4 de brun ; 3 de drab ; 3 de rouge.

Dans les largeurs et bas prix suivants :

42 pes. 50c. à 60c. 46 pes. 75c. à 90c. 54 pes. \$1.00 à \$2.50. Rien de plus beau !

LA BENGALINE, MESDAMES !

Un assortiment immense, le plus beau et le plus complet du pays, nouvelles nuances ; 7 de bleu, 5 de vert, 3 de brun, 2 de drab, et de plus, cyrano, éminence et autres nuances en vogue, 42 pes., largeur, à 50c. ; 42 pes, et tissu plus pesant 60c. et 44 pes. à 60c.

C'est à voir !



DU NOIR, MESDAMES !

Notre département d'étoffes à robes noires, éclipse tout ce qu'on peut offrir à Montréal—nos Serges, Cachemires, Crépons, Crépés de deuil, Serges, Sey, etc., l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'on peut offrir ailleurs, comme nouveauté, qualité et bas prix !

C'est la vraie place !

Notre GRANDE SPECIALITE !

Les crépons noirs ! — un choix sans rival — Disons admirables—Qualités inestimables.

38 pes. largeur - - - - à 65c. 75c. et 90c.
42 pes. " - - - - \$1, \$1.25, \$1.50, \$1.75
44 pes. " - - - - \$2, \$2.50, \$3 à \$6.

Nouveautés à Montréal !

LE GRAND "CHIC" !

Reps velouté de Russie—étoffe pour grande toilette : nuances, 7 bleus différents, 3 bruns différents, 5 verts différents, 7 violets différents. Prix : 75c.

Rien de plus distingué !

TWEEDS A COSTUMES !

Choix immense de qualités, patrons et nuances—unis et carreaux, 35c. à \$1.75.

Pour toilettes chaudes admirables !

CHEVIOTS NOUVEAUX !

Qualités pesantes pour costumes—très élégants—bleu marin, vert, noir, brun gris pâle et gris fer, 35c. à \$1.00.

Belle Etoffe de Saison !

PLAIDS A JUPES !

Nos plaids feront fureur—nous en avons une immense collection de patrons, nuances et prix.

Lisez :

36 pes. largeur - - - - - 25c. et 30c.
38 pes. " - - - - - 40c. 50c. et 60c.
50 pes. " - - - - - 75c. et \$1.00.

Ligne spéciale d'un riche carreaux noir et blanc, bon marché à \$1.50.

Toute la Vogue !

VIVE LA SOIE !

700 pièces de soies nouvelles.

150 pièces de satins nouveaux.

Toute la crème de ces étoffes de luxe, tous les nouveaux dessins, toutes les nouvelles nuances, voilà ce que nous offrons aux femmes qui se piquent de bon goût et qui visent à l'économie.

N'allez pas ailleurs !

Beaux Brochés a Sacrifice !

Comme bargain extraordinaire, nous offrons tous nos brochés anciens et nouveaux, sans réserve absolument, **A MOITIE PRIX !**

Il ne faut pas perdre cette occasion extraordinaire !

Letendre & Arsenault, 1493 RUE STE-CATHERINE, Montréal.



RHUMATISME

Guérison assurée en 24 heures

Trois applications avec LA CURE DU DR ROUBY m'ont guéri d'une névralgie intercostale. Je suis heureux de certifier de l'efficacité de cette grande découverte.

AMABLE JOURDAIN, barbier,
St-Vincent de Paul.

En vente dans toutes les pharmacies, 50c la bouteille, ou expédié sur réception du prix par

LA CIE CHIMIQUE ROYALE

79 rue St-Jacques, B. P. 974, Montréal.

DR ROUBY

LA CONSOMPTION GUÉRIE :

Un vieux médecin retiré ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé les remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 820 Power's Block,
Rochester, N. Y.

SOYEZ PRUDENT

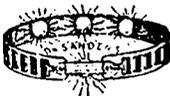
Dans les médecines à prendre lorsque vous souffrez de la Grippe, Toux, Rhume, Catarrhe, Bronchite, Asthme, etc. Le "VIS MORIS CRÉSO-PHATES" est le grand remède à tous ces maux. Exiger indispensablement le "VIS MORIS CRÉSO-PHATES" et ne jamais accepter aucune imitation. Se vend chez tous les marchands de remèdes.

Pour Guérir le Rhume en Un jour

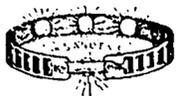
Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

Les Ateliers de Couture

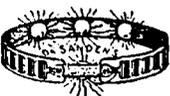
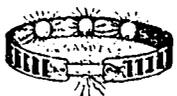
Les vêtements confectionnés sont aujourd'hui l'objet d'un commerce très étendu. La concurrence est énorme, le genre d'industrie ayant, à un moment donné, rapporté de gros bénéfices aux maisons qui en avaient fait une spécialité. Avec la concurrence, il a fallu baisser les prix et pour se rattraper, l'industrie prélève ses bénéfices sur le salaire des femmes et des jeunes filles qui sont payées à la douzaine et travaillent quinze et dix-huit heures par jour, dans des réduits où la lumière ne pénètre que difficilement et où l'atmosphère est empestée. Étonnez-vous qu'avec un régime pareil, la mort trouve des progrès faciles parmi les centaines et les centaines de jeunes filles livrées à ces travaux exténuants. Leur sang est appauvri et à la fin leur teint il est facile de reconnaître les victimes de l'anémie. On n'a pas encore trouvé un remède au "Sweating System", mais on possède heureusement dans les Pilules de Longue vie du Chimiste Bonard le remède de l'anémie, le régénérateur du sang. On trouve les Pilules Bonard dans toutes les Pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 333 bureau de poste Montréal.



Plus de Faiblesse



La nature demande une certaine quantité d'électricité naturelle. Si on la lui refuse, elle ne peut donner à l'organisme général la force pour remplir les fonctions naturelles. Quand les habitudes vicieuses la privent de ses droits, il en résulte faiblesse et débilité der organes.

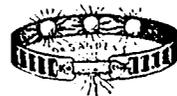
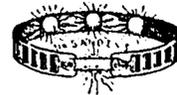
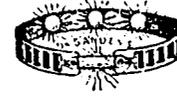
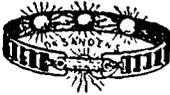
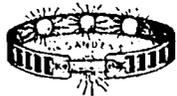


Donnez-donc à la Nature une Chance

de se restaurer en infusant une vitalité nouvelle au corps par le moyen de ma...



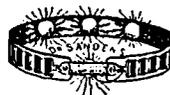
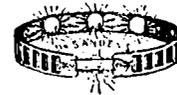
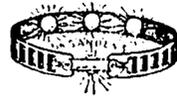
CEINTURE ELECTRIQUE DU DR SANDEN



avec accessoires spéciaux pour hommes. J'ai opéré plus de 6000 guérisons en 1898. Je viens de terminer la nouvelle édition de ma brochure

TROIS CLASSES D'HOMMES

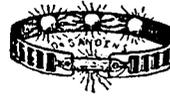
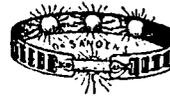
que j'enverrai **Gratis** à tous ceux qui souffrent de débilité nerveuse, aux hommes qui ont trop vécu. Envoyez aujourd'hui pour l'avoir. Adressez au



Dr. B. SANDEN,

132 rue St-Jacques, Montréal, P.Q.

Heures de bureau 9 a.m. à 6 p.m.
Dimanche 11 " " "



Le Secret

La raison pour laquelle nos clients obtiennent plus de bien d'un bain turc aux BAINS LAURENTIENS qu'ailleurs, c'est simplement parce que le bain est réglé de manière à répondre aux besoins du baigneur et que les meilleurs résultats sont toujours obtenus.

OUVERT JOUR ET NUIT

Bains durant le jour, 75c; le soir, 50c

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français. Un grand choix de livres en tous genres.

Les commandes sont remplies à trois semaines d'avance.

Prix très modérés

Entre deux mendicants :

— Combien gagnes-tu par jour ?

— Quarante sous.

— Quarante sous ! Si j'avais le bonheur d'être aussi infirme que toi, je ne donnerais pas ma journée pour quatre piastres.

LEUR PROPRE FAUTE

Combien de jeunes filles perdent chaque jour la santé par leur propre faute ! Elles contractent un léger rhume, commencent à tousser, mais ne jugent pas à propos de se soigner. Le mal empire rapidement et les conduit à la consommation. Cependant avec quelques doses de *Bromo Rhumal*, elles auraient pu, sans se restreindre à un régime spécial, se guérir parfaitement.

Les produits de la Maison Simon se trouvent en vente partout

Les personnes désireuses de se procurer un...

Echantillon Gratuit

peuvent l'obtenir en s'adressant à la

PHARMACIE BERNARD

1886 rue Ste-Catherine

CRÈMES SIMON

POUDRE SAVON

Recommandés pour
BLANCHIR, ADOUCIR
VELOUTER
la peau du visage et des mains

J. Simon, 13, rue Grange Batelière, Paris — Refuser les Imitations

Agent Général pour le Canada :

R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste-Catherine, Montréal

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 203



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes A Martin, J Petitclerc, A Raymond, Miles R H, Heaganton, A Payette, Montréal; J S J Routhier, F J Boulay, Ottawa, Ont; Mlle Y M Mathieu, W Deschamps, Québec; R Routhier, St Hyacinthe, Q; J A Letourneau, W H Letourneau, Fall River, Mass; J A Dion, Manville, R I.

820 Middle (Fall River, Mass); J A Dion (Manville, R I).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centus en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mme A Martin, St Versailles (Montréal); Mlle Y M Mathieu, St de la Chavelle (Québec); R Routhier (St Hyacinthe, Q); J A Letourneau,

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 205



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : UNE OVATION A LA REINE DE HOLLANDE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 25 octobre, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,
P. O. BOX 1142, MONTREAL.

La...

Société Nationale de Sculpture ...

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, Mercredi, le 18 Octobre courant.

1 Lot de	\$10,000
1 " "	1,000
1 " "	2,000
1 " "	1,000
2 " "	600
5 " "	200
20 " "	60
66 " "	25
100 " "	10
200 " "	20
300 " "	12
500 " "	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de	\$ 20
100 " "	12
100 " "	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de	\$ 1
999 " "	1

3,500 Lots valant.....\$19,712

Prix du billet, 25c, 50c et \$1.00.

En vente partout.

J. Cochontaler, 131 St-Jacques, agent général pour Montréal.

Nous faisons remarquer au public que la Société a été entièrement refondue. Le personnel au complet a été changé et M. Thimothé Archambault en est aujourd'hui le gérant. Prochainement nous commencerons l'ouverture des cours publics et gratuits.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puisseance :

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.



AVANT L'EMPLOI.

APRES L'EMPLOI.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incarnation des Ongles, soignés par

Mme GEO. TUCKER

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 3129



Les femmes qui désirent connaître comment prévenir et guérir ces maladies particulières à leur sexe et qui veulent être en bonne santé, fortes et heureuses, au lieu d'être faibles, souffrantes et misérables, devraient écrire à Mad. Julia Richard pour son

LIVRE

POUR LES

FEMMES

Envoyé

GRATUITEMENT

Jusqu'à ce que cette édition soit épuisée, nous enverrons une copie sous enveloppe, par la poste, à toute femme qui nous en fera la demande.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montreal.

La Société Coopérative de Frais Funéraires

1756 RUE STE-CATHERINE

Entrepreneur de ...

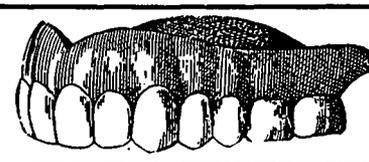
Pompes Funébres et Embaument

Funérailles dans toutes les paroisses de l'île de Montréal comme à la ville.

TELEPHONES :—Bell, Est 1235.
Marchands, 563.

BUREAU TOUJOURS OUVERT

Dentier Garanti \$5.



Couronnes en Or, \$4. la Dent

Plombages en Or, Argent, Platine, Alluminium, etc., et 50% meilleur marché qu'ailleurs

CONSULTATIONS GRATUITES
Un médecin est constamment présent à nos bureaux.

HEURES DE CONSULTATIONS : Institut Dentaire Franco-Américain

De 9 heures du matin à 5 heures de l'après-midi

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL
Tel. East 1744. Prés Ste-Catherine